TOME I. N° 6 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 JUIN 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

L'Imposture wilsonienne

Il m'avait semblé, en 1913, qu'en prévision de l'éclipse qui menaçait la civilisation, j'avais le devoir de joindre mes efforts à ceux de mes amis M. Léo Maxse, M. Roosevelt et lord Roberts pour mettre en éveil le monde anglo-saxon et lui faire pressentir l'approche fatale de cet événement formidable. Telle fut la genèse de la publication de mon livre, *Problems of Power*, « les Grands Problèmes de la politique mondiale ». Je m'attachais à démontrer, mû par le sentiment de la réalité bien plus que par le charme de l'image, que le drapeau que j'avais vu flotter au-dessus de la Hohkœnigsburg en Alsace pourrait bien, à bref délai, être hissé sur les ruines féodales de Viandan dans le Luxembourg, au-dessus des fenêtres mêmes près desquelles Victor Hugo avait écrit son *Année terrible.* J'avais diagnostiqué en même temps, dans ce même livre, lorsque j'en vins à l'analyse de la situation mondiale, mais sans me faire la moindre illusion d'être écouté, les graves conséquences que pourrait entraîner pour la paix du monde cette maladie chronique de l'Angleterre, le *cant* humanitaire invétéré de son parti libéral ; et j'indiquais, comme médication rapide, la proclamation publique d'une alliance militaire avec la France, qui ne pourrait plus laisser de place au doute dans

les esprits de l'état-major général allemand, de la Wilhelmstrasse allemande, de l'empereur allemand, du peuple allemand, à savoir que, si la France était attaquée, toutes les forces de l'empire britannique, une armée véritable et non de parade, de même que sa grande flotte, seraient à ses côtés. En même temps je faisais remarquer à mes compatriotes que nous nous trouvions désormais bien à découvert ; que l'aigle et non l'autruche était le symbole des États-Unis ; que l'isolement d'un Monroe, d'un Jefferson, d'un Madison n'était plus de mise dorénavant, et qu'il nous faudrait posséder la flotte et les forces militaires non pas de notre politique — car nous n'en avions pas ! — mais de cette politique qu'il nous faudrait adopter avant même de pouvoir nous en rendre compte. Or, ce que je disais alors textuellement, je puis le répéter ici, car il n'y a rien à y changer aujourd'hui.

« Une coopération franco-latine, une collaboration anglo-américaine dans les îles et sur les hautes mers du Pacifique, un pacte solennel franco-anglo-américain pour la paix du monde : telles sont les réalités qui peuvent déjà s'entrevoir des hauteurs de Culebra. »

Aussi est-ce parce que je m'étais aventuré à annoncer publiquement l'approche imminente de ces graves événements que je crus ne pouvoir rien faire de mieux que de rester à Paris, aux premières loges du théâtre européen, de peur de manquer le lever du rideau au commencement du premier acte du drame mondial.

Je n'eus pas longtemps à attendre. Une année n'était pas encore révolue lorsque sonna l'heure critique où le président de la République française adressa au roi d'Angleterre cette lettre qui constitue, à ma connaissance, le document le plus tragique de l'histoire. Il y faisait connaître au roi que la France, face à face avec la vieille Allemagne, avec cette Allemagne éternellement la même, manifestement décidée à faire une « guerre préventive », avait eu la folie sublime d'avouer publiquement, preuve tangible de son innocence, la stupéfiante retraite de ses troupes à dix kilomètres en arrière de ses frontières de l'Est. Il suppliait l'Angleterre de prendre enfin la seule mesure qui pouvait peut-être encore arrêter l'Allemagne, savoir la notification de la résolution prise par l'Angleterre d'appuyer la France jusqu'à la mort dans le cas où elle serait attaquée. L'Angleterre

refusa. L'armée de brigands d'au delà du Rhin fonça *nach Paris* à travers la Belgique. Ce fut une kermesse de choix. Quelques semaines plus tard, les *Tauben* allemands volaient autour de la tête de Napoléon sur la place Vendôme ; et, à quelques jours de là, sur la Marne, pendant que la flotte britannique tenait la Manche, l'Allemagne était battue par la plus héroïque des armées dans la bataille la plus décisive de l'histoire. J'étais, bien entendu, heureux de ne pas me trouver au loin.

Il me semblait à ce moment que rien ne pouvait m'arracher à ce noble spectacle et rien, en effet, n'aurait pu y parvenir à l'exception de l'appel impératif d'un devoir familial. Le président des États-Unis n'avait pas encore lancé les insultes ignominieuses qu'il inséra depuis dans un *Message annuel*, ces phrases dans lesquelles il accusait les Américains d'Europe qui avaient prévu l'orage et qui avaient reconnu l'endroit d'où il devait venir, — et qui, cependant, « s'intitulaient encore Américains », — de « prêcher et de pratiquer la déloyauté », et « l'oubli de leur honneur de citoyens ». Se servant des procédés qu'emploient les entrepreneurs de cinématographe lorsqu'ils intercalent des légendes entre les films, le docteur Woodrow Wilson exprima, dans le passage auquel je fais allusion, comme porte-parole « de tout patriote américain réfléchi et ayant de l'empire sur lui-même », sa « profonde humiliation et son mépris à la seule pensée du discrédit » que « des résidents à l'étranger » de mon espèce devaient « jeter journellement » sur les États-Unis...

Ce fut donc pour des raisons privées, urgentes, que je retournai chez moi, et je fus heureusement en mesure de tâter le pouls de mon pays pendant l'automne et l'hiver qui suivirent la bataille de la Marne, pendant la stabilisation du front en France et en Belgique.

Je trouvai le gouvernement de Washington engagé dans une campagne systématique en vue de calmer l'impatience et la curiosité de notre population hétérogène. Ce même gouvernement, qui devait plus tard s'arroger la tâche de remanier à sa guise toutes les frontières naturelles de la planète n° 3, selon les dernières informations qu'on peut rencontrer dans les encyclopédies, était visiblement dans un grave embarras, lorsque au contraire il aurait dû être maître de soi et même triomphant. Washington inventait toute espèce d'excuses ingénieuses et sophistiquées afin de trans-

former notre passion normale pour faire fortune rapidement en une justification d'une neutralité, telle qu'on n'en avait jamais vue sur mer et sur terre, « une impartialité en pensée autant qu'en action »! De cette neutralité, nous fut-il assuré par le chef inattaqué du parti démocratique, devenu alors président, sortirait en fin de compte pour nous un honneur angélique, celui de médiateur entre les Puissances. On encourageait l'Allemagne dans la croyance qu'elle pouvait impunément tourbillonner dans sa ronde pangermanique de lucre, de puissance et de ripaille sans provoquer pour cela aux États-Unis d'autre réaction positive, qu'éventuellement, à un moment donné, telle intervention médiatrice qui aboutirait à une merveilleuse paix chrétienne « sans victoire »! N'étions-nous pas le pays où toute haine expire? Le chef de l'État avait donné l'assurance formelle à Guillaume II qu'il ajournerait toutes les conclusions au sujet des responsabilités de la guerre jusqu'à ce que cette guerre fût terminée. En un mot, on laissait les mains libres à l'Allemagne, du moins en ce qui concernait notre président.

J'ai pu observer pendant cinq mois environ, en parcourant nos cités qui se réveillaient, les effets produits par cet appel à notre égoïsme et à notre esprit pharisaïque. Il m'a été facile de noter chez notre peuple américain un commencement d'ahurissement, conséquence du pilotage incompétent de Washington. Je rentrai en France en passant par l'Italie, que je trouvai, de même que mon propre pays, cherchant sa voie. Mais, dès mon retour, je n'hésitai pas à déclarer, sous ma signature, que l'Allemagne était d'ores et déjà battue, et qu'afin d'assurer la paix du monde, il convenait de laisser la France arriver jusqu'au Rhin, lui permettre de le garder, et de présider au nom de l'humanité à la vivisection de l'Allemagne, c'est-à-dire au démembrement des tribus germaniques. Toutefois, j'estimai qu'il serait sage de ne pas me fixer à Paris — où, pendant l'éclipse de notre prestige, je n'aurais guère pu me glorifier d'être Américain — avant d'avoir enregistré dans mon livre *les États-Unis et la Guerre*, en édition anglaise : *Hesitations*, les faits qui pourraient, en fin de compte, permettre à l'historien de trouver une explication à la cécité déplorable du gouvernement de Washington au moment le plus critique de l'existence des États-Unis. J'insistai du même coup sur la dan-

gereuse frivolité de ceux qui prônaient une certaine « Ligue pour imposer la paix ».

Les années qui suivirent passèrent comme une seule année. On avait perdu en Europe toute notion du temps, et cela par le fait qu'au lieu de regarder les étoiles, nous cherchions à découvrir ce qui se passait de l'autre côté des tranchées. Nous n'avions pas la prétention de vouloir ouvrir une nouvelle ère mondiale. L'Europe, à commencer par la France, n'avait qu'une pensée : battre le Boche. Nous savions que le seul moyen de rendre l'univers « sûr pour la démocratie », c'était de conserver à la guerre son caractère nettement germanique, seul moyen aussi d'en finir avec le trouble-fête chronique du continent européen. C'est ainsi que lorsque, en 1917, il devint de plus en plus évident que des influences messianiques, unies à de puissants éléments d'une juiverie corrosive et d'un humanitarisme chrétien, avaient conclu une alliance, qui n'avait rien de saint, avec une crasse démagogie, afin de créer une diversion qui ne pouvait qu'arrondir les angles du problème à résoudre par les victimes de l'agression germanique — diversion qui, en fin de compte, menaçait de nous empaler tous sur l'une ou l'autre des deux cornes du dilemme : Wilson ou Lénine — je me risquai à enregistrer encore une fois les choses auxquelles nous devions nous attendre. En 1917, je me laissai « interviewer » par un des grands journaux de France ; interview qui, sans que j'y fusse pour rien, a été depuis assez largement reproduit. En voici un extrait :

L'intervention de l'Amérique est maintenant certaine. Mais supposons qu'une conférence pour la paix soit immédiatement convoquée. Vous ne devez pas ignorer que le président Wilson y prendra part avec l'idée mystique que la guerre actuelle sera la dernière de toutes les guerres, et qu'il est lui-même investi par l'Éternel de la mission divine de régler, en dernier ressort, toutes les questions qui divisent actuellement les peuples du monde et qui empêchent l'avènement d'une ère de paix et de concorde universelles. Dès le moment où, dans son *Message* du 23 janvier 1917, il proclamait que tous les peuples, grands ou petits, faibles ou forts, avaient le même droit à l'indépendance ; que les gouvernements ne sont légaux que s'ils sont fondés sur la volonté de ceux qu'ils gouvernent, tous ces divers groupes ethniques, mécontents de leur situation, pris dans les mailles du filet des grandes puissances à la destinée desquelles

ils sont alliés par l'histoire, tous ces groupes ethniques séparés, qui aspiraient à une existence nationale autonome, se tournaient vers lui, comme vers le Sauveur, le prenant comme témoin de leur mauvaise fortune et le suppliant de leur faire rendre justice. Le président Wilson ne se rend pas compte, je le crains, qu'il y a des nationalités plus intéressantes les unes que les autres, telles, par exemple, les nationalités française et anglaise. Il ne conçoit pas qu'il y a une hiérarchie dans ces questions de nationalités. Dans ses rêves, il ne voit que l'absolu et sa passion pour la justice le pousse à mettre tous les problèmes sur le même plan. S'il venait s'asseoir à la table du Congrès de la paix, entouré de l'auréole que lui confère son rôle de défenseur de tous les peuples du monde, une quantité de questions secondaires, dont l'étude seule demanderait dix ans d'un travail ardu, courent le risque de surgir. Il pourrait bien en résulter une confusion chaotique, un embrouillamini qui nuiraient gravement aux intérêts de la France et de l'Entente, et pourraient même servir ceux de l'Allemagne.

Les choses sont venues si complètement confirmer mes prévisions mélancoliques, qu'il serait fastidieux et même pénible d'insister sur ce point. Aucun être raisonnable ne saurait éprouver des satisfactions d'amour-propre à guetter les conséquences inéluctables des gestes d'un homme d'État amateur, même en voyant toutes ses prévisions se réaliser, et quand même des millions de dupes faciles l'applaudiraient d'une façon passagère en se pressant, dociles, sur le chemin tragique qui conduit aux allées sans issue préparées par un tel conducteur. Lorsque, en fin de compte, tant à cause de la prolongation de la guerre qui renversait tous les calculs de Washington, que de la faillite des méthodes adroitement combinées pour tenir les États-Unis à l'écart du conflit, le peuple américain mit fin aux tergiversations de notre politique ; et lorsque, enfin, le général Pershing, entouré de son état-major, prit pied sur le sol français, ces « Américains résidant à l'étranger », que le président Wilson avait flétris en raison de leur malencontreuse perspicacité prématurée, purent encore une fois relever leurs têtes d'Américains dans une France qui était en train de combattre pour l'Amérique aussi bien que pour elle-même ; lorsque cet admirable général fut suivi par deux millions de nos hommes venus pour tuer le prussianisme, et pour nous aider ainsi à devenir cette nation rêvée par Washington et Hamilton, par Roose-

velt et Root, — je fus enfin à même de jouer le rôle auquel m'avait préparé mon passé d'observateur de la politique internationale, rôle sur lequel je n'ai pas encore la liberté de m'expliquer. Mais ce rôle devait être joué sans trêve et sans répit en Europe. Il impliquait un exil glorieux pendant la durée de la guerre, lieu et place de l'ostracisme dont le président Wilson aurait voulu punir les gens de mon espèce.

Heureusement, pendant tout ce temps, nous fûmes, en Europe, en contact avec la meilleure Amérique. Il était normal de supposer qu'une fois « rentré là-bas », on retrouverait une bonne partie de cette même Amérique. Les cinq années qui venaient de s'écouler devaient vraisemblablement avoir servi à l'éclosion rapide d'une Amérique nouvelle. Le peuple américain avait joué devant un très grand public, plus grand que jamais, et il semblait fort naturel qu'il s'en fût aperçu. Surtout, après l'intermède dans la guerre mondiale, consacré à l'opération dangereusement prolongée qui consistait à greffer sur le traité avec l'Allemagne, — par des voies dans lesquelles on s'engageait sans y être autorisé par le peuple américain, — l'étrange bosquet d'un *Covenant* qu'on avait fait surgir du néant comme par magie, sous prétexte de fournir aux nations assiégées une protection contre toute nouvelle guerre, n'était-il pas rationnel de supposer que le peuple américain, qui avait permis à son premier magistrat d'assumer une responsabilité mondiale en faisant ces remarquables expériences, devait avoir enfin au moins une vision de certaines réalités de la situation du monde qui lui étaient apparues pendant longtemps comme des abstractions lointaines et sans aucun intérêt?

Je décidai d'aller chercher moi-même une réponse à cette question, car je connaissais trop bien les influences à l'aide desquelles s'édulcorent les nouvelles colportées par les agences télégraphiques, pour me fier plus longtemps à certaines sources trop fameuses d'information.

II

Lorsque, à une allure ralentie, je fis mon entrée à bord du transport *America* dans le port de New-York, après quatre ans et demi d'absence, je fus bientôt frappé par les aspects inusités de ce spectacle familier. A mesure que nous avan-

cions, c'était à peine si nous percevions un son sur la rivière. Plus de trace des bruits de la vie normale de jadis dans le port, où les sifflements des bacs, les hurlements des remorqueurs, les meuglements des sirènes transatlantiques en quête de pilotes formaient autrefois un joyeux « jazz ». Tout y était mystérieusement muet. New-York paraissait paralysé. Le port, la rivière, les quais silencieux étaient ceux d'une après-midi du dimanche aux temps préhistoriques des voiliers de nos ancêtres les plus reculés. Nous avancions lentement vers notre mouillage avec l'aide d'un remorqueur solitaire. Devant et derrière nous, pendant plusieurs milles, nous n'apercevions que des docks abandonnés. C'était comme si la peste avait passé par là et que tout ce vaste entrepôt eût été mis en quarantaine. Enfin nous comprîmes avec un certain soulagement que, si les marchandises du monde entier étaient là à pourrir sur les quais abandonnés, la grève seule en était la cause.

Il est certain que des impressions inattendues et isolées ont le don de nous émouvoir plus qu'elles ne le devraient en réalité. Me méfiant de l'émotion que j'avais ressentie devant cette impression particulière, j'essayai de l'effacer pour le moment de ma mémoire, me réservant ainsi de la classer plus tard à son rang dans la hiérarchie des valeurs américaines, lorsque j'aurais pu recueillir une poignée de notes pouvant lui faire contrepoids. Malgré cela, il demeurait évident que cette Amérique des déchargeurs des quais abandonnés n'était plus l'Amérique, même d'il y a dix ans. Était-ce l'Amérique à venir que j'avais vue un quart de siècle auparavant, et dont j'avais parlé dans un petit livre intitulé : *le Patriotisme et la Science*, livre jamais oublié, parce qu'il ne fut jamais lu, et depuis longtemps jeté au panier ; un livre qui avait été publié dans cette ville de Boston qui se figurait toujours être l'Athènes de l'Amérique, dont le terrain n'avait pas encore été souillé par les myrmidons des temps nouveaux?

D'ailleurs, j'en avais parlé, de cette « Amérique à venir », exactement il y a trente ans, dans les termes suivants :

Le problème (c'est-à-dire l'acceptation sans danger et l'assimilation des principes démocratiques) est tout aussi difficile à résoudre aux États-Unis qu'en Angleterre. La responsabilité des revendications de la démocratie incombera aux Américains du prochain

demi-siècle. Ils croient avoir prouvé leur *raison d'être*. Vains battements des ailes de l'aigle! La deuxième ère du monde qui s'ouvrit avec la découverte de l'Amérique en est arrivée à sa phase de crise... L'Amérique a fait un pas sur lequel elle ne peut plus revenir. Elle est en train de vendre son droit d'aînesse pour un congloméré où le plat de lentilles se mélange à d'autres ingrédients, voir *l'Irish stew*, le *Mulligatawny soup*, *Corn bread*, *Sauerkraut* et *Lagerbier*.

L'Amérique moderne se trouve en face de certains problèmes sociaux qui sont encore tout nouveaux pour elle. Ces problèmes devront être résolus par des méthodes sans précédent dans ses traditions anglaises. Mais ceux-là même qui ont construit la maison ne président plus la table, et tout autour du banquet se presse une foule bigarrée. Celui qui pourra nous dire quels seront les différents services du festin, les vins et les discours d'après-dîner, ne saurait être qu'un collégien futé ou le plus sage des prophètes.

Tel fut mon diagnostic en 1889. Me trouvai-je en 1919 au cœur d'une Amérique que ces pages vieilles de trente ans avaient exactement devinée? Ou bien l'Amérique qui m'entourait à cette heure était-elle une Amérique toute nouvelle?

On m'avait assuré que l'Amérique était apathique, qu'elle n'avait cure de rien, que l'ancienne scie optimiste *I should worry*, qui m'avait paru être, il y a dix ans, la formule prévalente du rythme syncopé des mouvements spirituels de mes compatriotes, était toujours prédominante en dépit de la grande guerre. Cette affirmation m'a paru plausible pendant un instant, lorsque mon cerveau torturé s'efforçait à trouver une explication au « jazz » cacophonique qui troublait ma digestion, privée de l'assistance du vin familier de France, et obligée de se conformer à la tyrannique loi-bleue des prohibitions sans restriction. Mais un examen plus approfondi me fit comprendre que ce que j'avais entendu qualifier d'apathie par mes amis ne ressemblait en rien à de l'indifférence ou à de la résignation. En dépit d'une formule d'argot qui m'était encore inconnue : *We'll try anything once*, j'entendais dire par des gens avec un accent de rudesse anxieuse : « Où allons-nous maintenant? »

Non, cette soi-disant apathie était bien autre chose que de l'indifférence ou de la résignation. C'était tout bonnement de l'ahurissement. Non, on ne pouvait pas dire que l'Amérique « n'avait cure de rien ». Elle était au contraire plongée

dans une profonde méditation. Les journaux de toutes nuances étaient là pour en témoigner. L'opinion américaine, j'ai pu m'en assurer, avait déjà dépassé l'état d'âme recommandé par Gambetta à ses compatriotes : « Pensons-y toujours, mais n'en parlons jamais. » Elle était en train d'analyser ses stupéfactions et ses désillusions. Elle s'efforçait de devenir ce qu'elle continuait à appeler « Américaine ». Elle cherchait, avec angoisse, — car il était de toute évidence que l'on prêtait à cette expression une signification plus étendue que celle de pur loyalisme, — la vraie définition du mot. Pendant deux ans, l'opinion américaine s'était crue triomphalement américaine ; mais soudain était survenu quelque chose d'irritant, qui avait volatilisé la justification plastique de cette splendide foi nationale. Il devait y avoir eu quelque part ou d'une façon quelconque un arrêt dans le fonctionnement de leur destinée manifeste — une espèce d'abus de confiance... à moins que quelqu'un d'autre n'en fût responsable. Les publicistes eux-mêmes, qui avaient flatté les illusions du monde américain, commençaient à se laver les mains de toute responsabilité. Dans les articles de tête des journaux de toutes nuances on abusait du mot « Américanisme ». Même les membres du *Trade Union* organisateurs de l'industrie de guerre, tels Caciques possibles de la démocratie comme le secrétaire de l' « Union des Mineurs, s'évertuaient à justifier leur soumission aux « inhibitions » des tribunaux contre le droit de grève, par la phrase grandiloquente : « *Nous sommes Américains*, nous ne pouvons pas combattre contre l'État. » Mais, par une curieuse coïncidence, à ce même moment le patriarche de la Fédération américaine du Travail, M. Gompers, tentait de galvaniser les hésitations des grévistes en employant la même formule magique, en accusant l'exécutif et les pouvoirs législatifs et judiciaires des États-Unis d'avoir fait preuve d'un esprit « anti-américain » en voulant réagir contre les menaces de grève.

Un hémisphère tout entier paraissait battre en retraite devant les sollicitations de l'Europe et de l'Asie. Et cependant c'était ce même hémisphère que des reporters infidèles avaient déclaré, il y a quelques mois à peine, être sciemment prêt à rompre ses amarres et à se précipiter au sauvetage de l'humanité. Répudiant le principe chrétien que « celui qui veut sauver sa vie doit la perdre » et le corollaire

pratique de ce principe, la beauté et le devoir de se sacrifier, l'esprit nouveau de l'Américanisme tendait visiblement à renaître sous forme d'un néo-nationalisme, le traditionalisme des jours heureux de son isolement continental, alors que la flotte anglaise lui permettait de se donner l'illusion de la réalité éternelle de la doctrine de Monroe. Et le reliquaire de ce traditionalisme se trouvait être le Sénat des États-Unis.

Vraiment, au nom de la liberté, qu'était-il donc arrivé? Pouvait-on entièrement mettre sur le compte d'accidents rapides et multipliés et même de certains arrêts complets dans les rouages de la vie américaine, l'état d'inquiétude voisin de l'effroi qui régnait partout? Ou bien pouvait-on trouver une explication à l'anxiété incontestable, quoique inutile, de l'Amérique, dans les grèves gigantesques, les rixes, les explosions de négrophobie, l'apparition de bombes bolchevistes dans les courriers, les coups de fusil isolés et criminels partant des toits du nord-ouest américain, abattant les vétérans de Château-Thierry, de la Marne et de l'Argonne, — une masse accumulée d'horreurs qui, anéantissant les prophéties du grand livre de M. Croly, *les Promesses de la vie américaine*, s'égalaient dans leur atrocité?

Cette série inattendue d'événements sinistres était-elle bien la cause de l'état des esprits? Était-ce là ce qui obligeait les vrais Américains à se demander si vraiment ils étaient chez eux? Après tout, cette impression n'avait rien de surprenant. Pendant que les ouvriers étaient en train d'acheter des chemises de soie et les meilleurs morceaux de viande tout en pénétrant dans des quartiers qui leur étaient jusqu'ici interdits et où ils louaient des maisons d'un prix élevé, le chaudron longtemps acclamé, où devaient se fondre toutes les nations, crachant, bouillant et débordant, présentait déjà maintes fissures.

Le monde en général ignorait les statistiques que connaissait la Société géographique américaine. Mais la plupart des gens savaient approximativement que nos difficultés provenaient en partie du fait que, des 100 millions d'hommes formant notre population, il y avait 11 millions d'hommes de couleur, presque 15 millions d'origine étrangère, 14 autres millions d'enfants nés de pères et mères étrangers, et entre 6 et 7 millions de descendants de pères étrangers et de mères indigènes ou vice versa. C'est ainsi qu'un effort facile

de soustraction — conduisant à tout sauf à l'abstraction — devait révéler le fait que 50 millions seulement de citoyens, descendants d'ancêtres entièrement blancs, se trouvent en face d'un nombre presque égal de *métis* aux traditions récalcitrantes et de sang étranger. Rien d'ailleurs de plus naturel que le président des États-Unis, qui ne compte dans ses ascendants qu'un ancêtre né en Amérique, ait été des premiers à concevoir quelque appréhension au début de la guerre avec l'Allemagne, à la pensée que les échos de la lutte européenne pourraient provoquer l'explosion d'une guerre civile parmi nous. L'hypothèse d'une crainte de ce genre pouvait seule en tout cas expliquer sa myopie et sa ligne de conduite politique qui n'avait rien d'américain et l'appel par lequel, sans plus attendre, il conjurait ses concitoyens de conserver en tout ce qui avait trait à la guerre « une impartialité de pensée autant que d'action ». Mais à quel point cette guerre, ou n'importe quelle guerre, pouvait seule nous rendre l'unique service de nous aider à devenir une nation, c'est là ce qui aurait dû frapper par-dessus tout l'observateur le plus averti de l'hétérogénéité phénoménale de notre population bigarrée.

En tout cas, c'est dans ces faits qui n'avaient nul besoin de statistiques pour devenir lumineux et dont les yeux et les oreilles de tout homme, femme ou enfant s'aventurant dans les rues des villes américaines devaient recevoir l'impression effarante, qu'on devait forcément trouver une des causes du scepticisme largement répandu eu égard à la légitimité de continuer à encourager l'optimisme américain. Les Américains paraissaient se livrer à de graves pensées de la nature de celles-ci : « Le prolétariat ne tolère aucune autre tyrannie que la sienne. Prise entre les deux pierres de meule du Travail et du Capital organisés, la masse amorphe de la moyenne coagulée du citoyen est-elle destinée à être broyée et réduite en bouillie? De toute façon, le problème qui se pose pour déterminer à laquelle des deux pierres de meule cette bouillie finira par adhérer, ne serait-il qu'un simple problème physico-chimique qui n'a rien à voir du tout avec la morale? »

Mais, s'ajoutant aux signes d'humiliation fondés sur la découverte que la prétention bruyante de l'État américain de n'être pas un État comme les autres ne se trouvait pas encore entièrement justifiée, il devait y avoir certainement

d'autres causes pour la commune inquiétude, d'autres raisons pour cesser de redire : *I should worry*, — je m'en moque.

III

Je résolus de chercher un refuge pour mes méditations, un centre calme du maëlstrom dans la belle zone neutre du district de Columbia.

C'était en effet là, sur le Capitole, au Sénat des États-Unis, que l'effort systématique d'un hémisphère tout entier pour résister aux sollicitations de l'Europe et de l'Asie, et en même temps pour rejeter du corps politique les scories qui tombaient dru des vieilles nations, semblait se manifester avec le plus d'activité et devait, selon toute probabilité, pouvoir être contemplé avec la plus grande objectivité.

Le jour même de mon arrivée à Washington, en traversant le square Lafayette, je fus frappé par un spectacle curieux, l'attitude des personnages célèbres qui ornent en effigie cette belle place.

Dans le coin sud-ouest de ce parc charmant, face à la Maison-Blanche, je vis Rochambeau. Ce Français, ami de George Washington, l'air presque renfrogné, les lèvres serrées, le bras tendu vers le département d'État que son index semblait menacer, paraissait dire : « Vous m'aviez aidé à gagner la seconde bataille de la Marne, mais à la Conférence de la paix vous m'avez laissé en plan. Vous avez préféré faire le jeu des Anglais, dont j'avais contribué à vous délivrer. Je laisse de côté toute question personnelle ; mais je vous dis que c'est trahir notre ancienne alliance et les intérêts de notre commun avenir. » Et cependant, sur le piédestal de la statue, du côté nord, où le soleil ne donne que rarement, on lisait encore bien nettement les paroles de Washington de l'année 1784 : « Nous avons été contemporains et collaborateurs dans la cause de la liberté et nous avons vécu ensemble comme doivent le faire des frères unis par une harmonieuse amitié. »

Loin de là, dans le même alignement que Rochambeau et dans le même parc, le baron von Steuben, aide de camp de Frédéric le Grand, major général de notre armée continentale, tournait le dos à la Maison-Blanche et au département d'État, boudant dans son manteau militaire. Il res-

semblait à une chauve-souris majestueuse et solitaire. De ce côté encore se trouvait Kosciuzko, tournant également le dos aux palais du gouvernement des États-Unis. Mais, au-dessus de tous, il y avait La Fayette. Pas trace de menace dans le geste qui accentue l'intensité saisissante du regard qu'il dirige tout droit sur les fenêtres glauques de la résidence du chef de l'État. Avec une expression mi-étonnée, mi-suppliante, il paraissait interpréter à sa façon les paroles de Rochambeau : « J'en appelle de Philippe ivre à Philippe sobre. Ne voyez-vous pas que la France, qui a toujours été un isthme cosmique, demeure toujours le pivot de la situation du monde? Ne comprenez-vous pas, que l'ayant empêchée d'adopter les seules mesures qui auraient pu ouvrir une ère de paix, vous vous devez maintenant à vous-mêmes de la protéger contre toute nouvelle agression? » Quelques jours plus tard, à l'anniversaire de l'armistice, lors de l'arrivée du prince de Galles, la pluie tombait à torrents sur cette curieuse scène ; mais le Rochambeau menaçant et le La Fayette implorant et le Steuben boudeur et l'irascible Kosciuzko n'avaient pas changé d'attitude.

Je grimpai au Capitole. Dans une sérénité réfractaire à la pression exercée par le monde extérieur américain, européen ou asiatique, le corps le plus conservateur de l'univers s'y occupait à analyser, avec le détachement et le calme du savant dans son laboratoire, les ingrédients de la grande mystification qui avait dupé les peuples et les gouvernements. Un orgueilleux esprit de corps s'y trouvait enfermé, engagé dans une lutte à mort avec la discipline de parti. Obéissant à un signe des Polonius au pouvoir, le monde — spectacle touchant et effroyable — avait eu les regards fixés sur un mirage, qui lui semblait figurer les tours ennuagées et les palais grandioses d'une nouvelle époque de l'histoire sur la planète n° 3. De ce mirage, les États-Unis avaient détourné les yeux et discutaient interminablement sur les précédents, sur la sainteté de la Constitution, sur les Pères de la République. Le secrétaire d'État avait prévu cette attitude, mais le peuple américain et les Européens, marchant dans l'obscurité, l'avaient à peine devinée. Dans une conversation qu'il eut à Paris le 19 mai 1919 avec M. Bullitt, M. Lansing avait dit : « Je crois que si le Sénat pouvait seulement comprendre ce que signifie ce traité, et si le peuple pouvait réellement le comprendre, il serait indubitablement

rejeté, mais je me demande s'ils comprendront jamais à quoi il les engage. »

Or, par suite de la diplomatie secrète inaugurée par le président des États-Unis à Paris, l'anathème inarticulé des foules, qui avaient cessé de comprendre, venait frapper contre les rocs du Capitole à Washington. Y eut-il jamais insensibilité plus olympienne opposée à la clameur des masses? Les États-Unis n'étaient-ils donc pas une République? N'étaient-ils donc pas une République comme une autre? La Grande-Bretagne était-elle une meilleure République? N'était-ce donc qu'un mensonge que le monde entier était devenu merveilleusement, irrémédiablement démocratique? Pouvait-il y avoir vraiment d'autres méthodes légitimes de gouvernement que celles de la démocratie? Il ne me fallut pas beaucoup de temps pour m'apercevoir combien était superficielle la trop hâtive conclusion de certains observateurs de ces sénateurs américains, qui voyaient en eux une assemblée de Pharaons obstinés, mus par un esprit de parti et cherchant réciproquement la déconfiture d'un adversaire politique. Personne, au courant de la situation mondiale, et pleinement conscient des périls que courait à l'heure actuelle la communauté américaine, ne pouvait se méprendre sur ce point. Ce qui apparaissait clairement, en suivant les procédés du Sénat des États-Unis, sans perdre de vue pour cela les événements sur le vaste horizon qui les encadraient, c'est que ce corps si élevé ne ressemblait à aucun autre dans le monde. A tort ou à raison, cette réunion d'hommes se révélait comme la seule assemblée au monde pleinement consciente d'elle-même, de sa tâche et de l'art de gouverner. Des foules, des communautés nationales tout entières avaient été hypnotisées comme par des formules de magie jusqu'à accepter des pierres en guise de pain, des chardons pour des figuiers. Des cabinets, dépendant de Parlements ensorcelés, qui se faisaient eux-mêmes l'écho illusionné et peureux d'une foule incompétente... — ô Coriolan! Coriolan! — avaient été de connivence pour aboutir à un abus de confiance tel que les continents et les sept océans n'en avaient jamais contemplé, et que seule notre curieuse époque aux communications sans fil et à la publicité mercuriale pouvait rendre possible. Mais le mirage allait s'évanouissant. Au milieu de la folie générale, le Sénat des États-Unis prenait un air insolent de clairvoyance. Il était incon-

cevable que des législateurs, qui se trouvaient être au surplus des Américains indifférents, pussent se dresser ainsi entre le monde et la folie ! Comment était-on arrivé à ce résultat ?

Une planète gonflée d'espoirs avait levé les yeux vers M. Wilson comme vers un prophète, lorsqu'il eut proclamé que les temps étaient accomplis pour doter sans danger le monde de la démocratie, et lorsqu'il s'était arrogé, au nom d'un peuple qui ne l'avait investi d'aucun mandat, mais qui paraissait consentant, la prétention de démontrer de quelle façon ce merveilleux rêve pouvait être réalisé. Seuls, et en petit nombre, des hommes expérimentés avaient crié dans le désert : « Malheur à l'humanité embarquée sans carte sous un pilote quelconque, même sous *ce* pilote, pour un voyage si périlleux à travers les mers. » Quelques-uns d'entre nous avaient tenté de maintenir cette guerre dans les limites d'une guerre allemande. Nos avertissements, nos appels, documents pour l'histoire, en témoignent. Lorsque cet effort eut fait faillite, sous les suggestions affolantes de formules tantôt corrosives, tantôt sophistiques, du type de cette « auto-détermination des peuples » adoptée dès 1915 par les Allemands eux-mêmes pour l'explosion de la Russie ; lorsque personne ne voulait écouter les avertissements de certains hommes d'État de sauver coûte que coûte le cadre constitutionnel de la monarchie des Habsbourg : il était encore temps de finir la guerre logiquement et justement en se servant du seul contrepoison à ce moment utilisable contre la balkanisation des Balkans, la balkanisation de l'Autriche-Hongrie, la balkanisation de la Russie, la balkanisation de l'Empire ottoman, en un mot contre l'orgie générale planétaire de balkanisation : la balkanisation de l'Allemagne. Les Français, à qui vingt siècles d'histoire ont donné un sixième sens, — un sens européen, — savaient ce qu'il fallait, ce qui était juste, ce qui aiderait réellement à donner au monde la sécurité. Ils savaient que seul le démembrement de l'Allemagne pouvait arriver même approximativement à ces fins. Mais ils avaient contre eux la flasque sentimentalité de tous les Anglo-Saxons.

C'est ainsi que s'est formée une situation mondiale, dont la caractéristique essentielle est la création, — passez-moi le mot, — d'une imposture universelle. Il devait arriver forcément que quelqu'un se chargerait un jour d'arracher les

masques et de faire voir les choses telles qu'elles sont en réalité. Il était de toute évidence que c'était le Sénat des États-Unis qui s'offrirait pour accomplir cette tâche.

J'ai employé le mot « imposture ». « Je parle, comme disait Burke, avec la liberté de l'histoire, et, je l'espère, sans offense. » De même que les statuts de la loi commune ne sont collés ni sur les murs des écoles, ni dans chaque salle de bains, mais que tout citoyen n'est cependant censé ignorer l'existence du Code, de même aussi il n'est pas de grande route internationale le long de laquelle les décrets et les résolutions des différents corps législatifs du monde se reflètent en affiches lumineuses, afin que chaque peuple puisse facilement lire dans l'âme de son voisin. Mais tous les peuples et tous les gouvernements sont supposés être informés de tout acte législatif qui les concerne au milieu des autres puissances. Au point de vue technique, il n'y a donc aucune excuse pour l'Europe, lorsqu'elle reproche aux États-Unis de ne pas faire honneur à leur signature. Cependant maints documents français révèlent que la France s'est trompée de très bonne foi en prenant le président des États-Unis tel qu'il affectait de se montrer à elle. Ces documents nous révèlent que la France l'a pris « pour le seul porte-parole et vrai représentant du peuple américain » ! Ils nous révèlent le fait que la France est étonnée de ce que ce président n'ait pas été rappelé si, à un moment donné, il y avait eu le moindre doute sur l'autorité de ses lettres de crédit. Ils nous révèlent que la France, ainsi trompée, et s'apercevant aujourd'hui des hésitations de l'Amérique à endosser les notes pleines de promesses du président Wilson, ne peut quand même s'empêcher de penser que l'Amérique a pris des engagements par l'entremise d'un « porte-parole autorisé ». Ils nous révèlent, en un mot, que la France se trouve incroyablement mystifiée.

Comment de telles choses ont-elles pu arriver? Elles purent arriver pour la simple raison que la France a été systématiquement mal informée. Pour des raisons, dont l'analyse demanderait plus d'espace que celui qui est à ma disposition, le gouvernement français, abandonné sans vergogne par l'Angleterre, a été contraint de permettre au général Smuts et à lord Robert Cecil d'aider M. Wilson à adopter pour la solution des problèmes résultant de l'armistice une méthode qu'elle savait être non exempte de péril

et dont elle percevait instinctivement l'absurdité. Cette méthode c'était la subordination de la paix avec l'Allemagne à la confection d'une Ligue des Nations impossible. M. Hughes, le premier ministre d'Australie, a dit récemment la stricte vérité, lorsqu'il a prononcé, dans un grand discours adressé à ses compatriotes, les paroles suivantes : « Je suis un de ceux qui croient que si on avait laissé à l'Amérique la possibilité d'exprimer son opinion, elle aurait été, comme nous-mêmes, en faveur d'une paix victorieuse, plutôt que d'une paix fondée sur les quatorze points. On dira peut-être que les termes de la paix n'ont pas été élaborés par le président Wilson. Que ceux qui sont de cette opinion la maintiennent. » Si nous voulions nous en tenir à la version de M. Wilson lui-même sur la genèse de la Ligue des Nations, nous pourrions concevoir quelques doutes à ce sujet. Les minutes secrètes, les procès-verbaux du conseil des Dix, du 21 janvier 1919, contiennent un résumé des remarques du président Wilson qui, évitant « de réclamer pour lui la paternité de la Ligue des Nations », expliqua qu'il avait reçu le rapport Phillimore, qui avait été amendé par le colonel House et récrit par lui-même. « Il l'avait ensuite revisé à nouveau après avoir reçu les rapports du général Smuts et de lord Robert Cecil. Ce rapport était donc un composé de ces suggestions variées. Dans le courant de la semaine, il avait vu M. Bourgeois avec lequel il se trouvait être en accord substantiel sur les principes, mais quelques jours auparavant il avait discuté la question avec lord Robert Cecil et le général Smuts et ils s'étaient trouvés très rapprochés dans leurs appréciations. » Lorsque, dans la journée critique du 19 novembre 1919 (celle du vote final sur la ratification du traité, au Sénat des États-Unis), le général Jan Christian Smuts envoya « son message de l'Afrique du sud à l'Amérique », demandant aux États-Unis de ne pas flétrir « les espoirs du monde » en permettant au Sénat de refuser la ratification du *Covenant*, ce membre éminent de la Commission de la Ligue des Nations donna la mesure de son intelligence comme homme d'État en faisant remarquer : « Mon peuple est un petit peuple, ma voix en leur faveur est faible. *Mais ceux qui avant ce jour ont été les plus grands chefs de l'Amérique m'ont écouté.* »

Il est certain que la France croyait d'une façon absolue que l'immense majorité des Américains, le peuple le plus

puissant du globe, se réjouissait du fait que le président était occupé à Paris à inventer une machine pour la destruction des germes de la guerre. La France a pris absolument à la lettre les assurances du président américain lorsqu'il disait dans son adresse au peuple italien, comme il le répéta constamment à Paris : « L'Amérique a été privilégiée de par la généreuse délégation de ses associés dans la guerre, en devenant l'initiatrice de la paix sur le point d'être conclue, d'en être l'initiatrice à des conditions *qu'elle avait formulées elle-même et dont j'ai été le porte-parole.* » Que pouvaient peser les efforts persistants et même héroïques à Paris du premier ministre d'Australie, M. Hughes, de finir la guerre avec l'Allemagne en plein accord avec les vues fondées sur l'expérience d'un Clemenceau?

Ces résistances ne constituaient visiblement qu'une quantité négligeable en présence de la collusion de 90 pour 100 de l'Empire britannique et de la collusion en apparence totale de tout l'hémisphère de l'ouest, pour jeter au monde cruellement éprouvé la babiole si ardemment désirée et que le Kerensky américain lui avait promise. « Nous établissons ceci (c'est-à-dire la Ligue des Nations) pour libérer les hommes. Nous n'avons pas borné nos conceptions et nos buts à l'Amérique seule, et maintenant nous allons libérer le monde. Si nous n'y arrivions pas, la gloire de l'Amérique serait perdue et toutes ses forces seraient dissipées. » En écoutant de pareils accents, accents que la France croyait être au diapason des intonations authentiques d'une irrésistible voix nationale, elle ne pouvait qu'attribuer un manque de jugement même à ceux dans l'intelligence desquels elle avait mis toute sa confiance, lorsqu'ils la mettaient solennellement en garde contre l'imposture latente. Plus d'une fois je l'ai dit à des Français de toutes classes : « Dans ces conjonctures, la France doit au monde de lui dicter une méthode rationnelle pour la liquidation de la guerre avec l'Allemagne. » Personne ne trouva qu'il fût correct, ni même possible d'écouter, même avec scepticisme. Le fait qui me donna un démenti fut tout simplement la présence du président des États-Unis là, sur place, en train de jurer avec solennité qu'il parlait au nom de tout le peuple américain qui voulait « donner la liberté aux hommes », quoi qu'il pût arriver de la France. De sorte que le jeu devait être joué avec lui !...

Qui savait, en France, que, le 26 octobre 1918, les journaux du matin des États-Unis avaient publié un appel extraordinaire du président Wilson à « ses compatriotes » motivé par les élections prochaines du Congrès, et que dans cet appel il était dit : « Si vous approuvez ma conduite et désirez que je continue à vous servir utilement de porte-parole dans les affaires intérieures et au dehors, je vous demande avec force que vous vous prononciez d'une façon formelle à ce sujet en envoyant une majorité démocratique non seulement au Sénat, mais aussi à la Chambre des représentants. Je suis votre serviteur et *j'accepterai votre jugement sans contrôle*, mais le pouvoir dont j'ai besoin pour accomplir la grande tâche que m'assigne la Constitution serait sérieusement compromis si votre jugement m'était contraire, et je dois vous le dire en toute franchise, *puisque tant de solutions critiques dépendent de votre verdict.* » M. Wilson continuait en déclarant « que sans doute aucun parti politique ne détenait le monopole du patriotisme » ; mais il ajoutait « qu'un congrès républicain *would divide the leadership* », car, quoique les chefs du parti républicain aient été « sans conteste *pro war*, ils avaient été anti-administration. A presque tous les tournants depuis que nous sommes entrés en guerre, ils ont cherché à m'enlever le choix de la politique et la conduite de la guerre (*sic!*). L'élection d'une majorité républicaine dans l'une ou l'autre des deux Chambres du Congrès serait de plus interprétée de l'autre côté des eaux comme une *répudiation de ma politique* ». Et cela continuait ainsi.

Ceux, en France, j'insiste là-dessus, qui connaissaient le texte de ce document pouvaient se compter sur les doigts de la main. La censure si prudemment embrouillée des agences de la presse mondiale ne laissa passer qu'une allusion à cet appel du président au pays. L'événement fut présenté comme un incident relativement sans importance et sans grand intérêt au milieu des glorieux bulletins qui pleuvaient alors du front. Tout au plus ceux qui s'y arrêtèrent un instant ne voyaient-ils dans l'appel du président au pays que l'intention normale d'affirmer à l'Europe la réalité de la sympathie de cœur et d'âme de l'Amérique avec elle et pour elle. Et lorsque le président fut désavoué, *répudié,* nul au dehors de l'Amérique n'était préparé, même parmi ceux qui avaient pris note du fait, à comprendre que ce désaveu avait un inconvénient réel. Que l'élection du premier mardi de

novembre, déplaçant l'équilibre des pouvoirs au Sénat des États-Unis, dont les prérogatives constitutionnelles avaient été constamment négligées par l'exécutif, pût avoir en même temps déplacé l'équilibre des pouvoirs dans le monde : cela paraissait être, en l'état des choses, une impossibilité. En réalité, le président n'avait pas obtenu le vote de confiance qu'il avait lui-même sollicité. Mais l'Europe ne le savait pas. Et l'Europe ne savait pas davantage que l'idée fixe du président était de ne pas permettre que quoi que ce fût vînt s'opposer à sa détermination intransigeante d'être le médiateur entre l'Allemagne et ses ennemis. Sortant des nues, il devait apparaître au milieu des éclatements des obus sur les champs de bataille de France, au moment même où nous avancions avec la régularité d'un mouvement d'horlogerie vers le Rhin. Avec un sourire olympien, il devait arrêter la poussée des armées alliées et celle de notre propre armée glorieuse qui était sur le point de prendre Metz. Et ce faisant, il ruminait déjà la façon de se révéler une fois de plus dans toute sa gloire, marchant dans la lumière, à la tête de 110 millions d'Américains, prêt à dicter des décrets pour la planète...

..... Qui sibi fidit
Dux regit examen.

Mais avant de se manifester dans toute sa majesté, il avait dit ce qu'il avait dit : il avait affirmé que plus de la moitié du peuple américain ne méritait pas confiance. Cependant celui qui disait ces choses avait profité personnellement, comme aucun autre chef de parti, d'un loyalisme vraiment sublime. On n'avait pas entendu au Congrès le plus léger murmure de critique à propos des mesures qu'il avait prises pendant la guerre.

Ce fut un coup terrible lorsque l'Amérique comprit qu'à l'heure où on avait fait taire la voix des gros canons, le président tendait à retourner à la période préhistorique d'une politique de quartier de la ville de Jersey ; qu'il s'efforçait d'utiliser la guerre pour ses propres fins, et qu'il était maintenant sur le point d'abandonner ses concitoyens, engagé au loin dans quelque exploit nébuleux de domination pour lequel il n'y avait pas de précédent dans l'histoire américaine. Et c'est ainsi qu'après les premières vingt-quatre heures de silence, le peuple américain, qui avait enregistré

le coup, se décida à réagir. Cette réaction prit le caractère d'une *répudiation* d'après les termes mêmes du président, répudiation du droit que s'était arrogé le président de se mettre en avant comme « porte-parole non embarrassé ». Pour protester contre l'appel du président, on donnait au Sénat une majorité franchement représentative de la nation qui avait répudié sa politique. Mais pour le président — et hélas ! aussi pour l'Europe ! — cet événement ne comptait pour rien. Comme si rien ne s'était passé, il fit venir le *George Washington*, et tout en quittant les rives de l'Amérique, il s'écria : « Je dois accomplir les désirs de mon peuple ! » Arrivé à Paris, il revisa sa phrase. Elle devint : « Tel est notre désir, que vous devez écouter. » Lorsque la France et le monde eurent tragiquement écouté, il rentra chez lui et dit à ses compatriotes ainsi qu'au Sénat : « Vous briserez le cœur du monde, si vous vous avisez de ne pas approuver tout ce que nous avons fait, M. Smuts, lord Robert et moi... » Le Sénat américain, décidé à défendre ses devoirs et ses droits constitutionnels, n'a pas été du même avis. Le cœur du monde ne s'est pas brisé, il ne se brisera pas. Mais l'Amérique est stupéfaite.

Quant à la France, elle peut se féliciter du bon travail de la noble assemblée américaine, qui, en libérant les États-Unis et en restaurant le principe de souveraineté nationale, a refait en même temps l'indépendance des Gaules.

W. MORTON FULLERTON.

La Musique religieuse

Il est à peine besoin de rappeler les affinités de nature et les relations de fait qui, de tout temps, chez tous les peuples, ont uni la religion et la musique. Il semble bien d'abord que la musique soit par excellence l'art religieux, qu'elle le soit dans l'acception double et dans la plénitude du mot, liant ou « reliant », du lien esthétique le plus étroit et le plus fort, premièrement Dieu avec les hommes, et puis les hommes entre eux. On a souvent nommé la musique l'art sociologique ou social. Nous l'appellerons, nous, charitable et fraternel. Aucun art mieux que celui-là ne sait agir sur la multitude et la rassembler, créer entre des centaines, des milliers d'êtres, non seulement l'union, mais l'unanimité. L'architecture elle-même, à cet égard, possède une moindre puissance. Asile de la foule, une cathédrale en est pour ainsi dire l'expression aussi, mais immobile et muette. La musique en est l'âme, une âme qui se meut et qui chante.

Sur les correspondances profondes de la musique et de la religion, le Chateaubriand du *Génie du Christianisme* a dit des choses un peu vagues, et de fort belles choses. « Le chant nous vient des anges et la source des concerts est dans le ciel. » Cela peut faire doute. Mais ceci est plus sûr : « Toute institution qui sert à purifier l'âme, à en écarter le trouble et les dissonances, à y faire naître la *vertu*, est, par cette qualité même, propice à la plus belle musique, ou à l'imita-

tion la plus parfaite du beau. Mais si cette institution est en outre de nature religieuse, elle possède alors les deux qualités essentielles à l'harmonie : le beau et le mystérieux. » Enfin ce qui suit, particulièrement la remarque dernière, pour être d'un grand poète en prose, n'en est pas moins d'un historien et d'un philosophe de la musique religieuse : « C'est la religion qui fait gémir, au milieu de la nuit, les vestales sous ses dômes tranquilles ; c'est la religion qui chante si doucement au bord du lit de l'infortuné. Jérémie lui dut ses lamentations, et David ses pénitences sublimes. Plus fière sous l'ancienne alliance, elle ne peignit que des douleurs de monarques et de prophètes ; plus modeste et non moins royale, sous la nouvelle loi, ses soupirs conviennent également aux puissants et aux faibles, parce qu'elle a trouvé dans Jésus-Christ l'humilité unie à la grandeur. »

Entre la religion et la musique, d'autres rapports existent, plus simples, plus précis, et qui peuvent s'exprimer avec plus de précision et de simplicité. Par exemple, on voit tout de suite comment la musique touche en quelque sorte de plus près que les autres arts à la vérité religieuse : d'où la faculté, pour elle, d'y être plus profondément conforme ou contraire. La peinture, la sculpture, ne représentent de Dieu que l'apparence sensible, l'humanité et la mortalité qu'il a prise comme nous et pour nous. Mais la musique se lie — avec quelle étroitesse ! — à la parole, au Verbe même, au Verbe qui était dès le commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu. La musique d'église, la musique à l'église n'accompagne et ne traduit pas seulement la prière, ou ce que nous disons à Dieu, mais ce que Dieu nous a dit et continue de nous dire : d'où la nécessité d'une appropriation plus stricte et plus sévère. Un tableau de Rubens ou de Véronèse, une statue du Bernin sera moins déplacée dans le sanctuaire qu'une mélodie de salon ou d'opéra. L'architecture même, plus symbolique et plus idéale que la peinture et la statuaire, est pourtant moins que la musique la servante de la liturgie. Elle a le droit de construire la maison de Dieu suivant des types divers. La messe peut se dire partout ; mais nulle part elle ne se dit qu'en des paroles invariables et consacrées. Et si la forme de l'édifice importe moins que celle du chant, c'est que l'architecture ne fait pas corps avec les paroles mêmes ; c'est que, sans leur être étrangère, elle leur est du moins extérieure. La mélodie au contraire

est en elles ; elle les inspire et les anime, elle leur est en quelque sorte incorporée.

*
* *

Quand on parle de la musique religieuse, quand on en étudie la nature, ou les caractères et l'histoire, il faut avant tout la partager en deux : la musique d'église, ou liturgique, d'une part ; de l'autre, la musique sacrée. La distinction est fondamentale. Elle est nécessaire et suffisante pour prévenir ou corriger les erreurs dans la doctrine et, dans la pratique, les excès ; pour assurer à la fois la dignité, la sainteté de l'art ecclésiastique et l'indépendance de l'art seulement religieux.

Il y a, chacun le sait, deux formes par excellence, bien qu'inégales entre elles, de la musique d'église proprement dite. Pratiquées successivement, puis ensemble, l'une et l'autre ensuite plus ou moins oubliées, dénaturées et corrompues, le temps paraît enfin venu de leur renaissance commune. La première de ces deux formes, par l'âge et par la parfaite convenance avec la liturgie, c'est le chant grégorien ou plain-chant ; la seconde, relativement jeune, mais qui déjà depuis quelques siècles a mérité d'être associée à l'autre, est la polyphonie vocale, appelée aussi le chant *a cappella*.

Le chant grégorien cependant l'emporte. Des raisons de plus d'une espèce en ont fondé la prééminence et l'assurent à jamais. L'histoire et la tradition nous l'imposent. Un maître en ces matières l'a fort justement rappelé : « Le chant grégorien, ce n'est pas seulement *une* forme de la mélodie religieuse, c'est la seule forme adoptée et prescrite par l'autorité. C'est *le* chant de l'Église. Donc il peut y avoir des chants divers, de forme différente, usités, goûtés, ici ou là ; il peut y avoir des chants exceptionnels pour diverses circonstances, des chants même approuvés *par* l'Église : il n'y a qu'un seul chant *de* l'Église ; c'est le grégorien. » Il le fut dès le commencement. A l'origine, il se constitua par la rencontre des deux éléments hébraïque et gréco-romain. *Eppure è nostra mamma*, nous disait un jour le Souverain Pontife Pie X, en parlant de la religion d'Israël. « Malgré tout, elle est notre mère. » Les recherches et les découvertes récentes ont révélé mainte analogie entre le chant de la

Synagogue et celui de la primitive Église. Il paraît désorma incontestable que dans la Jérusalem nouvelle, dans ses chan comme dans ses prières, quelque chose de l'ancienne a su sisté. Il est également certain que le christianisme naissa ne pouvait pas soustraire sa musique plus que son arch tecture à l'influence de l'art gréco-romain.

L'art grégorien n'est que chant. Telle est sa premiè marque et la raison première aussi de sa vocation rituell Il semble bien que la mélodie des lèvres humaines constitu la musique où le moins de matière se mêle à la parole po l'appesantir, la contraindre ou l'altérer. Aussi bien la natu des choses et des lieux mêmes s'accorde avec la conceptic purement vocale de l'art liturgique. Il se trouve que l instruments ne sont pas plus à leur aise qu'à leur place da une église. L'acoustique des nefs est infailliblement funes au solo non moins qu'à la symphonie. Deux seules vo instrumentales, celle de l'orgue et celle de la cloche, l'u au dedans, l'autre au dehors du temple, sont dignes de mêler, pourvu qu'elles ne l'étouffent point, au concert d fidèles, et de s'y mêler saintement.

Après la vocalité pure, un caractère essentiel du plai chant est la verbalité. Tandis que notre moderne polyphon demande à l'harmonie, aux timbres, la vérité et la varié de l'expression, la mélodie grégorienne l'obtient de la seu parole. Elle n'est pas la parole « mise en musique », mais musique issue, jaillissant de la parole, où elle était contenu et cachée. La parole ici, loin d'être l'esclave, ou seulemer la servante des sons, en est la maîtresse et la reine.

Entre cet art et son objet, ou sa fin, il y a d'autres co venances encore. Le plain-chant, en même temps que voca est homophone ; ne se servant que des voix, il fait d'ell toutes une seule voix. L'unisson nombreux, voilà peut-êt la forme sonore la plus capable d'exprimer et de créer l'unit non seulement l'unité des fidèles entre eux, mais celle chacun, son unité spirituelle et tout intérieure. Loin partager l'âme, cet art la rassemble. Il la fait concorde concourir en toutes ses parties et de toutes ses force « Qu'ils soient un comme mon Père et moi nous sommes un. Les voix de l'unisson grégorien sont unes de cette maniè et cela constitue encore une fois entre l'objet de la musiq d'église, lequel est divin, et cette musique même, une no velle et divine conformité.

L'antiquité de l'art grégorien en accroît aussi le caractère eligieux. Plus que tout autre chant, le plain-chant est con-emporain de ce qu'il chante ; ce mode d'expression parut n même temps que l'ordre des idées, des sentiments qu'il xprime, et c'est beaucoup, pour qui célèbre les choses éter-elles, de les célébrer sur le mode le plus ancien, le plus roche du temps où ces choses furent révélées.

Contemporain du christianisme, le plain-chant en est galement un peu le compatriote. Des souffles de l'Orient nt passé, nous l'avons vu, dans les mélodies primitives de Église. Aucun charme ne leur manque, ni celui du loin-ain, ni celui du mystère. Parce qu'elles sont anonymes, elles ont humbles. Il semble ainsi qu'une vertu s'ajoute à leur eauté. Tout ce qu'elles eurent des hommes, ne fût-ce qu'un om, a péri. Elles n'ont gardé que ce qui leur vint de Dieu.)ieu enfin, qui voulut cet art impersonnel, le voulut aussi opulaire, semblable à la foule, pour laquelle et quelquefois ar laquelle il fut créé. Entre les chants de l'Église et les hants du peuple, au moyen âge, les échanges furent nom-reux. Il ne faut pas s'étonner, encore moins s'indigner de elles rencontres. Au contraire, il convient que l'art chré-ien par excellence, le plus près d'être divin, ne soit pas celui es grands et des habiles, mais celui des ignorants et des etits, de ceux auxquels le royaume de Dieu a été promis.

Après avoir défini la nature du chant grégorien, faut-il n résumer l'histoire? On sait, et le nom seul d'un saint .mbroise en témoigne, que ce chant a précédé saint Gré-oire. Il était, et depuis fort longtemps, avant d'être nommé. .e répertoire romain des mélodies ecclésiastiques est formé e pièces dont une partie importante, sinon la plus grande artie, existait avant le septième siècle. Mais ce réper-oire, antérieur au Pontife, qui devait lui survivre et se évelopper après lui, la mission, ou l'une des missions u grand pape fut de l'ordonner et de le codifier. On a dis-uté parfois cet honneur à saint Grégoire. Il paraît impos-ible de ne pas le lui reconnaître aujourd'hui. L'œuvre de ;régoire ne fut pas seulement de fixer, de rassembler, mais déjà !) de réformer. Cette œuvre, dans un esprit et par des noyens pareils, l'Église, à travers les âges, n'a pas cessé de a poursuivre. Toujours favorable au progrès, constamment évère aux excès comme aux défauts, elle a veillé sans re-âche sur un mode de beauté qu'elle avait fait et qu'elle

entendait conserver sien. Envers et contre tout, elle a su tour à tour le garder et le développer. Nombreuses furent les vicissitudes du chant grégorien, tantôt florissant et glorieux, tantôt — quelquefois par sa faute — en danger et près de périr. La réforme de saint Grégoire eut d'heureux et durables effets. Tout fut grégorien dans l'Église, et le fut avec pureté jusqu'au neuvième siècle. Alors les abus se reproduisent et de nouveau la Papauté doit sévir. La bulle *Rex una* de saint Léon IV assure pour deux cents ans le retour à l'ordre ancien. Mais voici qu'il se trouble de nouveau. La polyphonie était née. Consciente d'abord, puis orgueilleuse et comme enivrée de son génie, elle menace de détrôner la monodie grégorienne. Par une décrétale célèbre, Jean XXII, au quatorzième siècle, en veut corriger les excès. Elle se réforme et se purifie ; elle suscite les maîtres qui feront sa gloire et le seizième siècle voit son triomphe. Alors le chant grégorien, par esprit de réaction et croyant ainsi peut-être se mieux défendre, se jette dans un excès de sécheresse et de rigueur. Le dix-septième siècle le néglige, à moins qu'il ne le corrompe, et le grand musicien qu'est notre Du Mont n'ose lui-même en retracer qu'une ombre. Le dix-huitième siècle et la première moitié du dix-neuvième paraissent en achever la ruine. Pour la musique d'église, les temps sont venus que Lamennais déplorait avec éloquence : « Au temple succéda le théâtre, image d'une société qu'abandonnait l'esprit austère du christianisme ancien. Les hommes n'habitaient plus les régions idéales du dogme ; las du calme des cieux, de la contemplation du Beau et du Vrai dans leur source éternelle, il leur fallait le mouvement de la terre, ses vives émotions, ses enivrants prestiges et ses illusions passionnées. » (*Esquisse d'une philosophie.*) L'Église témoigna trop d'indulgence à de profanes désirs et longtemps elle souffrit un triste partage entre les excès de la musique du monde, ou du « siècle », et les débris de sa musique à elle, contrefaite et méconnaissable.

Elle ne devait pourtant pas s'y résigner toujours. Vers le milieu du siècle dernier, les fils de saint Benoît lui présentèrent de nouveau l'idéal grégorien dont leur génie de savants et d'artistes avait su reconnaître et restituer les traits immortels. On fut longtemps sans croire au miracle de cette résurrection. Quand on n'en put douter, on voulut en empêcher l'effet. Pour l'attester, pour en assurer le triomphe, il

ne fallut rien de moins que la volonté d'un Pape, d'un Pape musicien. Pie X a été celui-là et l'admirable *Motu proprio* du 22 novembre 1903, « code juridique de la musique sacrée », établit ou rétablit enfin dans la musique de l'Église l'excellence et la suprématie du chant grégorien restauré.

Nous disons l'excellence, et non le privilège, le Pontife lui-même ne l'ayant pas dit. Un autre mode, une autre catégorie de l'idéal sonore garde son rang dans la musique liturgique, à la condition que ce rang ne soit pas le premier, je veux parler de la polyphonie que souvent on nomme *alla Palestrina*, du nom du plus fameux parmi les maîtres qui portèrent cet art à la perfection.

Le *Motu proprio* de Pie X les a constitués l'un et l'autre les seuls maîtres du sanctuaire. Maîtres inégaux, il est vrai, mais leur inégalité, moins forte que leur alliance, ne risque en aucune façon de troubler leur accord et leur concours. Après avoir confirmé, pour des raisons nombreuses et profondes, la suprématie liturgique du chant grégorien, le *Motu proprio*, passant à la polyphonie du seizième siècle, et plus particulièrement à celle de l'école romaine, en définit, dans les termes que voici, la valeur et le rôle, ou le rang : « La polyphonie classique se rapporte parfaitement bien à cette forme par excellence de la musique d'église qu'est le chant grégorien. Par cette raison, elle a mérité d'être associée au chant grégorien dans les cérémonies les plus solennelles de l'Église, comme celles de la chapelle pontificale. Il faut donc la restituer elle aussi, largement, dans les offices ecclésiastiques. »

De ces deux genres de musique, si le premier possède *in grado sommo* (au suprême degré) le caractère vraiment religieux, l'autre en est doué encore à un degré excellent, *in ottimo grado*. Ainsi la hiérarchie n'est pas douteuse, mais elle n'a rien non plus de rigoureux, et l'expresse volonté de Pie X n'est pas d'opposer les deux types, mais de les distinguer légèrement et de les réunir.

Aussi bien, ils diffèrent sans doute par la forme ou par la surface ; au fond et par le sentiment ils se ressemblent et se rejoignent. Mainte beauté, mainte vertu leur est commune. Moins ancien que son rival, ou plutôt que son maître, l'art polyphonique a cependant pour lui déjà quelques siècles de gloire, et d'une gloire où toutes les gloires sont mêlées : celle des grands hommes qui l'ont fondé, soutenu, et celle des chefs-d'œuvre qu'il a produits ; celle de l'Église

romaine, qui l'a protégé : dans quelle ville et dans quels sanctuaires ! celle enfin de tant de génies, même profanes, qui ne dédaignèrent pas ses leçons : depuis Mozart enfant, dont l'un des premiers miracles fut de retenir et d'emporter en son cœur le secret encore inviolé des harmonies sixtines, jusqu'à Wagner vieilli, qui, dans son dernier chef-d'œuvre, a fait planer sur le cristal rougi du sang divin les divines consonances de *Palestrina.*

Tout justifie, tel que l'a réglé le *Motu proprio* de 1903, le rapport entre les deux modes sonores de l'art vraiment liturgique. Le plus pur de la substance même du plain-chant, une mélodie, un thème, n'est-il pas quelquefois entré, comme l'élément ou la cellule vitale, dans l'organisme complexe de la polyphonie palestrinienne? S'il est vrai que celle-ci nous rassemble moins étroitement que l'unisson grégorien, elle sait pourtant nous rapprocher encore. Elle est encore un signe assez sensible, un assez clair symbole de sympathie et d'unanimité. Soprano, contralto, ténor et basse, toute l'étendue, tous les degrés et tous les timbres de la voix humaine sont compris en ces quatre voix. Et parce que jamais, ou presque jamais, dans le chant *a cappella*, elles ne se séparent, parce que l'interprétation personnelle, égoïste, qu'est le *solo*, leur est interdite, leur concert fraternel et doublement religieux est encore une admirable expression, par la musique, non seulement de la foi, mais de la charité.

Nous disons par la musique et surtout par elle, car le chant *alla Palestrina* — sa nature polyphonique en est cause — ne saurait être un serviteur de la parole aussi fidèle et soumis que le chant grégorien. Il laisse moins entendre le texte. Il lui donne moins de valeur et de relief. Sans jamais le contredire, il l'enveloppe toujours et quelquefois il le voile. Mais, si la polyphonie est inférieure au plain-chant pour ce que nous avons nommé plus haut la verbalité, pour la vocalité pure elle l'égale. Elle aussi ne sait et ne veut que chanter. Elle ne se sert que des voix et des voix cachées, mystérieuses ; elle redoute et défend que le moindre spectacle détourne l'attention des fidèles et trouble leur piété.

Et puis, de l'art palestrinien comme de l'art grégorien, l'idée, ou plutôt le sentiment, est l'objet à peu près unique. Indifférent aux dehors, cet art, qui ne fait aucune place au « monde », n'accorde presque jamais rien non plus à l'univers et à la nature. Art de prière et de méditation, il se recueille

et se concentre plutôt qu'il ne se déploie, il est admirable moins par l'étendue que par la profondeur. « Tôt ou tard, disait le philosophe, on ne jouit que des âmes. » Le mot pourrait être la devise du chant *alla Palestrina* comme du chant grégorien, et parce que ces deux genres ou ces deux modes de la musique en sont les plus spirituels, les plus intérieurs, ils en sont aussi les plus religieux.

*
* *

Maintenant, si nous passons de l'église à la salle de concert d'abord, puis à la salle de théâtre même, combien de fois, depuis trois cents ans, l'une et l'autre ne s'est-elle pas ouverte au souffle de l'esprit religieux ! Dans l'ordre extraliturgique, aussi vaste et plus libre que l'autre, l'étude, non plus des principes mais des œuvres, ou des chefs-d'œuvre seulement, serait infinie. Il n'est pas jusqu'à la musique de chambre qui n'ait subi, recherché de pieuses influences. Dès le dix-septième siècle, Kuhnau, l'un des créateurs de la sonate, composait pour le clavecin des sonates « bibliques » sur des sujets tirés de l'Écriture. Plus tard, beaucoup plus tard, l'adagio du quinzième quatuor de Beethoven portera ce titre que nous traduisons de l'italien : *Chant d'actions de grâces offert à la Divinité par un malade guéri, dans le mode lydien.* Le répertoire de l'*aria* d'Italie ou du *lied* allemand abonde soit en cantiques spirituels, soit en petits poèmes ou tableaux religieux. Enfin — et nous prenons au hasard du souvenir ces exemples éloignés et divers — parmi les compositions pianistiques de Liszt le diptyque de *Saint François d'Assise prêchant aux oiseaux* et de *Saint François de Paule marchant sur les flots* occupe une place d'honneur.

Ainsi les choses de la foi ne sont étrangères à aucun des genres de la musique. Un Carissimi d'abord, et plus tard un Haendel chanteront de préférence les grands drames et les grandes figures des livres saints, les événements et les héros. Un Schütz, un Sébastien Bach après lui, pénétreront plus avant : ce que cherchera, ce que saisira leur génie, c'est le sens et le goût du divin, c'est le rapport intime et mystique entre l'âme et Dieu. Ainsi, l'histoire et l'épopée d'une part ; de l'autre, le lyrisme sous toutes ses formes, avec toutes ses nuances, voilà les deux pôles entre lesquels va s'étendre durant trois siècles et jusqu'à nos jours le vaste

domaine de l'art religieux. L'Allemagne, l'Italie et la France, les trois grandes nations musicales, l'occuperont, le cultiveront ensemble. Il n'y aura pas un fruit qu'il ne produise en abondance. Rien de surhumain, pas plus que d'humain, ne sera désormais étranger à la musique. On saura tout exprimer dans l'ordre des choses qu'on peut appeler divines : la foi, la piété même, et la croyance aussi bien que l'amour.

Oratorios, Histoires sacrées, Concerts spirituels, Cantates, voilà quelques-uns des genres où se manifesta, sous des aspects divers, en dehors de l'église, l'idéal religieux. Souvent aussi, se conformant alors à la lettre même, cet idéal ou cet esprit inspira des compositions extraliturgiques par le style, mais dont le texte était pris dans les offices de la liturgie. C'est le cas de certains Psaumes, ou recueils de Psaumes : ceux d'un Marcello naguère, ou, depuis, ceux d'un Rameau, d'un Liszt, d'un César Franck, d'un Gounod. C'est le cas des *Passions*, de ce genre, issu naguère de la récitation chantée de l'Évangile, et qui devait, se développant à travers les âges, aboutir aux chefs-d'œuvre d'un Jean-Sébastien Bach. C'est le cas encore des « hymnes » ou des « proses » telles que le *Stabat Mater* ou le *Te Deum*, enfin et surtout le cas de la *Messe* elle-même, commune ou funèbre (messe de *Requiem*). En un mot, il s'agit ici de toutes les prières ecclésiastiques, dont la musique, plus ou moins religieuse, n'est faite en aucun cas pour l'église et n'y doit pas être exécutée.

Un tel répertoire est d'une incalculable richesse. Il constitue un trésor, une « somme » de beauté musicale et sacrée, sainte quelquefois, dont nous ne saurions en quelques pages dénombrer et distinguer les éléments. Il y a du moins une distinction que, dans cette beauté même, on a parfois prétendu faire et qui nous paraît devoir être rejetée : c'est le partage de la musique religieuse entre l'idéal catholique et l'idéal protestant. « Il faut convenir, écrivait un jour Brunetière, qu'il y a des arts protestants et qu'ils sont naturalistes. » S'il y a des arts, en effet, comme la peinture hollandaise ou le roman anglais, qui confirment cette assertion, il semble bien que la musique, même celle des plus grands musiciens protestants, et nommément de Bach, le plus grand de tous, y contredise. Nous ne voyons pas très bien ce qu'est la musique protestante, et si même elle pourrait être. Pour sujet et pour texte de l'un de ses plus magnifiques chefs-d'œuvre, c'est la *Messe*, autrement dit la prière et l'office catholique

par excellence, que Bach a choisie. Il nous a laissé dans ses cantates — à nous catholiques — un véritable bréviaire de la vie intérieure et mystique, une série de dialogues entre Jésus-Christ et l'âme, comparables seulement à ceux que nous offre l'*Imitation.* Dans l'ordre de la forme pure, est-ce le choral qu'on prétendrait nous donner comme l'élément propre et le signe infaillible de la musique luthérienne? Alors n'oublions pas que Luther, s'il a fait du choral en quelque sorte la figure sonore de la Réforme, ne l'a pas le moins du monde créé. Luther a pris les éléments du choral dans les chants populaires et dans le chant grégorien. L'un des plus récents historiens de Bach, et non l'un des moins bien informés, M. Albert Schweitzer, a parlé quelque part de « la musique sacrée latine, dont le choral est issu ». Revendiquons cette filiation. Rappelons au besoin, avec M. Schweitzer encore, que le fameux thème luthérien : *Eine Burg* lui-même, « est tout parsemé de réminiscences du plain-chant » et que « la mélodie que Nicolas Décius composa pour le *Gloria* allemand : *Allein Gott in der Hohe sei Ehre,* repose sur un *Gloria* pascal grégorien ». Ainsi, loin de représenter et, pour ainsi dire, de formuler le caractère confessionnel de cet art, le choral servirait plutôt, en le dépassant, à le démentir. Ainsi nous voyons l'idéal catholique rentrer, ou mieux, persister au cœur même de l'art protestant. Ainsi la musique est religieuse ou non, elle n'est pas confessionnelle. La parole est sujette à l'hérésie, mais non pas le son. Vainement un Sébastien Bach n'était pas des nôtres ; son génie, plus large que sa croyance, est à nous, est avec nous. Dans la messe en *si* mineur et même, en dépit des chorals, dans la *Passion selon saint Jean,* dans la *Passion selon saint Matthieu,* rien n'est dissident, rien n'est séparé, l'art, plus heureux que la foi, n'a souffert aucune déchirure.

A cette foi religieuse — nous parlons de la nôtre, de la foi catholique — la musique de théâtre elle-même, en plus d'un chef-d'œuvre, a rendu témoignage. Elle ne l'a pas fait tout de suite. Les musiciens dramatiques du dix-septième et du dix-huitième siècle n'ont guère demandé qu'à l'antiquité, grecque ou romaine, des sujets et des héros. C'est au romantisme, et au romantisme français, qu'il était réservé d'introduire dans l'esthétique de l'opéra le christianisme, et l'église même. On a très justement appelé Meyerbeer un

grand liturgique. Il est vrai que par le sujet du drame et par la façon dont il est traité, par le caractère du principal motif — ou *leitmotiv* — musical (lequel n'est autre que le choral luthérien *Eine feste Burg*), les *Huguenots* pourraient passer pour le type et le chef-d'œuvre de l'opéra protestant. Mais nous venons de voir aussi tout ce qui, jusque dans le genre du choral, est venu de nous, de notre art, et doit lui revenir. Et puis n'oublions pas que le musicien israélite des *Huguenots* était déjà celui de « ce grand drame catholique de *Robert* » (George Sand). Bientôt après il allait être celui du *Prophète*, l'architecte d'une cathédrale sonore, et faire voir — Wagner l'a dit, autrefois, — « comment il faut, sur le théâtre, parler des choses de Dieu ».

Plus d'un l'a fait voir encore après Meyerbeer. C'est le Gounod de *Faust* (scène de l'église), de *Roméo et Juliette* (allocution nuptiale de Frère Laurent) ; voire de *Polyeucte* (duo de la prison). Enfin et surtout, c'est Wagner, qu'il serait juste d'appeler avec Nietzsche, mais pieusement et non par ironie, le musicien de la rédemption. L'idée, ou le dogme, du sacrifice expiatoire est à la base, au sommet aussi d'un chef-d'œuvre comme *Tannhauser*, et de cet autre chef-d'œuvre, supérieur encore, qu'est *Parsifal*.

Il y a plus, et, si l'on poursuivait l'analyse de ces différents exemplaires de la musique sacrée au théâtre, on y rencontrerait parfois une inspiration non seulement religieuse, mais liturgique, le sentiment et l'usage même, instinctif ou volontaire, des formes que pour sa propre musique, la plus pure et la plus pieuse, nous avons vu l'Église élire et consacrer. *Parsifal* en particulier nous offre la plus sublime représentation que l'Église ait jamais rencontrée (en dehors du sanctuaire), de ses mystères les plus sublimes. Et pour les représenter, la musique n'a trouvé rien de mieux que de revenir — sans rien sacrifier, il est vrai, de son génie moderne — de revenir, par un libre mais fidèle retour, aux deux formes de l'art ecclésiastique : la monodie grégorienne et la polyphonie *alla Palestrina*.

Les scènes religieuses de *Parsifal* ne comportent pas un *solo*, pas un morceau qui sente le théâtre, ou seulement le concert ; pas un éclat, pas même un soupçon de ce style profane où se développe et s'épanouit pour elle-même une musique étrangère — quand elle n'y est pas opposée — aux paroles ainsi qu'aux rites sacrés. L'orchestre même — l'or-

chestre de Wagner ! et de sa dernière partition ! — ne craint pas, à l'occasion, de s'effacer devant la voix, ou mieux, car l'ensemble des scènes est choral, devant les voix ; tantôt devant leur unisson et tantôt devant leurs accords. Mais il est un instrument ou du moins un organe sonore, et vraiment d'église, dont cet orchestre a reconnu et subi volontairement ici la souveraineté sainte : c'est la cloche. Lamennais, dans sa *Philosophie* de *l'art*, avait défini le caractère grandiose et surnaturel de la cloche ; Wagner, dans *Parsifal*, l'a rendu sensible et magnifiquement réalisé.

Parmi les thèmes religieux de *Parsifal*, celui qu'on peut nommer le principal, parce qu'on l'entend d'abord et que peut-être, en ampleur comme en beauté, il surpasse tous les autres, ce thème approche du type grégorien. Il en possède les caractères essentiels. A peine accompagné, il n'est que mélodie ; il n'existe et ne vaut, du moins en son premier état, que par la succession et non par la combinaison des notes. Par le rythme, — auquel il obéit plutôt qu'à la mesure, — par le mode, il est quasi grégorien encore. Enfin, par le sentiment ou par l'ἔθος, il est vraiment surnaturel et comme divin. Aussi Wagner l'a-t-il choisi pour traduire les paroles de la consécration : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. » Paroles saintes entre toutes, si redoutables à la musique, qu'elles lui sont même interdites par la liturgie, et que, dans la réalité du sacrifice, le prêtre les parle à peine et les prononce tout bas. Jean-Sébastien Bach les avait chantées avant Richard Wagner. Mais le musicien de *Parsifal* l'emporte ici sur celui de la *Passion selon saint Matthieu*, et c'est l'honneur du génie, ou de l'idéal grégorien, qu'une mélodie qu'il inspira nous paraisse, plus que toute autre, digne du plus grand de tous les mystères et de tous les miracles chrétiens.

Cette mélodie est un unisson. Et le chœur des chevaliers, sur un rythme de marche, en est un autre encore. Mais bientôt, à ces chants homophones, d'admirables polyphonies vocales répondent et font équilibre. Partout, en ces pages véritablement liturgiques, partout et toujours dominent les voix. Les voix, non l'orchestre, expriment tous les degrés et tous les modes de la prière, de la méditation, de l'adoration et de l'extase. Elles prient, elles ne font que prier. Et voici que leur prière, qui tout à l'heure se rassemblait, pour ainsi dire, en une seule coulée sonore, se divise maintenant, se

décompose en subtils accords. De mystérieux, de mystiques murmures promettent au martyre d'Amfortas le sauveur « innocent et pur, instruit par la compassion ». Telle ou telle phrase, polyphonique aussi, l'est avec plus d'abondance et se développe davantage. Ailleurs, un thème très court, mais très caractéristique, est tout simplement la formule d'un *Amen* en usage dans l'Église de Dresde. Enfin, de plus en plus il semble que des harmonies sixtines remplissent et fassent chrétienne, catholique, presque romaine, la chapelle du Montsalvat.

C'est ainsi que la musique de théâtre, en l'un de ses derniers chefs-d'œuvre, ne s'est pas contentée d'être d'église par l'esprit ou par l'âme. Elle a voulu l'être, avec plus d'exactitude et de fidélité, par la forme, par le style même et rendre hommage non seulement à la foi, mais à la liturgie.

*
* *

Entre la religion et la musique nous avons essayé de montrer quel ensemble de rapports forment depuis l'origine un échange et pour ainsi dire un commerce esthétique et sacré. L'une et l'autre en retirent profit et gloire. Dans l'ordre sensible, dans le domaine de la forme, — et d'une forme, on l'a vu, plus étroitement unie que celle des autres arts au fond, ou à l'idée religieuse, — l'Église ne saurait trouver un serviteur comparable au chant. Mais aussi de quel prix elle a payé ses services ! Que ne doit pas la musique à la religion et à l'Église ! Que ne leur rendrait-elle pas, pour tant de biens qu'elle en a reçus ! Les saints, les docteurs l'ont honorée et défendue ; ils l'ont protégée contre tous, au besoin contre elle-même. Comme les autres arts, peinture ou sculpture, la musique liturgique, ou seulement sacrée, a trouvé dans l'histoire et dans la doctrine, dans les événements, les dogmes et les textes religieux, le sujet et l'inspiration de chefs-d'œuvre sans nombre. Elle est redevable à la foi catholique d'une partie, et, comme diraient les philosophes, d'une catégorie de son propre idéal.

Ce n'est pas tout, et la musique a été choisie entre les arts pour être, non seulement l'interprète, mais l'associée de la foi. L'Église l'a mêlée, aussi étroitement qu'il est possible, aux paroles comme à l'esprit de sa prière. Et cette participation confère à la musique liturgique une beauté supé-

rieure à toute autre, parce qu'il y entre en quelque sorte plus de vérité et plus de sainteté. Un office vraiment liturgique, un de ceux, par exemple, que naguère on pouvait entendre à Solesmes, réalise le parfait accord du beau, du vrai et du bien. Dans l'art religieux, tel que ces religieux — hors de notre pays, hélas ! — le pratiquent, non seulement rien n'est faux, mais rien n'est fictif ou figuré. Sur quelle scène ou dans quel orchestre, chez quels virtuoses, chez quels artistes même, trouverait-on pareille sincérité ! Des moines qui chantent ne représentent pas, ils sont. Ils n'empruntent, ne simulent, n'affectent rien. Leur art ne se distingue pas de leur pensée ; il est leur pensée elle-même, et tout entière ; il est le fond de leur âme et la substance de leur être ; il ne fait qu'un avec la vérité qu'ils croient et qu'ils aiment. Et cette vérité, pour peu qu'on y réfléchisse, apparaît comme infiniment supérieure à toutes les vérités, fût-ce les plus hautes, dont les plus purs chefs-d'œuvre peuvent être les témoignages, dont les plus grands artistes savent se faire les interprètes. Vérité de drame ou d'opéra, vérité de nos joies et de nos douleurs, de nos amours et de nos haines, de nos passions changeantes, toutes les vérités humaines retombent au rang des vérités secondaires et relatives, reculent et s'effacent devant la vérité primordiale, nécessaire, absolue et divine, celle qui ne varie ni ne passe, qui ne dépend de rien et d'où tout dépend.

CAMILLE BELLAIGUE.

Sous la foudre [1]

L'abbé Wiklinski avait pu revenir de la ville, avant la nuit, à son joyeux presbytère. Tout en prenant le thé, il racontait son expédition à Martine.

— J'ai ramené la jument. Pas une bête de ce poil sur tout le marché. Impossible de l'assortir. La vendre, c'était dommage. Par exemple, j'ai échangé la britchka de main de maître.

(1) Le baron Joseph Weyssenhoff est un maître du roman polonais contemporain. Il employa d'abord ses précieuses qualités d'observation, de finesse et de mesure à peindre la haute société, puis aborda, en patriote éclairé et courageux, l'étude des questions sociales et de la vie paysanne. De tous les écrivains de son pays, il est de beaucoup celui qui se rapproche le plus de ce qu'on entend d'ordinaire par l'esprit français. L'un de ses meilleurs romans, *Vie et Opinions de Sigismond Podfilipski*, satire du cosmopolitisme, a été traduit dans notre langue.

La nouvelle que nous publions retrace un épisode des persécutions exercées, voilà une vingtaine d'années, par le tsarisme contre les uniates ou catholiques de rite slavon. Un autre écrivain polonais, M. S.-L. Reymont, a dépeint, dans *l'Apostolat du knout*, les scènes tragiques de ces persécutions et les admirables excès des grandes âmes. M. Weyssenhoff nous montre ici, avec sa pénétrante analyse et son humour délicat, ce que peuvent, dans des âmes moyennes, la foi et le courage.

— En fin de compte, M. le curé a dû débourser de l'argent.

— Et comment voulez-vous, Martine, qu'on me donne une britchka neuve pour cette carriole et qu'on me paie par-dessus le marché?

— Je ne dis pas... Seulement la vieille était plus commode. Il est vrai qu'au printemps elle coûtait trente roubles de réparation. Et une jument tenue à l'avoine toute l'année, et ces deux chevaux d'attelage, à combien ça revient-il? Comment pensez-vous, monsieur le curé?

— Laissez-moi tranquille, Martine, un curé doit aussi veiller aux apparences. C'est un ministre du Seigneur... Tenez, voilà des biscottes qui ont déjà pris un goût d'armoire. Voyez donc.

Martine, solide et proprette personne de quarante ans, rougit jusqu'aux oreilles. Elle prit sur la table la corbeille de pâtisseries, en approcha son nez effilé et connaisseur, et dit :

— Ce n'est pas possible que ça sente l'armoire. L'armoire est nette comme perle. Je vais vous dire d'où ça vient. C'est de cette boîte qu'on a apportée de chez Mme Drozdowska, avec le linge d'église. M. le curé a voulu qu'on le range, sous prétexte qu'elle était en joli bois et capitonnée. On peut la mettre n'importe où, ça vous a une odeur de musc qui se sentira toujours.

— Eh bien ! mettez-la au-dessus de l'armoire, dit le curé en souriant.

— Allons, bon...

Martine quitta la pièce pour introduire immédiatement cette amélioration dans son ménage, tenu de façon si exemplaire qu'une fausse odeur y détonait comme une fausse note dans la belle harmonie d'un concert.

Et le curé humait son thé brûlant en même temps que les parfums de la chaude nuit d'été qui entraient par les fenêtres ouvertes. La cure était bâtie sur une élévation et les fenêtres du petit salon donnaient sur les hautes régions de l'atmosphère, domaine aérien des oiseaux, alors désert et mystérieux. La nuit enfiévrée semblait respirer en dormant, d'une respiration entrecoupée et sifflante.

La gouvernante revint, bien décidée à se venger d'avoir été ainsi prise en défaut. Mais elle gardait des apparences bénignes.

— A propos, pendant que M. le curé était à la foire, nous avons eu des visiteurs ici. Les gendarmes sont venus.

— Encore ! s'écria le curé, en faisant une grimace comme s'il avait avalé une mouche avec son thé. Qu'est-ce qu'ils voulaient?

— Est-ce que je sais ! Ils ont dit qu'ils reviendraient ces jours.

Mais remarquant que la nouvelle atterrait le pauvre prêtre au point qu'il repoussait loin de lui le friand morceau de salaison entamé avec tant d'appétit, Martine mit aussitôt de côté sa rancune et se prit à le tranquilliser.

— Voyons, monsieur le curé ! Après tout, ces gens-là sont comme tous les gens en service. Ils tournaillent comme ça pour montrer qu'ils font quelque chose. Je leur ai donné du thé. Ils ont remercié bien honnêtement. Vous auriez dit des voyageurs ordinaires.

— Ils se sont informés de quelque chose? Ou quoi?

— Ils ont dit seulement qu'ils avaient affaire aux registres de la sacristie.

— Mes registres sont en règle. Ça ! pas la moindre illégalité, dit le curé, après un instant de réflexion. Son visage se rasséréna et il acheva sa collation.

Et Martine contemplait avec une complaisance extasiée son curé bien dodu et bien rose, mais les biscottes parfumées lui passant encore par la tête, elle expliqua :

— C'est qu'il faut que M. le curé sache que cette année, tout a, comme ça, un goût plus fort. Toujours des chaleurs. Toujours des orages. En voilà encore un maintenant.

— Qu'est-ce que vous chantez ! dit le curé en faisant de nouveau la grimace. Il faisait beau quand je suis revenu. Et tout à l'heure encore il soufflait un petit vent.

— Regardez seulement, monsieur le curé, ce nuage qui vient là-bas...

Le curé s'approcha précipitamment de la fenêtre et regarda. L'obscurité s'épaississait à l'est. De gros nuages fumeux pourchassaient les dernières étoiles et le rire sinistre des éclairs ne permettait plus aucun doute. Le curé recula en se signant avec un frisson nerveux.

— Les fenêtres ! vite, fermez les fenêtres ! cria-t-il d'une voix brisée, surprenante de la part d'un gros gaillard de trente ans passés.

— On y va. On y va... répondait Martine le plus placidement du monde. C'est encore loin.

Et après avoir fermé les deux fenêtres de la pièce, elle sortit pour jeter un coup d'œil aux autres ouvertures de la maison.

Le curé se promenait de long en large, lançant de temps en temps un regard inquiet vers les vitres, comptant toujours que « cela passerait de côté », mais à chaque fois, des fulgurations spectrales lui serraient le cœur, et un grondement lointain retentissait déjà dans l'espace.

Un orage à tout casser s'avançait. Les éclairs multipliés faisaient un jour livide, et, sous cette aurore effrayante, le pays apparaissait jusqu'aux confins de l'horizon, car la cure le dominait tout entier, perchée au-dessus même de l'église, au bord d'une ravine. C'était une région montagneuse, voisine de la Galicie.

La cure se préparait comme pour repousser un siège. Martine revint, portant, avec un gros trousseau de clés, la principale pièce de la défense : une petite sonnette de Lorette dont la voix pure, conjurant les éléments déchaînés, se mêlait au cliquetis aigre de la ferraille. On eût dit, à la voir virer en brimbalant tout cela, qu'elle procédait à une opération de toute gravité, à une pratique infaillible enseignée par la sagesse des siècles, en même temps qu'à un rite à la fois auguste et joyeux.

Tout à coup, elle bondit vers la fenêtre :

— Oh ! regardez donc, monsieur le curé, comme ces chaumières roulent des yeux quand ça éclaire. Et les tilleuls, près de l'église, dirait-on pas qu'ils sont en argent? Jamais notre village n'est aussi joli que par ces nuits d'orage.

Mais le curé n'était point du tout de cet avis.

— Ne dites donc pas de sottises, Martine. L'orage est toujours un signe de la colère de Dieu. La grande porte est-elle bien fermée? Et celle de la cour? Il n'y a pas de courants d'air dans le vestibule?

— Tout est bien fermé, monsieur le curé, n'ayez crainte, même la porte de derrière. Si l'on venait pour un malade, on ne trouverait pas un trou pour entrer. Et avec ce vacarme... Oh ! encore...

Le curé sursautait à chaque éclair et à chaque coup de tonnerre. Ne voulant pas se signer continuellement, il traçait sans interruption avec le pouce, la main accrochée à

sa soutane, de petites croix à la hauteur du cœur. Martine le regardait avec une compassion mêlée de quelque ironie. L'abbé Wiklinski cherchait un antidote à cette horreur physique de l'orage dont il avait honte mais qu'il ne pouvait dominer. Il essaya de se fâcher :

— Mais aussi, aller bâtir une cure comme pour la jeter en proie au feu du ciel ! S'il y avait encore un toit de zinc ! Mais du bardeau, du bardeau... Pas de paratonnerre et choisir la plus haute montagne !

— Hé ! monsieur le curé, depuis tant d'années que le bon Dieu nous protège, il n'ira pas nous punir aujourd'hui.

Et Martine, les poings sur les hanches, semblait reprocher à son curé son manque de foi et sa pusillanimité.

— Bon, bon ! Qu'on ne se mêle pas des desseins du bon Dieu.

Cependant, la pluie, qui jusqu'alors caressait traîtreusement les vitres emperlées, se mit à les fouetter à tour de bras. Le crépitement de l'averse alternait maintenant avec les rugissements de la foudre. Une coulée de verre liquéfié voilait les rougeurs enflammées du ciel de sa masse trouble, plombée, navrante. Une trombe d'eau flagellait les toits, et, à terre, faisait sauter les flaques en longues aiguilles. Le gros de l'orage avait atteint le zénith et pendait tout entier au-dessus de la maison.

— Martine, Martine... allez, allez chez vous... Moi, je vais... je vais prier.

Le curé s'agenouilla devant son lit, dans sa chambre à coucher. Il récitait tout haut des prières qu'il entendait à peine à travers le fracas de la tourmente et dont il ne comprenait plus le sens. Il voyait devant lui, étendue sur le mur, une tapisserie représentant un tigre et servant de fond au crucifix. Toutes ses idées se brouillaient dans sa tête.

— O Dieu, ma force et mon refuge... Et si la mort me surprenait là? Si tôt !... Je serais étendu raide... devant ce tigre... Ou le feu encore, le feu... Brûlé vif ! O mon Dieu, ayez pitié de moi !... Mais pourquoi, pourquoi cette horrible peur?

Un craquement soudain, tout proche, le jeta à mi-corps sur son lit. Il cria : Seigneur ! et attendit un instant, jusqu'à ce que la conscience lui revînt ; puis, il se rendit compte qu'il n'avait aucun mal, que le tigre était à sa place sur le mur, et que rien, dans la pièce, n'avait été touché.

Mais les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Quand cela finirait-il? Où fuir pour ne plus voir, ne plus entendre? Le pauvre prêtre saisit l'oreiller, s'en coiffa, se l'enfonça jusqu'aux oreilles, essayant de se ramasser tout entier sous ce paratonnerre de bonne femme.

Il resta longtemps ainsi, à genoux, pelotonné, épiant si l'orage s'éloignait. Il s'éloignait en effet, espaçant de plus en plus les coups terribles qui lui martelaient la tête et qu'il ressentait à travers le duvet comme l'éclatement d'énormes vesses-de-loup. Il risqua une oreille au dehors. La foudre pétaradait encore, mais lointaine, l'averse seule ne relâchait pas.

Mais, depuis quelques instants, un bruit se faisait entendre, plus proche, d'origine humaine, un heurt violent à la porte d'entrée. D'un bond, le curé fut debout.

— Naturellement ! La maison brûle. Et moi qui suis là comme un imbécile !

Il se précipita vers le vestibule et trouva Martine parlementant à travers la porte fermée.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Des désespérés quelconques, monsieur le curé ! Par un temps pareil !...

— Rien ne brûle?

— Que voulez-vous qui brûle? Ce sont des voyageurs.

L'abbé Wiklinski s'approcha à son tour :

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'un ton menaçant.

Des voix mêlées d'homme et de femme s'élevèrent derrière la porte.

— Loué soit Jésus-Christ. Chrétiens catholiques... Ayez pitié de nous, monsieur le curé. Que le tonnerre de Dieu nous écrase si nous sommes venus avec de mauvaises intentions...

Le curé et la gouvernante échangèrent un regard. Il fallait ouvrir. On ouvrit.

Ils n'entrèrent pas aussitôt. Ils demeuraient sur le seuil, ployés en deux sous la pluie torrentielle, en toute humilité et révérence, un jeune paysan et une jeune fille souriante, trempés au point que l'eau ruisselait sur eux comme sur les statues d'une fontaine.

— Allons, remuez-vous, entrez ! cria le curé d'un ton rogue, et il ferma soigneusement la porte, quand ce couple de naufragés fut enfin dans le vestibule qu'il changea en une véritable mare.

— Qu'est-ce qu'il y a? Un malade?

— Hé non! monsieur le curé, répondit le garçon, c'est pour une affaire personnelle.

— Mais comment êtes-vous entrés, puisque la porte de la rue est fermée?

— Par la clôture, au-dessus du ravin.

— La fille aussi?

— Je l'ai un peu soulevée, dit-il en riant, tandis qu'elle se cachait les yeux du revers de la main.

— C'est très bien. Allez un peu vous sécher à la cuisine.

Martine avait pris de l'intérêt pour ces jeunes gens, à voir leur bonne figure et leur solide charpente que moulaient leurs vêtements collés, lavés par toutes les cataractes du ciel.

— Si M. le curé le permet, dit-elle, je vais donner au garçon, pour se changer, ces habits qui sont restés du bûcheron. Et pour la fille, je m'en charge.

— Donnez, Martine.

Pendant que les voyageurs se séchaient et se changeaient à la cuisine, le curé s'était remis à marcher dans le salon, constatant avec joie que l'orage s'éloignait peu à peu, sans avoir causé de dévastations apparentes. Les éclairs, moins sinistres, montraient derrière les vitres le village à sa place, l'église au milieu des peupliers. Aucune lueur d'incendie n'apparaissait à l'horizon.

Bienfaisante pluie, pensait l'abbé Wiklinski, avec un soulagement profond. Que c'est laid de craindre ainsi la colère des éléments! Que c'est laid, surtout pour un prêtre qui doit être prêt à la mort à tout instant. Mais le monde est beau, et le prêtre aussi est un homme attaché à la terre. On a tant de projets spirituels et temporels devant soi!...

Il avait presque oublié ses visiteurs nocturnes, quand ils se montrèrent, habilement costumés avec la houppelande du bûcheron et la camisole de Martine. Jeunes, beaux, solennels, on eût dit qu'ils allaient à la noce. Ils se tenaient par la main.

— Vous faites un beau garçon, dit le curé en souriant. Comment vous appelez-vous?

— Hryc Lewczuk, pour vous servir.

— Et la jeune fille?

— Paraska Kuncewiczowna.

— Ah! vous voulez peut-être... commença le curé, frappé d'une idée subite. Il fit un pas en arrière, comme pour fuir

des pestiférés et considéra attentivement les inconnus, bien que, sous ces vêtements étrangers, il pût encore moins découvrir qui ils étaient.

Le paysan comprit sa pensée et fit, ainsi que la fille, une profonde révérence. Puis il se redressa, prit du souffle, et d'une voix grave et ferme :

— C'est cela, dit-il, nous sommes catholiques de rite uniate.

— Et vous venez me trouver, moi prêtre latin, pourquoi?

— Une fois décidés, moi, Lewczuk, et elle, Kuncewiczowna, nous sommes partis pour la Galicie pour recevoir la bénédiction d'un de nos prêtres. Mais le guide qui nous conduisait a été attrapé par les gendarmes, à la frontière. Nous nous sommes sauvés ici chez des gens que nous connaissions. Ils nous ont dit qu'ils avaient un bon curé, selon le cœur de Dieu. Alors nous les avons quittés, cette nuit, comme pour rentrer chez nous, sans rien dire à personne de ce que nous voulions faire. Mais quand le bon Dieu a envoyé ce grand orage qui cachait tout, nous sommes venus nous jeter aux pieds de notre père en Dieu, pour qu'il nous unisse par sa bénédiction, suivant la sainte foi polonaise qui est une.

Le curé devint blanc comme linge. Tout bas, comme s'il craignait d'être entendu, dans cette solitude et par ce bruit :

— Savez-vous, vous autres, savez-vous ce qui m'attend si je vous marie? La Sibérie, ni plus ni moins.

— Nous le savons, monsieur le curé. Et nous aussi. Mais par cette nuit à ne pas mettre un chien dehors, pour sûr que persoñne n'en saura rien.

L'abbé Wiklinski leva ses mains jointes.

— Pour l'amour de Dieu, bonnes gens, cherchez un prêtre uniate. Je suis nécessaire ici à mon troupeau, moi.

— Nous ne pouvons guère passer en Galicie, maintenant. Ici, les popes ne sont pas nôtres. Nous aussi nous appartenons au troupeau du Seigneur. Et nous sommes pressés.

Le curé, tout renfrogné, claquant la langue, arpentait la pièce à grands pas.

— Mais, comment voulez-vous... Ici? Il n'y a même pas de témoins.

— Eh bien ! sans témoins. Que la main d'un prêtre nous unisse seulement.

Le curé s'arrêta, regarda longuement ces deux jeunes gens, raides et graves devant lui, comme des soldats devant un

chef, puis il se voila soudain le visage de sa main, se dirigea lentement vers sa chambre à coucher et ferma la porte sur lui.

Hryc et Paraska, demeurés seuls, se regardèrent et échangèrent seulement deux mots dans leur patois :

— Alors quoi? Il le donnera?

— Je crois qu'il le donnera.

Puis ils attendirent à la même place, sans plus se regarder. Mais ils se rejoignaient dans leur rêve commun. Ils revoyaient leur vieille église uniate, aujourd'hui « convertie » en église schismatique, ils écoutaient dans leurs souvenirs la voix de leur ancien prêtre, déporté, Dieu sait où ; les chantres qui unissaient en de si beaux chœurs les joyeux ténors et les basses rêveuses. Et ils se voyaient dans leurs atours nationaux, parés comme il convenait à des enfants de paysans aisés. Et ici, une chambre étrangère, un orage menaçant dont les derniers éclairs leur tiraient encore la langue derrière les fenêtres ! Mais ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient plus grands là qu'ils ne pouvaient l'être aux temps heureux de la liberté, que leurs cœurs trempés dans la persécution et la constance étaient plus dignes que jamais du sacrement.

La porte de la chambre à coucher s'ouvrit. Sur une table couverte d'une nappe blanche, deux bougies allumées encadraient un crucifix. L'abbé Wiklinski, en surplis et en étole, leur fit signe de la main de passer dans cette pièce ainsi préparée pour la cérémonie.

Et Hryc et Paraska se réjouirent à voir ces apprêts de leur pauvre mariage, contre lequel s'étaient conjurées les foudres du tsar et les foudres du ciel.

* * *

Durant les semaines qui suivirent cet événement, l'abbé Wiklinski vécut dans la terreur continuelle de l'attente. C'était une peur physique étrange, unie à la satisfaction d'une conscience approuvant le devoir dangereusement accompli, inquiétude et paix tout ensemble, état d'âme exceptionnel, guerrier.

Le jeune curé, bien que ne négligeant pas ses devoirs ecclésiastiques, avait beaucoup d'habitudes mondaines. Ses connaissances appréciaient l'homme aimable qu'il était, ce qui lui fournissait de continuelles occasions de visites et de réunions, de dîners et de parties de cartes.

Il aimait aussi les chevaux, le jardinage, les abeilles. Il aimait même à chasser en compagnie, et cela *cum clamoore*, à bruit de chiens et d'armes tonnantes. Il avait aménagé de main de maître sa cure et son jardin, et tenait énormément à son intérieur, tout près qu'il fût du ciel et de ses foudres. Chez lui et dans la contrée, il se sentait à l'aise, aimant sa paroisse, non seulement comme un champ de labeur apostolique, mais comme une petite patrie pleine de visages familiers, de précieuses commodités et de paysages agréables.

Et voilà que cette nuit venait de compromettre les liens qui l'attachaient à tout ce petit monde. S'il était découvert, il pourrait être déplacé, envoyé dans une autre paroisse, ou même... beaucoup plus loin.

Prévoyant cette éventualité, il avait modifié certains de ses projets. A quoi bon chercher à assortir la jument? A quoi bon une britchka neuve, puisque tout cela pouvait être confisqué ou vendu?

Les jeunes Lewczuk ne le dénonceraient pas, assurément ; Martine, par attachement pour son curé, saurait tenir sa langue ; il n'y avait ni témoins, ni documents... Mais le diable dort-il jamais?

En effet, peu de temps après cette fameuse nuit, les gendarmes se montrèrent à la cure.

Les gendarmes inspiraient à l'abbé Wiklinski la même répulsion physique que l'orage, même quand il n'avait à se reprocher aucun manquement aux lois existantes ; cette fois, cependant, il les reçut avec plus de courage, bien qu'il eût quelque sujet de redouter leurs investigations.

Ils passèrent comme avait passé l'ouragan, et, après quelques jours de répit, l'abbé Wiklinski se confirma dans cette vérité consolante que la foudre ne tombe pas à chaque fois qu'il tonne et que les gendarmes ne savent pas toujours tout. Un autre homme s'éveillait en lui, un séditieux qui se disait, répétant un dicton du village : La chèvre ne meurt qu'une fois. Eh bien !... un curé aussi !

Il avait grand besoin de raffermir sa philosophie et de tonifier ses nerfs, car la persécution de l'Union sévissait cruellement cette année, et l'été était exceptionnellement orageux.

On voyait les fermes brûler à un mille de là. On avait vu, dans la paroisse voisine, la foudre entourer le clocher d'une banderole de feu et frapper droit sur la chaumière d'un mal-

faiteur notoire, figurant merveilleusement la direction de la colère de Dieu. Mais le village était épargné. Les pluies avaient bien couché les dernières moissons encore sur pied, mais elles ne risquaient rien, étant déjà mûres, et quelques jours de beau temps suffisaient pour qu'on pût y mettre la faux. Seulement la route qui courait entre les hauteurs avait un peu changé de figure par suite du passage des torrents ; la maison de l'adjoint était minée par les eaux, et le vieux platane, qui se dressait au débouché de la ravine, avait croulé, jetant d'un escarpement à l'autre, au-dessus de la route, comme un pont de verdure. Ce n'était même pas la peine de l'enlever avant l'hiver : il faisait un si bel effet !

Un mois environ après le premier mariage, l'orage, une nuit, repassa sur la cure. Mais les coups en étaient moins violents, ou du moins il le semblait à l'abbé Wiklinski. Il était assis, son bréviaire à la main, faisant tous ses efforts pour détourner sa pensée des préoccupations terrestres. Il s'était mis beaucoup d'ouate dans les oreilles.

Comme la première fois, l'orage envoya devant lui l'avant-garde ailée des bourrasques, à bride abattue sur les collines, et ses fusées aveuglantes éclairèrent le pays qu'il devait conquérir. Comme la première fois, son orchestre triomphal éclata au milieu des pleurs inconsolables de l'averse, et le gros de ses forces passa dans un galop tonitruant au-dessus du toit trépidant de la cure.

Et de nouveau, au milieu de l'universelle épouvante, des coups opiniâtres retentirent à la porte d'entrée.

Le curé s'y rendit tout droit.

— Qui est là?

— Loué soit Jésus-Christ... chrétiens catholiques...

— Ah ! cette fois, c'est trop fort ! gémit-il.

Et il ouvrit.

Encore un couple de jeunes gens : Harasim Lewczuk et Natalka Konieczna. Ceux-là avaient été plus pratiques, ils s'étaient mis en route avec une malle contenant les habits de gala qu'ils endosseraient pour la cérémonie, sur laquelle ils comptaient infailliblement.

— Qu'est-ce que c'est ça? Qu'est-ce qui vous prend de m'apporter cela, la nuit?

— C'est donc permis, le jour? demande le fiancé en riant.

— Ni le jour, ni la nuit. Qu'est-ce qui vous a dit que je donnais des mariages à la cure?

— C'est que je... C'est que nous... On se disait... On vous demande bien pardon, monsieur le curé... balbutia le paysan, en regardant de côté.

— Qu'on n'aille pas me raconter des mensonges, au pied de l'autel ! cria le prêtre. Qui est-ce qui vous l'a dit?

Harasim et Natalka tombèrent à ses pieds, inondant le parquet d'une énorme flaque d'eau, comme d'un torrent de larmes.

— C'est Hryc, notre parent, qui vous a vendu, monsieur le curé. Mais nous avons juré sur le salut de notre âme...

— C'est bon... et voilà comment on tient sa langue ! Filez vous changer.

Avant la fin de l'automne, l'abbé Wiklinski donna encore le mariage à dix-huit couples, soit par des nuits de tempête, soit par ces nuits obscures qui précèdent le nouvel an.

Une nuit même, il en vint trois à la fois. Le curé les tança vertement, jura ses grands dieux que c'était bien la dernière fois, mais comme les six intrus avaient déjà franchi la porte, il donna les trois mariages, puis il les fit sortir en cachette, couple par couple, de trois côtés différents, murmurant derrière eux des bénédictions.

Puis, il s'apprêta lui-même à partir, persuadé que tôt ou tard il serait découvert et puni. Les gendarmes vinrent à plusieurs reprises, et même le commissaire de police. Ils ne l'inculpaient point ouvertement, mais ils se montraient toujours, comme par hasard, juste après chaque récidive du prêtre dans une contravention qui finissait par devenir un vice invétéré.

L'abbé Wiklinski était prêt à tout. Il avait dit adieu à l'été, le dernier été sûrement qu'il passait dans cette maison, dans ce jardin ; il avait dit adieu aux décors mordorés de l'automne, qui étaient ici magnifiques sur cette terre luxuriante et ces vastes horizons. Il avait dit aussi adieu aux hommes, dans son cœur : aux voisins des chaumières et des châteaux, aux nombreuses connaissances qu'il avait parmi eux, à l'industrieuse Martine, au propriétaire de la ferme voisine, ami dévoué. Et à l'attendrissement de ces adieux se mêlait une grande part de mélancolique regret, quand il songeait à ces jeunes couples qu'il avait bénis pour une vie honnête et confirmés dans l'espoir que Dieu ne les abandonnerait pas tout à fait. Ces complices pouvaient lui valoir, il est vrai,

la prison et l'exil, comme ils lui avaient coûté déjà bien des inquiétudes et de tristes pressentiments. Mais ils étaient devenus pour le curé un cercle étroit de fidèles, unis à lui par un secret terrible, un troupeau élu, marqué de la croix rouge du martyre.

Personne au village ne semblait connaître le secret de l'abbé Wiklinski. Mais comme il avait pris une mine plus pâle et plus grave, comme il acceptait rarement maintenant les invitations à dîner ou à jouer aux cartes, comme son sourire, toujours affable, s'était encore illuminé du nouveau rayonnement de son âme, pleine d'un amour silencieux, on commençait à parler dans les chaumières de la sainteté du curé qui lui venait avec la maturité de l'âge, et à dire, dans les châteaux, qu'il prenait le bon chemin pour faire un prélat, sinon même un évêque. Il avait grandi visiblement dans l'estime des gens. D'un gai concitoyen en soutane, il était devenu vraiment un haut fonctionnaire du ministère divin, excitateur des consciences, porteur de consolation et d'exemple, un prêtre.

Avec l'arrivée de l'hiver, les orages et les expéditions nuptiales à la cure prirent fin. Peut-être l'abbé Wiklinski avait-il déjà marié tous les couples ruthènes de la région qui désiraient l'état matrimonial. Sa paroisse était de rite latin, et se trouvait seulement sur la route des uniates qui allaient chercher le baptême ou le mariage en Galicie.

L'hiver est une saison de l'année plus ingrate que les autres, même pour l'âme. Les ardeurs se refroidissent, l'ampleur des projets se rétrécit. Mais les graines qui sommeillent n'attendent que la résurrection du printemps. Il en fut de même pour notre curé. A mesure que s'éloignaient les souvenirs de l'été, les appréhensions des orages et des persécutions, avec la tranquillité intérieure, une certaine torpeur l'engourdit. Son héroïsme diminua à ses propres yeux, il n'avait personne à qui se confier, si ce n'était à Martine, et il n'y tenait guère, car cette créature de bas vol n'attachait pas à ces événements une importance exceptionnelle. Elle les classait dans les pratiques normales de la vie domestique, dans les secrets de ménage : en été, par exemple, on donne, quand il le faut, des mariages la nuit ; en automne, on met sécher les morilles ; en hiver, on s'occupe d'autre chose.

Les soins prévoyants de sa gouvernante pour l'avenir, les provisions, les améliorations domestiques, finissaient par

inculquer insensiblement au prêtre la certitude que rien ne changerait l'année suivante, que la vie coulerait de la même façon, avec de légères variantes, à cette même place si douillette. Et il revenait peu à peu à ses occupations d'hiver traditionnelles, à ses visites et à ses relations de société.

*
* *

Le printemps reparut, le mois de mai et le travail intensif au jardin. L'abbé Wiklinski, par les beaux jours, aimait gratter la terre de grand matin. Ce jour-là, vêtu d'un sarrau de toile, il garnissait de mousse ses fraisiers, dont les jeunes feuilles se développaient gaiement sur la plate-bande bien fumée, des fraisiers importés de France par l'obligeance de Mme Drozdowska, sa pénitente.

Soudain, une silhouette de femme, la tête emmitouflée dans un châle, malgré la douceur de la température, se profila derrière la haie. En un clin d'œil, elle eut posé à terre un panier et disparut.

Le prêtre laissa son travail et courut à la barrière. Il regarda. La femme s'enfuyait à toutes jambes par la prairie. Arrivée à quelque cent mètres, elle s'arrêta, tourna la tête, et s'inclina d'un air suppliant la main vers la terre. Le prêtre ne vit que deux yeux brillants à travers les plis du châle, il ne reconnut pas cette femme. Déjà, elle s'éloignait plus tranquillement et ne fit bientôt qu'une tache grise sur le fond verdoyant.

Le prêtre s'approcha du panier abandonné, recouvert d'une grosse toile sous laquelle bougeait quelque chose. Il s'agenouilla, le découvrit... Un enfant !

— Voilà qui dépasse la mesure ! s'écria-t-il très fort en se relevant d'un bond. Ils vont me jeter maintenant des enfants perdus !

Que faire, en attendant? Il était là, il fallait bien le prendre. Le curé se remit à genoux. L'enfant, tout petit encore, d'un rouge de corail pâle, souriait béatement aux anges, crispant ses menottes et donnant dans la toile des ruades énergiques. Il était emmailloté avec un morceau de drap et sur son ventre s'étalait une énorme pancarte de papier qui portait ces mots en grosses lettres :

« Le fils de Hryc et Paraska Lewczuk demande la grâce du saint baptême. Il désire porter le nom de son père. Le re-

mettre à cet endroit, après la tombée de la nuit. La mère viendra. »

— C'est autre chose, murmura le prêtre, considérablement radouci.

Il recouvrit le panier, et, comme il eût fait d'une charge de légumes, le porta à la cuisine.

La gouvernante passa par tous les degrés de l'étonnement, de l'indignation et de l'attendrissement, que son curé venait de traverser, mais quand elle sut le dernier mot de l'histoire, elle réfléchit et comptant sur ses doigts.

— Pardonnez-moi, monsieur le curé, voilà dix mois passés depuis notre premier mariage, c'est à nous.

Et, ce disant, elle eut un sourire quelque peu hardi, si bien que le curé voulut froncer le sourcil, mais lui-même aussitôt éclata d'un franc rire et dit gaiement :

— Nous pouvons en avoir d'autres !

A partir de ce baptême, l'abbé Wiklinski sentit se ranimer en lui l'inquiète étincelle du service de Dieu. Il comprit qu'une nouvelle saison commençait.

Vers la fin de mai tombait la fête de son bon voisin, gros propriétaire foncier, occasion annuelle d'une réunion d'amis à laquelle le curé ne pouvait manquer sans offenser un homme qui était le collateur de sa paroisse et une vieille connaissance.

Il vint donc au dîner. Les hôtes, hommes et femmes, étaient nombreux. L'aimable pénitente qui lui avait offert ses fraisiers français s'y trouvait.

Après un repas abondant et de haut style culinaire, trois petites tables se rapprochèrent pour le « wint » monstre des grandes solennités. Les dames jouaient aussi et l'aimable Mme Drozdowska prit place à côté du curé et du maître de maison.

La nuit exceptionnellement chaude permettait de laisser les fenêtres ouvertes ; le parfum du lilas se mêlait à la fumée des cigares et les cervelles échauffées des convives étaient pleines d'entrain et de jeunesse.

Soudain, un coup de tonnerre retentit au loin, le premier que les jeunes lilas entendissent de cette année. Le curé sursauta et posa ses cartes.

— Ah ! ah ! s'écria en riant le maître de maison, ce cher curé ! Un homme plus courageux que nous, on le sait, mais

qui a peur de l'orage comme un enfant. Allons, regardez un peu vos cartes, l'abbé. Vous devez avoir au moins quelques as?

Le curé, en effet, avait un jeu superbe, mais une défaillance le prit, il perdit deux fois, et faillit même entraîner dans sa ruine la dame sa partenaire.

Il tonna encore. La pluie tombait déjà sur les arbres voisins, le vent berçait la flamme des bougies. L'orage impatient accourait.

L'abbé Wiklinski se leva, gêné, mais décidé.

— Je vous demande mille pardons, mesdames et messieurs... Mais je viens de me rappeler que j'ai un travail pressant à la cure... Demain, je dis la messe de bonne heure... Voilà déjà onze heures passées.

— Mais il faut au moins finir cette partie. Combien de fois déjà !... Du reste, il pleut. Attendez que l'orage passe.

— Non, je préfère être chez moi pendant l'orage.

— Mais nous aussi nous sommes menacés. La présence de M. le curé nous donnerait du courage, dit Mme Drozdowska en minaudant.

— Non, non, excusez-moi, il faut absolument que je parte, répétait le curé, résigné à sa réputation de poltronnerie.

Le maître de maison regarda bien en face la mine décidée du prêtre et, soudain, arrêta court ses instances.

— Puisqu'il n'y a pas moyen autrement, dit-il en l'embrassant de tout son cœur, laissez-le... Il sait ce qu'il a à faire.

Un moment après, l'abbé Wiklinski, enveloppé dans son manteau, aveuglé par les éclairs et la pluie, escaladait le chemin qui conduisait à sa cure.

Il sait quel visiteur l'orage peut lui amener. Et quand même personne ne viendrait, il sera là-haut à son poste, contrebandier des âmes, sous la foudre.

JOSEPH WEYSSENHOFF.

(*Traduit par* PAUL CAZIN.)

La Crise de la Trésorerie française

Pendant toute la durée de la guerre, et malgré des dépenses considérables, le ministère des Finances a pu faire face à tous les paiements qui lui incombaient ; or, par une contradiction en apparence paradoxale, c'est depuis la fin des hostilités que cette partie de sa mission s'accomplit le plus péniblement au point que le ministre lui-même n'a plus cherché à le dissimuler. La crise de trésorerie est un des aspects de la crise financière et non le moins grave. En étudiant ses origines, nous serons parfois amené à être sévère pour certaines personnes, mais leur responsabilité est engagée à un tel point qu'il n'est pas possible de leur accorder le bénéfice de l'oubli ou celui des circonstances atténuantes ; il est nécessaire que le public se rende de plus en plus compte qu'aux difficultés financières, suites inévitables de toute guerre, d'autres se sont ajoutées, dues à l'incurie ou aux calculs trop exclusivement personnels de certains hommes.

Peu de personnes ont jamais réfléchi à la difficulté qu'il y a pour les grands États modernes, disposant de ressources levées sur tous les points du territoire et représentées par une multitude d'impôts et de revenus, à assurer, comme contre-partie, le paiement des pensions, rentes, traitements, sommes dues aux fournisseurs, subventions, etc. ; les intéressés sont dispersés à travers le pays, et même à l'étran-

ger, leurs titres comportent des échéances variées, certains versements importants dépendent de la seule volonté des créanciers qui peuvent s'abstenir pendant un long délai de se présenter aux guichets de l'État. Telle caisse publique effectue des recettes considérables mais n'a à sa charge que peu de paiements, l'inverse se produit ailleurs. Il est donc indispensable qu'un service unique centralise toutes les recettes effectuées pour le compte de l'État et les répartisse ensuite entre les diverses caisses. Ce service, c'est le Trésor public, dont nous devrons d'abord examiner le fonctionnement en temps normal.

Cette double opération de centralisation et de répartition n'est pas la seule dont le Trésor soit chargé. Il est en même temps le banquier de l'État. A ce titre, il doit procurer à ce dernier les ressources nécessaires pour lui permettre de s'acquitter immédiatement des dépenses dont le montant ne sera couvert définitivement qu'à l'aide de rentrées de fonds ultérieures.

Aucun gouvernement, si révolutionnaire qu'on puisse le supposer, n'est en mesure de s'affranchir des règles de trésorerie. Lorsque les maximalistes se furent emparés du pouvoir, en novembre 1917, ils emprisonnèrent le chef de la trésorerie et son adjoint. Quelques jours après ces fonctionnaires étaient relâchés et réintégrés, les commissaires aux finances s'étant aperçus que, disposant de toutes les ressources de l'État, ils n'arrivaient pas à verser les soldes des gardes rouges et qu'ils ne savaient comment réaliser un paiement si simple en apparence.

En France, la crise à la suite de laquelle disparut l'ancien régime fut due en grande partie à l'imperfection des méthodes de trésorerie à cette époque. Le résultat en était une confusion et une aggravation des charges financières, dont les derniers contrôleurs généraux de Louis XVI apercevaient l'origine, mais sans être à même d'y apporter aucun remède. A l'heure actuelle, nous souffrons d'une crise de trésorerie comparable par bien des côtés à celle de la fin du dix-huitième siècle ; ministres et parlementaires en analysent fort justement les causes, mais on s'arrête là.

En période normale, c'est à la direction du mouvement général des fonds au ministère des Finances qu'il appartient d'assurer l'ensemble des services de trésorerie, il faut donc qu'elle suive à la fois les recettes et les dépenses à effectuer.

Chaque mois, les divers départements ministériels doivent adresser au ministre des Finances le relevé des dépenses probables à leur charge dans le courant du mois suivant. Une première vérification porte sur la régularité administrative de ces dépenses, une seconde vérification, effectuée au mouvement général des fonds, consiste à comparer le chiffre total des dépenses prévues avec celui des disponibilités. Un décret du chef de l'État assigne à chaque département la somme qui lui est définitivement allouée.

Les disponibilités sont connues grâce à la centralisation des recettes effectuée dans les trésoreries générales d'abord, à la caisse centrale du Trésor public ensuite, le rôle spécial de cette dernière étant de recevoir les excédents de recettes des trésoreries. Le mouvement des fonds, mis chaque jour au courant de la situation de caisse et de portefeuille, donne les ordres nécessaires pour que les disponibilités existant à Paris soient dirigées sur les caisses publiques des départements où il y a des excédents de paiement prévus.

Nous avons déjà fait allusion à la possibilité de l'existence d'un excédent d'ensemble des paiements sur les disponibilités totales des caisses publiques. C'est alors que le Trésor intervient comme banquier de l'État, car, nous devons insister sur cette notion fondamentale, il y a séparation absolue entre le budget et le Trésor. Ce dernier dispose de ressources propres, tout d'abord les excédents de recettes des derniers exercices s'il en existe, puis le produit des emprunts, émissions de valeurs, bons et obligations du Trésor, les avances des banques de France et d'Algérie. Tout cela est mis momentanément à la disposition de l'État.

Les sommes dues par le Trésor à ses divers créanciers constituent la dette flottante. Nous avons vu que son existence a un caractère normal, mais, si les découverts du Trésor s'accumulent, son montant peut s'élever d'une manière dangereuse. Elle est essentiellement composée de valeurs exigibles à court terme, un an au maximum. Si les prêteurs viennent à perdre confiance, ou bien si le marché de l'argent vient à se resserrer, le Trésor en ressent immédiatement le contre-coup. Les demandes de remboursements n'étant plus compensées par des versements au moins égaux, c'est la crise de trésorerie qui va s'ouvrir. Lorsque ce danger est proche, le ministre des Finances cherche à l'éviter en

consolidant la dette flottante, c'est-à-dire en émettant un emprunt à long terme.

Le Trésor avait autrefois comme prêteurs et banquiers ses propres trésoriers payeurs généraux qui lui avançaient des sommes considérables pour l'époque. Sous la Restauration, les douze principaux d'entre eux purent, en une seule opération, mettre cinquante millions à sa disposition. Mais l'acharnement tenace de la démocratie ayant provoqué une réduction constante des remises consenties aux trésoriers généraux, leur recrutement s'est modifié. Ils ont perdu leur caractère mixte de banquiers et ne sont plus que des fonctionnaires. Les fonds particuliers déposés dans leurs caisses étaient tombés, à un certain moment, à 24 millions. En général, ils ne dépassaient guère cinquante.

La Banque de France a, en matière de trésorerie, un rôle des plus importants. Elle a ouvert pour la première fois en 1857 un compte courant au Trésor. Ce compte était, avant 1914, représenté, partie par une avance consentie à titre permanent, partie par les fonds libres des comptables du Trésor. Les payeurs prélèvent sur le compte courant que leur a fait ouvrir la Banque dans la succursale de leur résidence les sommes nécessaires à l'acquittement des dépenses.

En temps de paix, ce système déjà ancien fonctionnait d'une manière satisfaisante et la pénurie de fonds dans les caisses du Trésor n'était pas à craindre. A la veille de la guerre, toutefois, l'incurie de plusieurs gouvernements successifs avait laissé s'accumuler les déficits de trésorerie et le produit de l'emprunt 3 1/2 de 1914 était précisément destiné à permettre de liquider une situation devenue difficile.

*
* *

La guerre survint. Comme dans beaucoup d'autres domaines, on avait établi les prévisions en matière de trésorerie en tablant sur une guerre de courte durée. Pour pourvoir aux dépenses, on comptait uniquement sur les avances de la Banque de France représentées par l'ouverture au nom de l'État d'un compte spécial distinct du compte courant normal. Ces avances devaient avoir un caractère essentiellement temporaire et être remboursées dans un court délai après la cessation des hostilités.

Les dépenses des premiers mois furent relativement faibles.

Les effectifs mobilisés étaient loin d'atteindre leur maximum, les achats de matériel étaient encore très limités, le montant des réquisitions n'était qu'en partie payé immédiatement. La facilité même avec laquelle on régla des problèmes qui, avant le 1er août 1914, paraissaient insolubles, eut des résultats funestes. La France se révélait sensiblement plus riche que les plus optimistes ne l'avaient prévu. D'autre part, une victoire prochaine paraissait une certitude et ne nous indemniserait-elle pas de tous nos frais de guerre? A quoi bon, dans ces conditions, se préoccuper d'économies? Dépenser sans compter devint une forme de l'optimisme patriotique.

Pour le malheur de la France, M. Ribot avait été appelé, le 28 août 1914, au ministère des Finances. Peu d'hommes ont fait autant de mal à notre pays. On connaît l'ambition sénile qui l'anime. Enchevêtrant les intérêts de sa propre carrière politique et la direction des finances publiques, il s'arrêta à un système propre à lui assurer la popularité qu'il désirait avant tout. Son programme se réduisit pratiquement à empêcher le pays de se rendre un compte exact des lourds sacrifices financiers nécessités par la conduite de la guerre. Donc, avant tout, le moins possible d'impôts nouveaux et la plus grande mollesse dans le recouvrement des impôts existants. Comme contre-partie de cette insuffisance de recettes, une prodigalité dont on a conservé le souvenir à l'égard des fournisseurs, des ouvriers et des titulaires d'allocations diverses.

Le nouveau Calonne créa ainsi une abondance factice dont la source était les avances de la Banque de France et les bons de la Défense nationale. Ces derniers constituent, pour être équitable, la seule innovation heureuse de M. Ribot. Il eut l'excellente idée de s'adresser au grand public lui-même pour le placement des valeurs de trésorerie, au lieu de les réserver à un nombre forcément restreint de capitalistes importants.

M. Ribot avait une parfaite conscience des dangers de sa politique financière, aussi ne manquait-il pas de chercher à se couvrir en proclamant de temps en temps à la tribune, ou encore dans des lettres au gouverneur de la Banque de France, les vérités économiques dont il ne tenait aucun compte dans la pratique. La responsabilité morale des régents de la Banque de France n'est pas d'ailleurs moins grave-

ment engagée que la sienne propre. Les protestations qu'ils ont fait entendre à chaque nouvelle émission démontrent qu'ils étaient sans illusions sur les conséquences de leur faiblesse. Mais un certain manque de caractère et la peur de l'opinion que le gouvernement aurait sans doute artificiellement dressée contre eux, les amenèrent à ne pas accomplir leur devoir envers le pays et envers l'institution dont ils ont le contrôle. Il aurait dépendu de leur fermeté de contraindre le gouvernement à plus de ménagement dans des dépenses que ne justifiait en aucune façon la défense nationale. Ils auraient pu exiger une politique fiscale de nature à assurer des ressources appréciables au Trésor, ils ne l'ont pas fait et ne peuvent invoquer que des ombres d'excuses.

L'année 1915 se passa encore assez facilement. Les stocks de produits nationaux n'étaient pas encore complètement épuisés, la vente des titres étrangers détenus par des Français permettait d'éviter une hausse trop prononcée des changes, des crédits assez larges étaient facilement accordés au Trésor français en pays alliés ou neutres. A l'intérieur même du pays, les conséquences de l'inflation fiduciaire n'étaient pas encore très sensibles. A partir du printemps de 1916, la situation devait peu à peu s'aggraver.

On parvint cependant à pallier pendant toute la durée de la guerre les effets financiers du système délibérément adopté par M. Ribot, grâce à l'appui croissant des trésoreries anglaise et américaine. Celles-ci, d'un côté, faisaient pression sur les banques privées pour les amener à renouveler les crédits venus à échéance et les obliger moralement à en consentir de nouveaux ; de l'autre, elles mettaient directement à la disposition du ministère des Finances français, à un taux presque fixe, une quantité élevée de dollars et de livres sterlings. De temps en temps, des difficultés s'élevaient, mais elles étaient vite aplanies. Nos alliés nous fournissant les sommes nécessaires, l'économie continuait à paraître inutile et ce fut l'ère des comptes spéciaux, dont celui des achats de blés à l'étranger est le plus connu. Gérés presque sans aucune justification, ces comptes atteignirent parfois plusieurs centaines de millions et le ministère des Finances ne recevait des services gestionnaires que les plus vagues renseignements à leur sujet.

Si les achats extérieurs ne pesaient pas trop lourdement

sur la trésorerie, du fait de l'aide apportée par nos alliés, il n'en allait pas de même pour les paiements à faire à l'intérieur même du pays. Les conséquences de l'inflation fiduciaire n'ont pas de limites. Leur progression est véritablement géométrique. Lorsque M. Ribot laissait dépenser inconsidérément un milliard en 1915, cette prodigalité se répercutait en s'aggravant sur les exercices suivants. En effet, le prix des denrées et fournitures achetées par l'État allait croissant à chaque nouvelle émission de billets. L'année suivante, pour obtenir les mêmes objets, une dépense plus élevée était nécessaire ; la seconde année, cette seconde aggravation en entraînait fatalement une nouvelle. Comme l'a fait remarquer un parlementaire, nous étions véritablement entrés dans le cercle infernal.

L'arrivée de M. Klotz au palais du Louvre n'améliora en aucune manière la situation. Le nouveau ministre, sans être un génie financier, avait assez de lucidité pour se rendre compte des résultats dangereux des errements suivis depuis 1914. Mais esprit chagrin et rempli de contradictions, il prenait un plaisir morose à détailler avec soin les conséquences de la politique d'inflation fiduciaire qu'il a néanmoins fidèlement suivie.

A partir du milieu de 1916, le nombre croissant de soldats alliés présents sur notre sol apportait cependant un sérieux allégement financier à notre trésorerie. Les achats considérables que nous avions à effectuer à l'étranger étaient en partie contre-balancés par les remises de fonds que les intendances anglaise et américaine étaient obligées de faire pour l'entretien de leurs troupes. Une conséquence moins favorable, par contre, de la présence de plusieurs millions de soldats alliés exclusivement consommateurs était d'élever les prix du marché intérieur. L'État, en sa qualité de principal acheteur, en supportait comme toujours les conséquences.

Nous avons donné un aperçu des erreurs de notre politique financière de guerre. Cet exposé était nécessaire pour permettre de comprendre ce qui s'est passé depuis l'armistice.

*
* *

Au 11 novembre 1918, le ministre des Finances était en droit d'espérer que le plus lourd de sa tâche était accompli

et qu'il connaîtrait désormais sinon des jours faciles, du moins un allégement progressif. Il n'en était rien et jamais, au contraire, notre trésorerie ne s'est trouvée au milieu de pareilles difficultés.

La première raison qu'on eût d'espérer un fléchissement des dépenses, était la démobilisation de l'armée. L'interminable longueur des négociations retarda l'achèvement de cette opération pendant plus de dix mois, alors que logiquement tout aurait dû être terminé en cinq à six mois. Plusieurs milliards furent ainsi dépensés. Les primes de démobilisation, dont le principe était excellent, ajoutèrent encore plusieurs milliards aux dépenses militaires proprement dites. Le régime des allocations ne prit fin qu'après la complète démobilisation et les relèvements de taux, que la vie chère avait amené à consentir, en firent une charge supplémentaire fort lourde.

Enfin, au lieu de donner des allocations de chômage aux ouvriers des usines de guerre et d'arrêter immédiatement les fabrications, on préféra occuper ce nombreux personnel à des travaux devenus inutiles, et dont le résultat le plus immédiat était un gaspillage de matières premières.

Corrélativement, les hommes n'étant pas démobilisés, la production demeura déficitaire, les rentrées d'impôts continuèrent à être peu satisfaisantes et la planche à billets fonctionna avec une égale intensité.

En outre, peu de mois après l'armistice, un autre fait apparut dans toute sa gravité : la lassitude générale des producteurs après cinq années de guerre et la baisse continue de rendement qui est résultée de la fameuse vague de paresse. Autre cause de diminution des ressources financières de l'État, correspondant à une augmentation des dépenses.

D'un autre côté, et comme nous l'avons vu précédemment, notre trésorerie se maintenait dans des conditions à peu près satisfaisantes grâce à l'aide obtenue en Angleterre et en Amérique. La partie des remises de fonds de cette origine destinée à l'entretien des troupes alliées sur notre sol devait logiquement disparaître en 1919, mais le gouvernement français espérait continuer à obtenir des dollars et des livres à un taux stabilisé pendant une longue période encore. Il n'en fut rien au printemps de 1919, l'Échiquier anglais fit savoir qu'il renonçait à maintenir à un taux fixe

la livre sterling par rapport aux changes alliés. Il considérait la période des avances de trésorerie à trésorerie comme définitivement close. Notre ministère des Finances se trouvait donc brusquement privé de son principal appui. L'Amérique fut contrainte de suivre l'exemple anglais sous peine de déprécier le dollar par rapport à la livre.

Ce qui devait plus que tout contribuer à mettre le désordre dans nos finances, c'est le traité de Versailles. Notre intention n'est pas de procéder à une étude détaillée des clauses financières qu'il renferme, étude qui demanderait de trop grands développements. Mais ce que nous devons mettre en évidence, c'est l'impression générale qu'une lecture attentive en donne. Ces clauses sont l'œuvre d'hommes peu favorables aux intérêts français, qui ont voulu priver notre pays de la réalité des réparations tout en multipliant les satisfactions de forme. Un examen superficiel donne à penser que l'Allemagne est écrasée sous le poids des sommes mises à sa charge, mais tout n'est que contradiction dans cette partie VIII du traité de Versailles où l'influence de la haute finance cosmopolite a aisément triomphé de la suffisance, de l'ignorance et de la faiblesse de certains de nos négociateurs.

Jusqu'au 1er mai 1921, l'Empire allemand doit vingt-cinq milliards de francs, versés en or, en marchandises, en navires, en valeurs ou autrement, mais aux termes mêmes de l'article 235 : « Sur cette somme, les frais de l'armée d'occupation après l'armistice du 11 novembre 1918 seront d'abord payés, et telles quantités de produits alimentaires et de matières premières qui pourront être jugées, par les gouvernements des principales puissances alliées et associées, nécessaires pour permettre à l'Allemagne de faire face à son obligation de réparer pourront aussi, avec l'approbation desdits gouvernements, être payées par imputation sur ladite somme. Le solde viendra en déduction des sommes dues par l'Allemagne à titre de réparations. L'Allemagne remettra en outre les bons prescrits au paragraphe 12 (*e*) de l'annexe II ci-jointe. »

Ainsi pour équilibrer pendant cette période particulièrement difficile de deux ans nos dépenses publiques, nous ne pouvons compter avec une relative certitude que sur 55 pour 100 du reliquat des vingt milliards de marks or, prévus à l'article 235, ce qui, étant donné le montant des imputa-

tions préalables que nous avons reproduites, représentera peut-être un trimestre de notre déficit. Il y a bien, dira-t-on, les cinquante milliards de bons prévus au dernier paragraphe. Mais leur remise par le gouvernement allemand ne suffirait pas à leur donner une valeur marchande. Il faudrait les financer. Par eux-mêmes, ils ne permettraient pas au gouvernement français d'effectuer le moindre achat au dehors. Le concours des Etats anglo-saxons et neutres était nécessaire pour leur donner le caractère de titres internationaux cotés aux principales bourses du monde entier. C'est le résultat que MM. Millerand et François-Marsal ont cherché à obtenir à Hythe. Il faut reconnaître que M. Klotz n'éprouva de ces conséquences qu'une très médiocre appréhension. Il admit que notre trésorerie avancerait des milliards sur les réparations à venir, sans garanties précises. C'est ainsi qu'on entreprit la reconstitution des régions libérées avec un gaspillage qui rappelait aux entrepreneurs les temps heureux de 1915 ; on a dépensé plus de vingt milliards avant d'avoir obtenu de l'Allemagne la moindre rentrée.

*
* *

La chute de M. Klotz et les élections ont permis de s'occuper d'une manière sérieuse de notre situation de trésorerie. A la fin du ministère de M. Clemenceau, elle en était arrivée à un degré de gravité que le grand public ne soupçonna heureusement pas. Les paiements les plus légitimes et les plus urgents étaient retardés sous des prétextes variés. Fournisseurs et fonctionnaires voyaient s'entasser à leur détriment des arriérés dignes de la Turquie. La moindre rentrée de fonds était immédiatement absorbée et nul ne savait, au début de chaque semaine, si l'on parviendrait à assurer à peu près normalement les services de trésorerie jusqu'à la semaine suivante, ce qui n'empêchait de dédaigner les recettes immédiatement réalisables. On avait l'impression que l'aliénation mentale avait frappé les dirigeants du palais du Louvre. Si nous avons échappé à une catastrophe, c'est au hasard que nous l'avons dû.

Les efforts qui ont été faits depuis février pour guérir le mal ont déjà produit des résultats appréciables. D'autres mesures seraient également utiles à prendre et nous allons les passer en revue. Il faudrait tout d'abord réorganiser notre

administration des finances. Le découragement y est très grand, surtout à l'administration centrale où la moitié de l'effectif manque à l'heure actuelle. Le recrutement est devenu à peu près impossible, les démissions sont nombreuses. Au moment où un gros effort serait plus que jamais nécessaire, on compromet la rentrée de plusieurs milliards d'impôts plutôt que d'accorder aux agents des Finances quelques dizaines de millions indispensables. La reconstitution de l'administration des Finances, encore possible à l'heure actuelle, cessera de l'être d'ici un an ou deux. A l'heure actuelle, la présence de M. Brousse au sous-secrétariat des Finances ne permet pas de l'envisager, le souci, louable en lui-même, des économies étant devenu chez M. Brousse une véritable obsession qui lui fait réprimer avec la même énergie aveugle la dépense productive et le gaspillage.

Lorsque l'administration des Finances aura repris son activité normale, la rentrée des impôts permettra de faire face aux dépenses du budget ordinaire et la Trésorerie n'aura plus de motifs d'appréhensions de ce côté ; mais resteront les dépenses extraordinaires, conséquences de la guerre.

En premier lieu, il est un compte spécial dont on devrait obtenir la clôture au plus tôt : c'est celui des achats de blés à l'étranger tel qu'il est compris à l'heure actuelle. Les dépenses et les recettes devraient s'y équilibrer. Cependant, on continue à céder chaque quintal à un prix inférieur. La perte atteindra encore deux ou trois milliards durant les quelques mois à venir. Nous ne nions pas qu'un relèvement du prix du pain ne soit toujours une opération délicate, mais elle est préférable encore à un système qui désorganise nos finances.

D'autre part, la restauration des régions libérées, telle qu'elle est comprise, est devenue une cause de ruine pour le pays tout entier. Pour tenir des promesses électorales, on se livre à une course au maximum de dépenses possible. Il ne s'agit pas de faire œuvre utile, mais à aucun prix il ne doit être dit que, dans un arrondissement, on ait moins distribué de crédits que dans le voisin. La main-d'œuvre et les matériaux sont peu abondants. Employés au prix habituel, ils ne permettraient pas d'épuiser les crédits prévus. Peu importe, on relèvera les prix et les salaires au niveau

nécessaire, afin qu'il ne reste pas, en fin d'exercice, de crédits inutilisés. C'est le gaspillage absolu.

Le remède n'est pas seulement dans l'autonomie financière des régions libérées. Il faut encore assurer le paiement effectif par l'Allemagne des annuités prévues et les consacrer à garantir les emprunts spécialement destinés à la reconstitution. Chaque année, un programme de travaux limité aux possibilités devra être prévu, sans qu'il soit fait de confusion entre le budget de l'État et celui des régions libérées. Si les pratiques actuelles continuent, nos budgets ne diminueront pas et l'on pourra dire qu'au moins au point de vue financier la guerre sera devenue quelque chose de permanent.

Arrivé au terme de cette étude, nous devons en dégager certains enseignements généraux. D'abord, l'Allemagne impériale a mené la guerre avec plus d'effectifs et sur deux fronts principaux en dépensant moins que nous. Pour comprendre les raisons de cette anomalie, il faut sortir du domaine purement financier. Le régime politique a eu une influence directe jusque sur les questions les plus techniques de trésorerie. En France, la guerre elle-même a fourni des moyens nouveaux de satisfaire une clientèle électorale. Nos finances ont été trop souvent gérées en vue de fins politiques. La richesse de notre pays était telle que nous aurions pu supporter financièrement une guerre de quatre ans sans voir se briser le ressort de notre vie économique. Il n'aurait pas été nécessaire pour cela que nos finances eussent été confiées à des hommes de génie ; d'honnêtes gens au sens élevé du mot auraient suffi. Mais les milliards ont été prodigués par ambition, par faiblesse ou par désir d'ajourner les difficultés. Ce sont des fautes que le peuple français aura à payer et à réparer pendant des années encore longues.

La France possède heureusement une faculté de relèvement presque illimitée. Il a suffi que des hommes inspirant confiance au pays fussent placés à la tête des départements ministériels économiques et financiers pour qu'on sentît en quelques semaines une amélioration sensible. Nos alliés ont compris qu'ils devaient modifier leur ligne de conduite. Enfin notre reconstitution industrielle a devancé les prévisions. Ce sont les éléments favorables de la situation nouvelle.

PIERRE THIRION.

Le Fer sur l'enclume

II

L'abbé Martureau

Au commencement de juin, par une journée brûlante, Séverin se rendit, vers deux heures, à la grande poste de la ville, voulant y porter le pli hebdomadaire qu'attendait son amie. Il venait de la pressentir sur les intentions d'existence qu'elle formait pour son retour à Toulon. L'interroger de la sorte, c'était lui laisser entrevoir qu'il ne vivrait pas avec elle. Il regarda, le cœur pressuré, sa lettre glisser dans la boîte, et se reprochait de l'avoir écrite, recevait en idée le choc de la blessure dont ses phrases allaient déchirer Éliza.

Il s'en revint, sombrant dans sa détresse et si abattu qu'il aurait voulu ne plus être un homme, mais la feuille grillée du platane qui roule sous les pieds des chevaux, et qui ne sent rien. Au bout des ruelles ombreuses la clarté dure de la rade fatiguait ses yeux. Un vieil Italien, à l'angle d'une place étroite, tournait la manivelle d'un orgue aux jeux usés :

— Musique, instrument, se dit Séverin, moins pauvres que ma vie de songe-creux inutile ! Ce gueux, avec ses ritournelles, fait plaisir à d'autres gueux. Moi, je n'ai su créer que du désespoir...

Il arrivait au tournant du cours La Fayette et apercevait, derrière les grilles, l'espace torride du port de la Rode, ses palmiers roussis,

ses terrains vagues, d'un rouge de feu sous la poussière de la bauxite que charroyaient des tombereaux. Avant de traverser l'esplanade il éprouva le besoin d'une halte. Une église s'offrait à deux pas, il gravit les marches de l'entrée, mais, en pénétrant dans la pénombre, il tâtonna, comme un aveugle, au sortir du soleil cru.

L'èglise eût été déserte, sans deux ou trois femmes perdues le long des chapelles. Une autre, sous le rideau d'un confessionnal, chuchotait. Bientôt elle se retira, et le prêtre qui la confessait, un homme d'âge, maigre et voûté, traversa le chœur d'un pas hâtif pour gagner la sacristie. Séverin eut le désir de l'y joindre, de lui parler. Mais le dégoût d'avouer son ignominie figea cette impulsion.

Le prêtre disparut, les femmes s'en allèrent ; il resta seul, et se mit à considérer l'église elle-même, reprenant son coup d'œil d'artiste curieux.

Elle ne présentait rien extérieurement qui dût lui plaire ni l'émouvoir : au-dessus de la nef, à droite et à gauche, se développait, comme dans une salle de concert, une galerie soutenue par des colonnes de marbre. Un des bas-côtés s'ornait du « monument », un tombeau en rocaille où s'exhibait un Christ mort, presque nu, dont les côtes laissaient fuir des filets de sang. La coupole du chœur était peinte en bleu, avec des étoiles d'or. Des rinceaux multicolores bariolaient des pilastres à chapiteaux dorés. Aux deux coins du maître-autel, un ange de marbre s'inclinait ; un soleil de flèches d'or irradiait autour du tabernacle. Ce clinquant méridional imposait au temple une mondanité factice et vide.

Mais, en fixant le tabernacle, Séverin se dit subitement :

« Que pèsent ce faux luxe et ce rococo de dorures si, les pauvres âmes qui viennent prier, quelqu'un les entend et a pitié d'elles !

« Tout est là : dans le ciboire et le calice, y a-t-il quelqu'un ou personne? S'il n'y a personne, le rêve de la foi s'évapore, les vingt siècles de christianisme furent une douce dérision, un mensonge après tant d'autres mensonges. Nous sommes tous des ombres, nous embrassons un bonheur d'ombres. Mes souffrances, celles que je cause aux autres ne sont que des cris illusoires vers une béatitude qui n'existe pas.

« Mais, s'il y avait quelqu'un?... »

Cette réflexion latente, bien des fois, avait dérangé la torpeur de son indifférence. Pour qu'elle résonnât, comme la vibration d'une cloche, le silence de son accablement était nécessaire ; à bout d'or-

gueil, il n'espérait plus de sa force aucun secours, et, défaillant, il se tournait vers Dieu.

Il le cherchait ; donc il l'avait « déjà trouvé ». Mais à peine proféra-t-il ces mots intérieurement : « Devant moi, *ici*, j'ai peut-être le Dieu de vérité », sa vue se retourna sur lui-même, il aperçut, comme jamais auparavant, l'immondice de ses fautes. Confrontant son être avec le Saint des Saints, il se découvrit plus impur que la boue des rues, si abominable que ses vêtements devaient avoir horreur de le toucher.

Il se jeta sur les dalles, à deux genoux, et, le front appuyé contre les barreaux d'une chaise, il sanglotait, abîmé dans l'humiliation indicible du remords. Après un instant de douleur sans forme, il entendit retentir au fond de sa mémoire, chargée d'un nouveau sens, la parole qu'il articulait en allant à son dernier rendez-vous :

« Ce qui est fait est fait.

« Ma vie était droite. J'ai failli. Personne au monde ne peut faire que je n'aie point failli ; et, ce qui est plus terrible, humainement il m'est impossible de réparer. Quand je sors d'une iniquité, je vais à une autre. Je ne puis satisfaire à la Justice. Vous seul, ô mon Dieu, pouvez rendre pur ce qui est abject. Je vous ai négligé, j'ai douté de vous, j'ai vécu comme si vous n'étiez pas. Je n'ai mérité que votre abandon, et vous m'avez livré à mes égarements.

« Mais vous ne m'abandonniez pas, ô mon Dieu, puisque me voici à vos pieds, malgré moi, comme un scélérat devant son juge, et, si vous m'aviez maudit, je ne serais point revenu à vous. Je me repens, oui, vous le voyez que je me repens. Mon péché sera contre moi jusqu'à la fin. Ah ! si je me repentais parce que je vous aime ! Je ne sais plus vous aimer, je ne puis plus. Donnez-moi une goutte de votre amour, et je serai délivré. Sauvez-moi, mais sauvez, avant moi, la malheureuse que j'ai, moi seul, perdue... »

La porte de l'église retomba sourdement sur le tambour, des pas s'approchèrent ; une jeune fille, en face d'une chapelle, s'agenouilla. Il se releva et sortit. Sa volonté se déterminait d'aller voir l'abbé Martureau, et de se réconcilier, par ses mains, avec le Seigneur qui pardonne. Un suprême sophisme de résistance lui fit remettre cette démarche :

« Pour m'absoudre, il exigera une rupture immédiate. Au moment où se trouve Éliza, je ne consentirais pas à lui porter ce coup. »

Il rentra cependant, changé et pacifié dans son affliction. Il avait

jeté derrière son dos toute une part du vieil homme ; quelles que fussent les traverses à subir, il ne perdrait plus l'espérance.

Marie, assise à l'ombre de la maison, sous un tendelet, achevait aux enfants, très sages sur des coussins en face d'elle, l'histoire de Samson enchaîné par Dalila. Le commandant, au petit salon, parcourait dans son journal la liste des récentes décorations militaires. A l'entrée de Séverin, il se leva, et lui dit, à mi-voix, d'un air indigné :

— Cette canaille de Porquaron a la croix ! C'est une infamie. Un sacripant qui a deux ménages et qui fait une vie d'enfer à sa femme !

Il eut la tentation d'ajouter : « On ne décore plus que les gredins ! » Mais il se tut, parce que lui-même ornait soigneusement de sa rosette la boutonnière de tous ses habits.

Séverin s'appliqua l'involontaire avanie ; à s'humilier secrètement, il trouva une douceur inéprouvée.

Marie, dès qu'ils furent seuls au jardin, lui demanda :

— Qu'as-tu vu d'intéressant à Toulon?

— Rien du tout. Les rues étaient vides ou presque. Je suis allé simplement jusqu'à la poste.

— Ah ! fit-elle, en réprimant de son mieux toute l'âpre jalousie qui s'échappait dans ce monosyllabe. Une curiosité la mordait : c'était de connaître le refuge d'Éliza. Certaine de n'obtenir jamais une confidence énergiquement refusée, elle en sous-entendait même le désir. Durant plus de deux mois, elle s'était interdit de nommer sa rivale ; ce mutisme lui pesait, et paraissait dur à Séverin. Depuis qu'il avait promis de rompre, elle se relâchait de sa rigueur ; il lui expliquait sa passion et pourquoi Éliza, peu à peu, s'était abandonnée. Tous deux parlaient aussi de l'enfant, dont elle se préoccupait sans cesse.

— En revenant, continua-t-il, je me suis reposé dans une église, à Saint-François-de-Paule...

— C'est pour bientôt *le baptême?* s'enquit-elle par une malencontreuse association d'idées, car elle ne devinait point où il voulait en venir.

Il fut blessé de n'être pas compris, et, au lieu de s'ouvrir à elle sur son élan de conversion, il répondit évasivement :

— C'est pour la fin de septembre ou octobre.

Il était assis près d'elle, sur un pliant ; elle, dans un fauteuil d'osier, sa corbeille à ouvrage sous sa main, tricotait pour la vieille Vanino

un châle en laine grise. Son crôchet d'ivoire se trémoussa plus vite, tandis qu'elle reprenait :

— Je crois que ce sera une fille. Mais que penses-tu faire de cet enfant?

Il indiqua son projet de le mettre en nourrice, aux environs de Marseille, dans une ferme qu'il avait achetée avec la dot de Marie. Les fermiers, les Mouren, perpétuaient une famille de l'ancien temps, d'une probité, d'une bonté sans reproche ; et la ferme était sur une hauteur, dans un air merveilleusement sain.

— La chose est possible, opina-t-elle, à condition que la mère s'abstienne de se montrer. Les Mouren n'accepteraient pas, s'ils savaient...

Marie, sans hésiter, songeait à priver Éliza des joies maternelles ; elle craignait trop que Séverin ne se rencontrât avec sa maîtresse, auprès de *leur* enfant ; ses intentions vertueuses risquaient d'être balayées par un retour de folie désastreux.

— Je le donnerai, dit-il, comme orphelin, si Éliza y consent. Mets-toi à sa place ; tu jugerais cruelle une pareille exigence.

— Oh ! tu verras que son enfant, une fois séparé d'elle, comptera peu dans ses rêves. Les Muses n'ont guère les dons de la maternité.

Elle baissa la voix ; Aline arrivait, apportant une dépêche. C'était Gourvennec qui l'envoyait.

« Très malade. Venez vite. »

A l'émotion véhémente de Séverin, Marie soupçonna que Gourvennec tenait en sa liaison un rôle d'intermédiaire irremplaçable. Il bondit sur sa bicyclette, et atteignit, d'une course éperdue, les Terres-Rouges. Trempé de sueur, il monta, sans reprendre haleine, jusqu'à « l'ermitage ». Gourvennec, cette fois, ne l'attendait point devant sa maison ; son banc de pierre, désormais, resterait vide.

Une paysanne ridée, édentée, descendit, à sa rencontre, dans l'escalier roide, et lui raconta, tout bas, l'accident. Elle passait, dit-elle, à midi, par le chemin avec son fils et son âne chargé de luzerne, quand ils avaient aperçu Gourvennec étendu à terre, frappé *d'une conjection.* Ils l'avaient péniblement porté en haut, sur son lit. Une heure ou deux, il avait repris connaissance ; il avait prononcé quelques mots. Maintenant il était près de sa fin. Son fils avait couru chercher à La Valette le médecin et le prêtre ; sortis l'un et l'autre, arriveraient-ils à temps?

— Il veut vous voir, monsieur Lhostis, il a une commission pour vous.

Séverin pénétra dans la chambre du mourant ; sur la couchette étroite sa grosse tête barbue se renversait, la bouche entr'ouverte par le râle de la suffocation ; une pâleur cireuse marbrait ses joues et ses narines anxieusement dilatées ; et ses yeux éteints semblaient insensibles déjà aux images terrestres. Ils reconnurent pourtant Séverin ; une petite étincelle s'y ranima, comme une lampe, au crépuscule, passe derrière une vitre embuée et disparaît. Ses doigts serraient une enveloppe qu'il essaya de lui tendre ; puis il retomba dans le mystère de l'agonie ; le râle se ralentissait ; un moment plus tard, son cœur ne battait plus.

L'enveloppe enfermait une lettre d'Éliza, sans doute arrivée le matin même. Le fidèle quartier-maître voulait, jusqu'au bout, assurer à son commandant le secret de la correspondance dont il s'était innocemment chargé.

Séverin aida la vieille femme qui rendit au corps les derniers soins. Il rapprocha ses pieds, joignit ses mains et glissa entre ses phalanges froides le chapelet pendu au chevet du lit. Pendant que la paysanne descendait au village chercher des cierges, il demeura seul à seul avec le cadavre de son ancien compagnon. La mort soudaine de Gourvennec, après sa grande secousse dans l'église, rompait vraiment la trame de sa vie antérieure ; c'était un glas de plus pour l'amour d'Éliza. Il n'ouvrit point sa lettre en présence du mort ; mais il s'agenouilla et pleura longtemps.

La figure de Gourvennec avait repris son calme, béatifiée par un sommeil de paix : ses paupières s'appuyaient doucement sur ses prunelles, ses narines s'étaient détendues ; sa bouche, faite à murmurer des prières, paraissait continuer, dans le demi-sourire de sa barbe, un mouvement d'oraison ; toute sa face portait au dedans d'elle comme une lumière. Ce trépassé disait au vivant qui le contemplait :

— Fais comme moi ; repens-toi si tu as péché, et prie.

Séverin ne savait quelle faute de jeunesse Gourvennec expia solitairement. En soulevant ses membres pour la toilette funèbre, il avait surpris, autour de ses reins, l'âpreté d'un cilice. Par quelle rigueur divine ce pénitent, devenu un saint, mourait-il sans viatique, sans un prêtre qui le consolât?

Séverin se demandait pourquoi, à lui indigne, était réservé cet honneur de veiller un Juste. Il cherchait à se remémorer les versets

du *De profundis;* mais, depuis des années, il avait perdu la mémoire exacte du psaume, il n'en retrouvait plus que le premier et l'ultime verset ; il se les réitérait, s'identifiait à l'âme en peine qui, « du profond » des ténèbres, crie vers Dieu, espérant parçe que lui-même rachètera Israël de toutes ses iniquités.

Les suprêmes reflets du soir s'effaçaient au flanc du Coudon, lorsque M. le curé de La Valette, homme chauve et d'allure placide, vint réciter sur Gourvennec les prières liturgiques. Il se montra fort contrarié de n'avoir pu l'assister à ses derniers moments, et fit un haut éloge du défunt, « une bien belle âme ». Peu après lui, vint le médecin pour constater le décès ; puis, le menuisier qui prit les mesures du cercueil.

Marie était prévenue que Séverin ne rentrerait pas, avant les obsèques, au Mourillon. Vers minuit, le prêtre était redescendu à son presbytère, la vieille voisine et son fils, partis chez eux. Il resta seul à veiller. Sur la table de Gourvennec il avait trouvé, dans un petit livre, l'office des morts ; à la clarté des bougies qui tremblotaient contre la face du cadavre, il commença cette lecture, pour lui prodigieuse ; en même temps qu'à Gourvennec il s'appliquait à soi-même et à Éliza les déplorations immémoriales de Job. Qu'aurait-il gémi d'autre que ces plaintes de suppliant :

« Mon cœur est dégoûté de vivre ; je laisserai sortir ma parole, je parlerai dans l'amertume de mon âme.

« Je dirai à Dieu : Ne me condamne pas ; révèle-moi pourquoi tu me juges ainsi...

« Est-ce que tu as des yeux de chair? Est-ce que tu vois comme un homme voit?

« Pour que tu recherches mon iniquité et que tu scrutes mon péché? »

Cependant, il s'aperçut qu'il avait faim ; car, depuis la veille, à midi, il n'avait bu qu'une tasse de lait apportée par la paysanne ; et la fenêtre, entr'ouverte, laissait tomber sur son dos le froid nocturne ; le sommeil opprimait ses yeux. Il se mit à marcher d'un bout à l'autre de la chambre, comme il eût fait dans la cabine d'un navire. Tout, chez Gourvennec, gardait le pli du bord, un ordre strict où le moindre objet, lustré, astiqué, se fixait à une place nécessaire. Séverin se représenta la dispersion du pauvre mobilier.

— Moi aussi, je quitterai toutes les choses que j'aime ; en suis-je dépouillé autant que je devrais?

Sa pensée s'enfonçait dans l'évidence de cette dissolution totale, afin de se mieux ployer à une rupture non moins cruelle. Il voulait dresser son corps aux jeûnes, à l'endurance du froid et de l'insomnie, pour le soumettre plus docile au détachement des voluptés.

— Je ne lui ai que trop obéi ; c'est son tour de pâtir.

Le lendemain, au retour du cimetière, le curé, qui avait en dépôt le testament du mort, l'informa de ses dispositions : Gourvennec chargeait l'ecclésiastique de distribuer aux indigents ses meubles et son linge ; il lui léguait, avec son chat et sa vieille poule, le peu d'argent qu'il avait de sa pension pour soulager de quelques messes son purgatoire. Quant à Séverin, il lui laissait un petit crucifix d'étain qui l'avait suivi dans toutes ses campagnes.

Séverin accepta ce legs comme un signe de consentement exigé d'En Haut à l'abnégation de ses tendresses coupables. En chemin pourtant, il lut la lettre d'Éliza.

« Chaque fois que tu m'écris, se plaignait Éliza, je te sens un peu plus loin de moi. Des espaces opaques nous séparent, et je n'ose pas m'y aventurer. Tu te souviens de cette minute, sur la falaise, où tu me disais en regardant les éclats du phare : « Notre amour ne défaillira « pas plus que cette clarté. » Pour moi, c'est vrai, oh ! oui, trop vrai. Mais toi... Tout ce qui fut ta vie d'auparavant te reprend chaque jour davantage. J'ai le tort d'être absente ; j'aurais dû braver l'opinion et la honte publique, ne jamais partir. Je ne te fais point de reproche. On aime parce qu'on aime, on n'aime plus parce qu'on n'aime plus. Le mieux serait de souffrir en silence. Mais puis-je te dissimuler à quel point je suis malheureuse? Il faudrait alors ne plus te répéter que je t'aime et qu'en te perdant, je perdrais *tout.* »

L'accent de cette élégie ne rendait pas aux oreilles de Séverin un son très nouveau. Seulement les doléances de sa maîtresse portaient si juste, à l'instant où il les recevait, qu'à réentendre cette voix suave et lamentable un tressaut de compassion et de désir ébranla ses fibres. Une phrase, entre toutes, l'étreignait :

« Plus approche le temps où tu pourras tenir entre tes bras l'enfant de notre douleur, plus tu deviens dur pour moi. »

Or, il s'évertuait, avec des précautions infinies, à ne point aggraver les meurtrissures d'Éliza. Quel mal lui ferait sa dernière lettre ! Elle semblait, d'avance, y répondre, comme si elle percevait le changement profond de son cœur.

« Dur » elle le jugeait ; et, en effet, il voulait devenir tel, mais pour

lui-même, passer outre aux commotions d'une sensibilité insoumise. Aussi résistait-il à son trouble, et sa volonté d'être inflexible s'affermit parce qu'il s'était, une fois, maîtrisé.

Il pouvait s'amender, lui ; elle, au contraire, de quelle force disposait-il pour la sauver de sa désespérance?

— Par moi-même je ne puis rien ; il faut prier...

La mort de Gourvennec ôtait à leur correspondance le charme d'une sécurité clandestine. Dorénavant, il devrait, comme les petites ouvrières qui donnent des rendez-vous à un matelot, aller prendre ses lettres poste restante, faire queue au guichet !

Il avait promis de la rejoindre à Barcelone, au moment le plus douloureux pour elle, si personne ne soupçonnait le motif de son voyage. Il dut lui dévoiler que Marie connaissait leur liaison. Chaque jour abattait un morceau de l'édifice romanesque qu'il avait souterrainement improvisé sur un sable fangeux.

Vers la mi-juillet, M. Burdéron partit pour sa cure habituelle à Vichy. Marie et les enfants l'accompagnèrent ; Séverin ne put se dispenser de les suivre. Un mois de solitude au Mourillon aurait été une périlleuse épreuve, et Marie s'en fût alarmée.

Dès qu'il rentra de son morne séjour aux eaux, il chercha par quel moyen préparer Éliza au dénouement qu'elle pressentait, sans accepter d'y croire.

Les Lhostis comptaient, parmi leurs plus solides relations, une vieille fille, Mlle Floch, sœur d'un capitaine de vaisseau qui était le grand ami d'un oncle de Séverin. Mlle Floch, issue d'une famille toute bretonne, avait vu le jour à Papeete, son père étant gouverneur de Taïti. Il prit sa retraite à Toulon, et, quand il fut mort, elle y resta. Elle vivait retirée à Saint-Mandrier, dans un chalet fruste, en face de la pleine mer.

Le jeudi et le dimanche, elle recevait quelques intimes, une élite des plus fermées ; car, en elle, un orgueil de caste enfantin s'associait à des largeurs de vue surprenantes. Étrangement maigre, elle ressemblait, de profil, à son perroquet ; un cou ridé, une mâchoire excessive, des dents éclatantes et trop longues, des cheveux gris, touffus et relevés quelque peu en désordre composaient un paradoxe de laideur qui, chez une autre, eût semblé déplaisant. Mais la courbe de son nez demeurait spirituelle, l'acuité de ses yeux saisissait. Un air de distinction et de dignité rendait l'ensemble presque harmonieux.

Séverin et Marie avaient, plusieurs fois, conduit dans son salon

Éliza. Mlle Floch, si elle savait, depuis lors, ce qui s'ébruitait de la déplorable aventure, n'en laissa rien paraître.

Séverin crut sage de la prendre pour confidente, et de mettre Éliza en rapports avec elle. Il lui demanda une entrevue particulière, l'instruisit de la catastrophe où il se débattait. Elle eut assez de clairvoyance pour le plaindre encore plus qu'elle ne le condamna ; elle s'attendrit sur l'infortune d'Éliza et se déclara prête à lui venir en aide.

Cette démarche le soulagea en tant qu'elle consommait sa résolution ; il revint, malgré tout, de Saint-Mandrier, dans un état de sinistre mécontentement. A table, comme Albert jacassait, s'agitait sur sa chaise, il le gifla d'importance. Albert sanglota ; car, très rarement, son père le frappait. Marie fut consternée de cette rudesse coléreuse. Un pénible silence s'abattit sur tous, jusqu'à ce queSéverin, se dominant, relevât lui-même la conversation.

Marie se demandait si une crise nouvelle n'allait pas le bouleverser. Tant qu'elle le sentirait amoureux d'Éliza, leur ménage serait comme un naufragé encore sur l'eau, mais qui, d'un instant à l'autre, peut aller au fond.

Le 6 octobre, un télégramme de Barcelone avertît Séverin qu'un fils lui était né. La nouvelle, toute prévue qu'elle arrivât, le submergea dans une stupeur. Le fruit de son péché devenait palpable, vivant, et, en un sens, immortel. Il accueillit la mise au monde de l'intrus avec une désolation apitoyée, mais où fermentait une sourde joie. Parce que cet enfant venait misérable et sans père connu, une prédilection l'inclinait vers lui. L'amour d'Éliza prenait sa revanche en cet élan. Séverin s'y abandonnait, ne croyant, par là, que satisfaire un besoin de justice.

Longue à se remettre, Éliza, cinq semaines plus tard, lui annonça qu'elle partait pour Marseille avec une servante et l'enfant ; à son baptême, elle lui avait choisi ce prénom : Xavier.

Mlle Floch se chargea d'aller au-devant d'elle, puis de porter le nourrisson chez les Mouren. Elle saurait convaincre Éliza de donner son fils entre les mains de ces braves gens. Elle lui ferait aussi admettre l'impossibilité morale où se morfondait Séverin de reprendre une liaison qui deviendrait aussitôt notoire et scandaleuse. Séverin se réservait d'avoir, chez Mlle Floch, après son retour à Saint-Mandrier, une suprême entrevue avec celle dont il se séparait.

Mlle Floch reçut donc, à Marseille, au sortir du train, la voyageuse

et le petit Xavier. Éliza savait que Séverin ne viendrait pas lui-même à sa rencontre ; elle avait tout deviné. Son premier accueil à Mlle Floch fut glacial et désespérant. Mortellement pâle, défaite par une longue nuit de voyage, dans la chambre du Terminus où elles montèrent, elle s'affala au fond d'un grand fauteuil, ferma les yeux. Mlle Floch renvoya la servante en lui payant très largement ses frais de route pour Barcelone, et elle prit l'enfant sur ses bras.

— Je voudrais ne plus bouger et mourir avec lui.

Éliza ne put d'abord proférer d'autre parole. Mais la vieille fille, ayant bercé le petit qu'elle déposa dans un berceau, s'assit près d'elle et lui saisit doucement les mains.

— Ma pauvre enfant, vous n'avez plus votre mère, laissez-moi vous parler comme si je l'étais.

Elle entra dans son chagrin, lui fit sentir qu'elle comprenait toutes ses raisons, et lui certifia que Séverin était horriblement malheureux ; mais, déchiré entre deux affections incompatibles, il avait cédé, après d'incroyables luttes, au devoir évident, primordial. Quel motif honnête alléguerait-il pour abandonner son épouse et ses deux fils?

D'accord avec elle, Séverin se proposait d'assurer à son amie une rente de deux mille francs ; il assumait, sans réserves, l'avenir de Xavier. Une seule condition était exigée, c'était que l'enfant fût, tout de suite, confié aux Mouren.

Éliza fit un geste de violent refus. Mlle Floch avait prévu ce sursaut d'indignation maternelle ; au lieu d'en être intimidée, elle insista d'un ton ferme et supérieur, mit Éliza en face des réalités : s'en irait-elle, seule avec son enfant, gagner sa vie en faisant des écritures ou quelque travail servile?

« Faire des écritures », pour Éliza qui avait le don d'écrire, c'était un épouvantail ; et « gagner sa vie » autrement qu'avec des vers ou de la prose lui semblait une déchéance impossible. C'est pourquoi, après avoir, des heures, pleuré et discuté, elle consentit. Mlle Floch, s'adressant à sa finesse de psychologue, lui persuada que, plus elle tarderait, plus cette séparation lui serait affreuse. Éliza embrassa longuement son fils, le noya de larmes et de caresses ; elle le contemplait, comme ne devant jamais plus le revoir : il avait une figure extraordinairement mignonne, les yeux de sa mère, sa fossette au menton, et très peu de ressemblance avec Séverin. Et, aussitôt, Mlle Floch l'emporta.

Éliza, dans un effroyable accablement, attendit son retour. Le silence du vaste hôtel faisait plus dévastée sa solitude. Les sifflets durs des trains, les gros heurts de ferrailles sous le hall de la gare lui martelaient la tête d'un vacarme brutal. Le monde, plus que jamais, lui semblait un levier de mort brandi contre elle.

Son regard s'éleva vers la fenêtre ouverte à l'occident : au bout de la ville énorme, flagellée par un vent poudreux, sur la crête d'une colline, comme à la cime d'une vague calcifiée, la statue de Notre-Dame s'embrasait dans le ciel étincelant. Une velléité d'espérance et de prière traversa le cœur d'Éliza : quelle créature humaine descendrait, pour lui tendre la main, dans l'abîme de son délaissement? Mlle Floch paraissait bonne, mais d'une bonté que resserraient des limites, morcelée entre des intérêts contradictoires. Éliza se souvint des dimanches de son enfance, où, tout en blanc, elle chantait dans les processions du mois de Marie ; négligée par sa mère, elle croyait en avoir une dans le paradis, et son âme lui parlait, certaine d'être toujours entendue. Ah! pourquoi ses lectures philosophiques, à dix-huit ans, avaient-elles dissipé cette fiction délicieuse? Elle y reposa une minute sa pensée lasse, comme si elle eût considéré une étoile au fond d'un puits. Mais sa raison, ankylosée par les sophismes et la souffrance, répugnait à tout agenouillement. Prier, c'eût été se reconnaître pécheresse, répudier le faux principe où elle se butait :

« Quel droit aurais-je, si je n'ai pas celui d'aimer? »

Elle incriminait des croyances qui, ravivées en Séverin, avaient pesé sur lui pour le détourner d'elle. Et sa volonté s'entêta dans une rébellion morne. Des tentations de suicide sursautaient à travers son désespoir ; une vague peur de s'anéantir, peut-être aussi l'espoir occulte de reconquérir son amant contrebattaient ces idées funestes. Si on lui avait demandé : « Que vous reste-t-il? » elle eût fait la réplique de l'orgueil endurci :

— Moi.

Quand Mlle Floch revint, à la nuit, elle la trouva notant sur un cahier, les yeux secs, le récit de son cruel voyage. Elle s'imagina la consoler en lui traçant un portrait admiratif de la famille Mouren ; e site de Château-Gombert l'avait charmée ; nulle part, le petit Xavier ne pourrait être mieux.

— Hélas! chère mademoiselle, répondit Éliza sur un ton d'ironique amertume, votre dévouement à M. Lhostis est incomparable. Sans vous, aurait-il pu éviter de venir à moi? Il faut bien que je vous

rende grâces; vous mettez mon enfant dans un Eden. Mais puis-je avoir le courage de me réjouir? Ce lieu enchanteur, moi seule, j'en suis exclue. Après tout ce que j'ai souffert pour *lui*, on ne me laissera même pas la douceur d'entendre sa bouche articuler : Maman. Je n'aurai connu que ses vagissements douloureux. Saura-t-il mon existence? On me traite comme une réprouvée, on respirerait beaucoup plus à l'aise, si je disparaissais. Parce que je suis femme, toute honte, tout châtiment est pour moi. Avouez-le : la société soi-disant chrétienne où nous agonisons est un monstrueux engin d'injustice. Les faibles ont toujours tort; Dieu et la morale sont avec ceux qui détiennent la force, n'est-ce pas vrai?

Mlle Floch, au lieu de réfuter sa logique d'anarchie, lui posa cette simple question :

— Supposez que M. Lhostis soit votre époux et qu'une autre vous le prenne. Vous vous défendriez comme Mme Lhostis, ou plus durement. Elle vous tuerait; qu'auriez-vous à dire?

— Et, je tuerais celui qui m'abandonne, qu'aurait-elle à dire?

La riposte d'Éliza bondit de ses lèvres avec une nervosité presque furieuse. Elle s'irritait d'être contredite par de sèches raisons d'expérience, difficiles à culbuter.

— Voyez-vous, ma pauvre enfant, reprit Mlle Floch sans s'émouvoir, votre plus grand malheur, c'est que vous n'aimez *absolument* ni M. Lhostis, ni le fruit de son amour, mais vous-même.

Elles descendirent à table; leur discussion s'obstina, espacée hors des conjonctures intimes qu'elle sous-entendait. Éliza, s'exaspérant, outrait ses paradoxes de femme désabusée, aigrie contre « le désordre stable qui s'intitule l'ordre social ». Chez elle, les vibrations incohérentes du sentiment se transmuaient en axiomes péremptoires. Mlle Floch comprit l'inutilité de ses efforts pour la plier aux règles du sens commun.

Le lendemain matin, elles prirent l'express de Toulon, et Mlle Floch emmena tout droit sa compagne à Saint-Mandrier. Sa générosité ne l'empêchait point de juger scabreuse la rencontre dernière, en sa présence, des deux amants. Elle y avait cependant consenti, parce que Séverin justifiait d'un motif louable sa décision de revoir, devant témoin, sa maîtresse :

— Tant que je ne lui aurai pas dit moi-même, et sans retour possible, mes volontés, le danger d'une reprise persistera pour elle, et, j'ai honte de l'avouer, pour moi.

Marie, aux premiers mots qu'il avait énoncés de son projet, s'y opposa de toute sa jalousie angoissée.

— Tu la reverras! Elle saura te parler; tu veux donc ta perte et la nôtre?

Il protesta que cette visite lui serait un supplice et une humiliation; mais il *devait* « se l'infliger ». Et il croyait bien s'y astreindre en pénitent. Néanmoins, un léger tremblement dans sa voix, certaines allures saccadées trahissaient une agitation d'amoureux. Jusqu'à ce qu'il eût prononcé les mots décisifs, savoir que son amie était là, derrière les pins de la butte qui faisait face à sa maison, qu'elle se mourait de l'attendre, que sa venue allait être pour elle une sentence de vie ou de mort, c'était un terrible danger de rechute. Un signe de lui, une dépêche de trois mots, et, comme une folle, elle volait dans ses bras. Prolongée plusieurs jours, la tentation eût emporté toute sa résistance. Il avait hâte d'en finir, sentant sa déplorable faiblesse. Le repas de midi terminé, il se mit aussitôt en route.

Marie l'accompagna jusqu'au portail; il ne l'embrassa point en la quittant, mais lui dit avec une gravité poignante :

— Je compte être rentré avant la nuit; prie bien *pour nous*.

Il monta dans un tramway, absent des choses extérieures comme s'il eût envisagé à une distance infinie les humains qui, devant ses yeux, s'agitaient, verbiageaient. Séverin fut choqué pour la première fois de l'inconscience où s'éjouit le commun des hommes, alors qu'en toutes nos minutes se joue une tragédie d'éternité.

Il méditait ce qu'il dirait à Éliza, les répliques probables qu'il aurait à subir, et son âme avait beau se tendre vers la certitude que cette entrevue concluait sa passion, était une *fin*, un point trouble subsistait :

— Je suis vaillant, parce que je raisonne hors de sa présence; devant elle, que vais-je éprouver?

Un feu sourd couvait en lui; il discernait l'infirmité de sa chair frémissante; et comment mériterait-il un renfort invisible? Son péché demeurait sur lui. Sa pensée revint à l'abbé Martureau. Seulement le prêtre sévère lui interdirait peut-être comme une occasion périlleuse sa visite à Saint-Mandrier.

— Nous verrons, conclut-il, si, en refusant de m'absoudre, il m'expose à succomber sans appui.

L'abbé Martureau habitait, rue Bonnefoy, vis-à-vis du morose et grisâtre palais de justice. Ses fenêtres en plein midi mettaient

dans son horizon la fontaine de la place Puget et le va-et-vient de la foule affairée qui se croise, du matin au soir, à ce carrefour de la vieille ville. Mais, reclus par la maladie, s'exerçant à ce qu'une sainte appelait « la vie de mort », il ne se divertissait guère au spectacle de la rue.

Séverin, tandis qu'il se dirigeait vers sa maison, avait comme du plomb dans les jambes. Quand il avoua ses désordres à Mlle Floch, il était sûr qu'elle l'écouterait d'une oreille indulgente et curieuse. Au contraire, la rudesse de l'abbé Martureau l'inquiétait. Il se rappelait un mot de lui à un de ses camarades venant se confesser : « Mon ami, vous en avez *salement* besoin. »

Quelle honte d'exposer, sans rien omettre, une année d'adultère ! Arrivé à son étage, il faillit, au lieu de sonner, redescendre. Une impulsion pourtant plus forte que ses craintes le décida. Qu'importait l'opprobre des aveux, s'il menait à une délivrance?

L'abbé Martureau, en personne, lui ouvrit, et la cordialité paisible de son sourire s'accompagna d'une parole étrange :

— Je vous attendais, monsieur Lhostis. Je ne sais quoi m'avertissait que vous viendriez aujourd'hui.

La chambre où il le fit entrer contenait un autel en bois — car l'abbé célébrait la messe chez lui ; — au-dessus de l'autel une étroite veilleuse liturgique éclairait de sa flamme rouge une statue de Notre-Dame de la Salette, assise, en pleurs, la face dans ses mains. Près de la bibliothèque en chêne brillaient les cuivres d'un poêle où l'abbé, cruellement frileux, jeta deux bûches.

— Monsieur l'aumônier, dit Séverin, beaucoup plus calme, il y a trop longtemps que je vous ai promis ma visite. Si je l'ai différée jusqu'à ce jour, ce n'est pas faute d'y avoir pensé. Mais je vous réservais des confidences pénibles, tellement pénibles que, même à votre porte, j'ai eu l'envie de m'en retourner.

L'abbé avait roulé vers son visiteur un de ces vastes fauteuils recouverts d'Utrecht qui solennisent, de fondation, tout mobilier ecclésiastique. Séverin n'accepta qu'une chaise de paille, et le prêtre se mit sur un siège de cuir, assez près de lui pour qu'un entretien à voix basse fût commode.

— Vraiment ! fit-il en étirant les deux pointes de sa barbe, que se passe-t-il donc, mon cher ami? Vous m'effrayez...

— Monsieur l'aumônier, reprit Séverin, d'une voix très ferme, je veux vous parler comme à un père, mieux qu'à un père. Seule-

ment, me promettez-vous de m'entendre sous le sceau de la confession?

— Je vous écoute, répondit l'abbé. Mais, s'il s'agit de faits ou de dispositions qui intéressent votre conscience, ne serait-ce pas beaucoup plus simple de vous mettre à genoux et de vous confesser, pour de bon?

Il ne lui demanda point : « Qu'est-ce qui vous arrête? Avez-vous la foi? » Il se contenta d'un geste doux et impérieux qui signifiait : « Mon enfant, n'hésitez plus. »

Séverin ploya sans effort ses deux genoux jusqu'au plancher, et, sous la bénédiction du prêtre, il s'inclina.

— Mon père, articula-t-il, la gorge serrée, je suis un être ignoble...

Et il commença le récit de ses fautes, plus facilement qu'il ne l'aurait cru. C'était l'histoire *d'un autre Séverin* que ses lèvres dévoilaient; et pourtant il se disait avec horreur : « C'est bien moi qui ai fait tout cela. »

L'abbé Martureau, les mains croisées, la tête penchée, recueillait en silence, comme le témoin d'un Juge infaillible, cette déposition du coupable sur son passé. Il avait entendu des pécheurs battre leur coulpe de crimes bien plus noirs que ceux de Séverin. Pourtant il soupirait à de certains aveux; son front se baissait davantage, il semblait prendre sur soi la charge sordide des offenses non rachetées.

— Est-ce tout, mon cher ami? interrogea-t-il d'une voix lente, lorsque l'homme à genoux eut fini de s'accuser.

— Oh! oui, dit Séverin en relevant ses yeux sur le prêtre. N'est-ce pas assez et trop?

— Ce que je voudrais savoir, éclaircit l'abbé avec un essoufflement où s'exhalait son émotion, c'est d'abord, si vous êtes bien résolu à ne plus jamais revoir la jeune femme que vous avez induite au mal.

— Je dois, cet après-midi, la revoir, répondit Séverin.

Et il regardait fixement l'aumônier, comme pour lui dire : « Lisez à livre ouvert en mes intentions; elles sont nettes. » Les sourcils épais du confesseur se rapprochèrent, la ride médiane de son front s'était gonflée, et, de ses prunelles, partit un éclair blanc.

— Mais, malheureux, *il ne faut pas!* Si vous la revoyez, votre chute est accomplie. Devant la tentation, il n'y a qu'un salut : la fuite.

— Monsieur l'aumônier, reprit Séverin, je la reverrai en présence d'une tierce personne, vertueuse et sûre, et pour qu'elle entende, de ma bouche, les mots irrévocables.

— Êtes-vous donc certain de les prononcer?

— C'est pour en trouver la force que je suis venu à vous.

L'abbé Martureau employa toute l'énergie de sa vieille expérience à détourner son pénitent de l'acte qu'il prohibait ; au lieu d'une conversation avec sa maîtresse, une lettre suffisait et serait autrement plus efficace !

— Vous lui donnez un rendez-vous ; qu'en a-t-elle déjà conclu? Que son empire sur vos sentiments subsiste, et elle jouera, pour vous reprendre, un jeu désespéré. En admettant que vous teniez bon, la quitterez-vous en de meilleurs termes? Fatalement, vous échangerez d'amers propos ; du peu d'amour qui survit en vous il ne restera que du fiel.

Comme Séverin s'obstinait, l'aumônier lui déclara que son entêtement couvrait un reste de présomption, de mauvaise confiance en soi, « un ferment pourri à éliminer » ; et, jusqu'à ce qu'il eût ployé cet orgueil, l'absoudre n'était point possible.

— Alors, je m'en irai comme je suis venu ! dit, les larmes aux yeux, Séverin, en se redressant.

Le prêtre comprit qu'à le rudoyer sans réconfort il risquait de le précipiter dans le désespoir qui est, selon les théologiens, le blasphème irrémissible, parce que Dieu peut tout pardonner, sauf que l'on nie sa clémence.

— Votre confession est faite, mon pauvre enfant ; vous l'avez mise sur mes épaules ; elle y restera, tant que vous ne m'aurez pas déchargé. A vous de voir s'il vous convient de me délier en vous déliant, en vous humiliant jusqu'au bout. Le meilleur de vous-même veut se dégager ; une partie demeure stagnante, comme ces flaques d'eau, quand la mer descend, captives au creux d'une roche et qui entendent les libres vagues refluer vers l'étendue. Soumettez votre cœur, et Dieu se soumettra.

— Monsieur l'aumônier, dit Séverin, debout, quoi qu'il advienne, je vous fais le serment de revenir ce soir, ici, à mon retour de Saint-Mandrier. Je suis très indigne de votre miséricorde et même de votre intérêt. Mais vous savez mieux que moi ce que vaut le salut d'un homme. Tenez-vous, durant cette heure de bataille, comme Moïse, les bras étendus. Que votre intercession me soutienne et aussi descende sur l'âme abandonnée que je n'ai pas le courage de meurtrir tout à fait.

L'abbé Martureau, à son tour, se leva, comme malgré lui, et

se gratta la tête en se mordant les lèvres dans sa barbe grise.

— Vous me peinez, monsieur Lhostis, vous me peinez durement. Sait-on jamais, lorsque le Seigneur passe, s'il reviendra? En cette minute il vous requiert, il vous supplie par son prêtre ; et vous lui résistez. C'est grave.

— Vous refusez de prier pour moi? dit très bas Séverin, oppressé d'une tristesse énorme, mais raidi à suivre sa volonté.

L'aumônier lui prit les deux mains, et les serrant avec un reproche plein d'effusion :

— Je vais m'agenouiller là où vos genoux étaient, et j'y serai, jusqu'à ce que vous reveniez prendre votre place...

Séverin arriva sur le quai, à deux heures, comme le bateau allait partir. Un ciel bas, la rade grise appesantissaient la mélancolie mortuaire de la traversée. Des vapeurs laineuses se collaient aux parois des montagnes. Il n'apercevait pas encore le chalet de Mlle Floch mais, au ras de l'eau, d'humbles maisons blanches, aux volets verts, semblables à la sienne.

Le ressouvenir de ses joies contrariait son ferme propos d'être inflexible. Pour ne plus être emportée à la dérive, son âme se retourna vers le prêtre qu'il avait laissé dans la posture d'un suppliant. Il passait derrière la petite église ; il en fit le tour et entra.

Le silence de cet oratoire où il n'y avait personne lui rendit un instant de paix. Dieu *écoutait*, dans une apparente solitude ; les chaises vides, les cierges de l'autel, les tableaux des murs, tout semblait attentif au mystère d'une présence sacrée ; il s'agenouilla et, presque à voix haute, implora la compassion du Sauveur. Mais le sentiment d'une désobéissance qui aggravait son indignité gênait sa prière.

— Tu viens chercher mon aide, murmurait la Parole secrète ; et, débile, vacillant, à peine déchargé de tes souillures, tu t'exposes à les recommencer !

En vain se redisait-il que ses intentions étaient droites ; il voyait nettement le danger où il courait, et sa témérité l'affrontait, insoucieuse de la défaite possible. L'acte dont il se faisait une obligation lui parut, tout d'un coup, si contradictoire et inutile qu'en sortant de l'église, il s'arrêta, prêt à rebrousser chemin.

— Eh bien ! non, se ravisa-t-il ; l'abbé Martureau monte la garde pour moi, dans un moment je le rejoindrai ; Mlle Floch présidera notre entrevue ; et je vous atteste, ô mon Dieu, que je n'établis

pas ma confiance en moi, misérable, mais en Vous. Donc, allons !

Il reprit sa marche vers Éliza, exalté d'une âpre violence, et impatient d'avoir franchi cette passe horrible.

Il sonna ; la grosse cloche du jardin vibra longuement. Sans doute, derrière les rideaux, Éliza le regardait entrer ; il était enveloppé de son vaste manteau à pèlerine, du même qu'il portait le soir de l'adieu.

Mlle Floch s'avança vivement à la rencontre de Séverin, et, d'abord, l'emmena au fond du clos, le long du mur en pierres sèches qui surplombait le chemin. Tout en marchant, elle lui narrait, à traits rapides, son voyage, l'arrivée d'Éliza et de l'enfant, et de quelle manière la jeune femme accueillait l'imminence d'un dénouement, d'ailleurs prévu.

— Elle est, pour l'instant, inconsolable. Mais elle se reprendra. Elle m'a révélé qu'elle écrivait le roman de ses infortunes. Elle a beaucoup de notes...

La vieille fille n'omit pas d'observer aussi que Xavier ressemblait peu à Séverin. Sa prudence pointait au cœur de l'amoureux quelques flèches préméditées.

Elle le fit entrer au salon et l'y laissa réfléchir pendant qu'elle montait appeler Éliza.

Le salon de Mlle Floch, d'une vétuste sévérité, convenait à une rencontre funèbre. D'épais rideaux bruns obscurcissaient les embrasures des fenêtres ; le canapé vert et les sièges Empire étaient solennels ; le feu qui flambait dans la cheminée ne parvenait pas à éclaircir les dorures ternies des glaces et des consoles. Seule, dans un angle, brillait pompeusement une harpe.

Séverin essayait d'atténuer son angoisse en considérant le portrait de M. Floch père, au temps où il naviguait, jeune lieutenant de vaisseau imberbe, joufflu et frisé, peint en habit bleu à la française, installé dans un fauteuil que semblait toucher, par derrière, sur l'horizon marin, la voilure d'un trois-mâts.

Un miroir avoisinait cette toile mélancolique ; Séverin s'y aperçut douloureusement pâle. La porte s'ouvrit, et Mlle Floch fit passer devant elle Éliza, dont les yeux, comme figés de stupeur, s'abaissaient dans le vague et ne paraissaient pas voir Séverin. Il lui tendit sa main gantée ; elle abandonna le bout de ses doigts à cette pression affectueuse, mais sans un signe de tendresse ni d'aversion ; elle avait l'air du fantôme d'elle-même, dans la pénombre du salon.

Et, lorsque enfin elle dévisagea l'étranger qui s'inclinait silencieusement, à peine reconnut-elle le Séverin qu'elle ne cessait pas d'aimer.

— Asseyez-vous, monsieur, dit Mlle Floch, essayant de rompre la gêne glaciale du premier moment.

Elle se mit sur le canapé ; Éliza, qu'elle attira près d'elle, se posa tout au bord, légère comme une ombre, éclairée cependant par le reflet du feu.

Séverin s'était assis en face de Mlle Floch ; à distance, il leva sur son amie un regard triste et humble.

— Ma chère Éliza, commença-t-il sourdement, — on eût dit que le timbre de sa voix avait subi une fêlure, — ma chère Éliza, depuis que nous nous sommes quittés, j'ai souffert pour toute une vie, souffert de votre absence, du mal que je vous ai fait, et des peines que j'ai causées autour de moi. Peu à peu, après m'être débattu contre moi-même plus que vous ne le saurez jamais, j'ai compris que la duplicité de mon existence devait avoir un terme. Il fallait me décider entre deux avenirs : ou bien quitter Marie et mes fils pour vivre avec vous, ou me séparer de votre amour, tout en vous aimant. Je ne vous dis pas ce qu'il m'en a coûté, vous ne pourriez plus me croire, vous ne m'écouteriez que si je vous donnais de ma sincérité le seul témoignage impossible. J'ai voulu, quand même, vous revoir une dernière fois, et non vous fuir dans le recul peureux d'une lettre. Je suis, devant vous, un grand coupable ; et, ce qu'il y a de terrible, je ne puis réparer que mes torts les plus minimes. Je viens entendre de vos lèvres ce qu'elles ont de plus dur à prononcer. Parlez, ne m'épargnez rien de vos justes indignations ; toute la violence de vos reproches sera au-dessous de mes remords.

Éliza se passa les doigts sur les tempes comme pour se réveiller d'une léthargie d'accablement.

— Mon ami, dit-elle avec une singulière apparence de calme, vous êtes venu, c'est très bien. Mais quel reproche attendez-vous? Vos torts, vous les savez mieux que personne. Il fut un temps où vous m'aimiez ; peut-être m'aimez-vous encore, plus assez pour être à moi. Malgré le soin que vous preniez pour me cacher votre changement, je le déchiffrais trop palpable entre chacune de vos lettres. Le plateau de la balance où j'étais perdait, tous les jours, un peu de son poids... Vous l'avouerai-je, j'ai roulé dans ma tête mainte folie pour vous ravoir. J'ai songé ensuite à une vengeance. Maintenant, je suis brisée, anéantie, je ne veux plus rien. Je constate simplement que la vie est

une chose épouvantable, puisque ceux qui s'aiment n'ont pas le droit de s'aimer. Car, enfin, nous serions seuls un quart d'heure ensemble ; vous me rediriez les mêmes mots dont vous m'avez perdue, et vous les penseriez, et je vous croirais...

Elle s'était ranimée à mesure que résonnaient ses paroles ; le feu colorait ses joues d'une pourpre tremblante ; les inflexions de sa voix liaient Séverin comme en des fils ténus et soyeux. Il la retrouvait telle qu'aux moments heureux de leur intimité ; et, tandis qu'elle se déclarait sans espoir, la tentatrice surgissait.

Séverin sentit un nuage glisser sur ses yeux ; un frisson lui secoua le dos. Mlle Floch devina confusément qu'il se laissait envahir ; elle se disposait à une ferme intervention, quand, de lui-même, s'étant refréné :

— Hélas ! non, déclara-t-il, je vous verrais seul à seul, ce ne pourrait plus être comme *autrefois*. J'ai repris conscience d'obstacles que négligeait mon égarement. Je me suis dompté sous le joug des disciplines chrétiennes dont je n'aurais jamais dû dévier. A cette heure, un saint prêtre intercède pour vous et moi, afin que je ne fléchisse pas.

Eliza poussa son pied en avant sur le tapis ; elle ébaucha une moue railleuse, et, couvrant d'un sarcasme une suprême désillusion :

— O l'admirable dompteur ! Vous levez contre moi toute une milice. C'est m'honorer bien trop. Je n'ai sur vous aucune visée satanique. Je ne suis qu'une pauvre femme assez sotte pour s'être fait prendre, et qui portera jusqu'à la mort la peine de sa crédulité. Mais, pour vous confesser aussi mon état d'âme, jamais je ne fus plus loin qu'à présent de vos croyances, et votre conversion suffirait à m'en dégoûter. C'est trop commode d'aller trouver un prêtre, et de se débarrasser, par la vertu d'une formule, d'une personne encombrante, en lui cédant comme partage le délaissement et la honte.

— Permettez, protesta Séverin, que cette maladroite attaque rétablit dans son sang-froid : ne redites point, ma chère amie, que je me débarrasse de vous. D'abord, Mlle Floch vous a communiqué nos dispositions pour votre sécurité matérielle et celle de Xavier. Mais, comme vous manquez sur moi de clairvoyance en supposant que je m'en tiendrai là ! Toute ma vie, désormais, ne sera qu'une pénitence de mon crime, une pénitence offerte pour votre salut. Si vous ne comprenez pas, je vous plains. C'est pourtant simple : nous avons transgressé une loi divine ; il faut satisfaire en pâtissant. Vous

m'opposerez que votre part et la mienne ne sont pas égales...

— Comment le seraient-elles? observa Mlle Floch; nous, les femmes, nous tenons un privilège inaliénable, celui des plus grandes douleurs. Les sept glaives de la Mère de Dieu sont notre héritage. Et puis, l'homme n'est pas né pour la femme, c'est la femme qui est née pour l'homme.

Éliza la regarda, stupéfaite de cet aphorisme, émis par une vieille fille. Les « morales d'esclave » la révoltaient.

— Vous semblez, continua Séverin, beaucoup plus malheureuse que moi. Seulement, les apparences sont peu de chose, et nous ignorons ce qui m'attend. *Tout se paie*, soyez tranquille. J'ai plus à expier que vous. Nous ne pouvons nous joindre et nous aimer que dans l'expiation. Ah! si vous passiez avec moi la porte du Repentir, dans quelle douceur se ferait notre adieu!...

— Vous m'offrez, interrompit Éliza, un rayon de lune pour y pendre mon manteau de misère. Au moins, si vous m'aviez dit : « Nous nous rejoindrons, nous nous aimerons dans notre enfant. » Mais, à peine venu au monde, vous me l'ôtez.

Séverin lui démontra aisément l'impossibilité où elle serait, à Marseille, à Paris, ou en toute autre ville, de nourrir Xavier près d'elle, en soutenant le personnage d'une fausse veuve, sans être bientôt reconnue et vilipendée. L'unique moyen de sauvegarder sa dignité sociale, c'était cette séparation.

— Ainsi, gémit-elle, c'est résolu? Je ne reverrai plus mon fils? Pour complaire à votre femme, vous êtes féroce envers moi.

— Mais si! Vous le reverrez; il sera possible de vous le conduire, au moins tous les ans. Je n'y mettrai que deux conditions : d'abord, de ne pas lui dévoiler qui vous êtes, jusqu'à l'âge où il saura comprendre et se taire; ensuite, je le ferai élever chrétiennement; je n'entends pas que vous détruisiez mon ouvrage.

— En d'autres termes, s'indigna-t-elle, vous le confisquez, vous mettez sa vie hors de la mienne, ma volonté comptera pour néant dans son éducation. Le bel avenir que vous nous faites à tous deux! Et, je le sens si bien, on serait trop content de me supprimer. Franchement, c'est abominable. Est-ce que je ne ferais pas mieux d'aller le prendre chez sa nourrice, de crier qui je suis, ce que vous êtes, et de courir le noyer dans la mer avec moi?

Elle crispa ses mains entrenouées, et, s'abattant contre un coussin, fondit en sanglots. Mlle Floch la saisit entre ses bras :

— Apaisez-vous, ma pauvre enfant ; tout à l'heure, j'admirais votre énergie ; pourquoi vous comportez-vous comme une petite fille déraisonnable?

Séverin comprit qu'il avait eu tort de venir. Cette crise d'exaspération était à prévoir ; mais il trembla, encore une fois, de succomber sous son déchirement ; et, dans sa pose de victime désespérée, Éliza était trop charmante. Il se dressa, fit quelques pas vers le canapé.

— Éliza, proféra-t-il d'une intonation douce et solennellement triste, les paroles que nous échangeons sont, je le crains, les dernières. Regardons-nous l'un l'autre, comme étant morts à ce monde tous deux. Ne nous quittons pas en ennemis. Mon amitié pour vous durera jusqu'à ma fin et au delà. Je ne garderai de votre âme qu'une image de tendresse et de résignation. Ne la défigurez pas dans mon souvenir. Je suis un grand coupable ; mais, dites, me pardonnez-vous?

Elle s'était levée à son tour ; un si petit espace les séparait qu'ils pouvaient se toucher. Elle fit un signe de tête qui répondait :

— Oui, je pardonne.

Son regard d'amoureuse l'enveloppait ; visiblement, elle frémissait de se jeter sur sa poitrine, de l'étreindre. Il lui serra les deux mains pour la repousser et s'enfuit. Inanimée, elle s'affaissa ; le silence, derrière lui, fut écrasant, comme s'il venait de murer dans un caveau une morte.

Il s'élança, en courant, jusqu'au port, et, là seulement, debout à l'avant du bateau, fouetté par l'air froid de la rade, il se ressaisit hors du vertige où il avait failli rouler.

Il se ressouvint de l'abbé Martureau qui l'attendait à genoux. Sans lui, aurait-il soutenu l'effrayante épreuve? Débarqué, il se précipita vers la rue Bonnefoy. La veilleuse, devant la statue de la Vierge en pleurs, éclairait seule, comme une ampoule de sang radieux, la chambre de l'aumônier. Sa servante, une petite boiteuse, d'une pâleur monastique, dit à Séverin en l'introduisant :

— Je ne sais s'il va vous recevoir ; depuis deux heures que je suis là, il n'a pas bougé de ses oraisons.

Séverin frappa lui-même à la porte et dit d'un ton d'humble impatience :

— Monsieur l'aumônier, c'est moi.

La voix du prêtre, profonde et lasse, mais joyeuse, répondit :

— Entrez.

Séverin le vit se relever péniblement de la place où il l'avait quitté, et plus essoufflé qu'auparavant, s'avancer, les bras étendus.

— Je devine, mon ami, que vous êtes sain et sauf.

Séverin se pencha, en pleurant, sur son épaule et ils se donnèrent l'accolade. Puis, s'étant agenouillé de nouveau, il exposa, en phrases rompues, ce qu'il avait ressenti durant cet adieu si simple et si atroce.

— Pour moi, conclut-il, je crois bien être à jamais guéri. Mais elle, oh ! elle, sans un miracle, elle est perdue. Ma conversion l'indigne, et surtout l'idée qu'en revenant à Dieu, je me libère des suites pour lui en laisser l'accablement.

— Qu'en savez-vous, si elle est perdue? répliqua le prêtre avec rudesse ; et, l'idée qu'elle a sur vous, les suites l'en détromperont. Il y a, dans mon pays vendéen, un proverbe que vous méditerez plus d'une fois : « Quand un arbre tombe, la terre tremble. » Les paysans le disent d'un noble qui se ruine ou qui déchoit. Le temps vous dévoilera, *plus tard*, peut-être, quel sera le prolongement de votre chute passagère. L'expiation est souvent lente à mûrir. La peine est boiteuse ; à quoi bon se hâterait-elle, puisqu'elle a l'éternité pour atteindre celui qu'elle doit appréhender? Je regardais un jour, chez un orfèvre, de l'or fondu devenu tout noir dans le creuset. « Comment, demandai-je, lui rendrez-vous sa couleur d'or? — En le passant au vitriol. » C'est ainsi que la souffrance nous restitue à notre origine. Et voilà pourquoi je ne désespère point d'une âme, tant qu'elle souffre.

Il exhorta encore Séverin à se repentir, non seulement à cause des calamités qui sortiraient de sa faute, comme le ver sort du fruit, mais pour Dieu lui-même. L'adultère était un délit grave en soi, parce qu'il rompt et souille dans toutes les turpitudes un pacte qu'ont scellé, contresigné les Trois Personnes divines. Enfin, l'aumônier consola son pénitent et lui remit en mémoire le sublime verset du psaume : « Tu m'aspergeras avec l'hysope, et je serai pur ; tu me laveras, et je serai plus blanc que la neige. » Séverin s'abîma, dans l'ombre, sous la pluie baptismale des paroles de réconciliation ; lorsque sonnèrent à ses oreilles les mots : « Allez en paix », devant lui sembla s'ouvrir le porche d'une église illuminée, toute blanche, pleine de voix saintes, et où il pénétrait sur ses genoux saignants.

ÉMILE BAUMANN.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA RECONSTRUCTION DE L'EMPIRE GREC

Pour rencontrer dans l'histoire de France un arrangement aussi fâcheux que la série de traités dont l'Orient moyen fait les frais depuis 1916, il faudrait remonter pour le moins au dix-huitième siècle et parler du Canada. Le Canada fut abandonné pour complaire aux idéologues, qui redoutaient en lui, en vertu de théories parfaitement absurdes, un concurrent commercial pour la métropole, de même que les nuées politico-mystiques de Lloyd George ou de M. Berthelot nous affligent aujourd'hui d'une immense arlequinade dont le manteau mal cousu va de Fiume à l'Indus.

Mais la France de 1763 était vaincue ! Ce qu'on a peine à comprendre, c'est l'attitude soumise et bafouée de notre France victorieuse, abandonnant non plus les lisières de son activité mondiale mais le siège même de son influence millénaire à l'Orient méditerranéen. Dès 1916, la partie s'annonce mal. Certes M. Briand a raison de traiter en sous-main, de s'assurer contre l'imprévu, mais quel usage fait-il de cette excellente méthode? On n'ose trop le dire. Quant à M. Clemenceau, dont la situation vis-à-vis de la Grande-Bretagne pouvait être exploitée à fond en mars 1918, il ne semble même pas avoir eu conscience de ses avantages. Rhin et Euphrate, il céda de toutes mains.

Un seul mot caractériserait justement le brouillamini où nous plongent l'enthousiasme finaud du Gallois et la philosophie qua-

drangulaire de certains de nos diplomates : c'est celui de bouffonnerie. Quand on pense que l'Italie, qui n'était rien dans la finance turque, va recevoir une zone économique égale à celle de la France, dont la part s'élevait, tout compris, à 70 ou 80 pour 100 de la dette ottomane ; quand on observe que le sort des détroits va dépendre d'une espèce de conseil aulique, où le Japon comptera autant que nous, qui ne compterons pas plus que l'Italie, sous la présidence de fer de l'Amirauté britannique ; quand on voit se teinter aux couleurs anglaises et la Palestine et la Mésopotamie, et la Perse et l'Afghanistan, on se demande par quel ressort un décor politique, planté par Charlemagne, saint Louis, François Ier, Louis XIV et Bonaparte, présente soudain à chaque profil le fronton du *Bank of England* et le fermoir puritain de la Bible de Cromwell. Car nous renonçons à protéger les catholiques par amour pour la Société des nations, qui n'est rien en ces parages, si elle n'est d'abord l'expression audacieuse du méthodisme anglo-saxon. Tandis que nous renions nos ordres religieux, le président Wilson dessine les frontières de l'Arménie sur les injonctions de ses missionnaires, et à nos dépens. L'histoire nous regarde et ne nous connaît plus.

Une place à part dans ce tableau doit être réservée à l'entreprise hellénique, insigne et singulière par son germe et ses floraisons. C'est la première fois qu'un État mineur — j'appelle État mineur un État restreint et contrôlé dans ses finances — se voit promu sans étape à la dignité impériale. Il y aurait beaucoup à dire, même après Edmond About, sur l'essence de l'hellénisme. Le génie grec est mercantilisme et courtage. Par dégoût de la production agricole, il se lamente sur la pauvreté de son sol et il a fallu des expériences en forme — toutes récentes — pour attester la prodigieuse fécondité de la plaine attique laissée en jachère. Par dégoût de la production industrielle, il accuse son déficit en matières premières. En fait, les nécessités de la guerre ayant fait passer sous l'exploitation de la marine française les mines de Kymi, leur rendement décupla du coup. Celles d'Aliveri ou d'Oropos réclament la même chance. Le génie grec préfère s'expatrier à Marseille, à Londres, à Odessa, pour y jouer sur de gros enjeux à la hausse ou à la baisse plutôt que de conquérir chez soi la fortune par un travail patient et suivi — quitte à prodiguer son gain aux thuriféraires les plus fougueux de cette patrie qu'il dit ingrate, mais qu'il veut immense et repue.

Les arguments de M. Venizelos ont converti en or ces divers métal-

loïdes économiques et financiers. On va confier la réfection d'immenses provinces turques à une administration qui, en quatre-vingts ans, n'a réussi à bâtir, dans un pays déjà vaste, qu'une route de quinze à vingt kilomètres, celle de Képhissia. Oh ! je ne veux pas entonner le péan du gouverneur turc ni moduler sur le barbiton la gloire du publicain d'Anatolie, mais depuis que Scylla fait cortège à Charibde, il existe un proverbe qui estime fâcheuse leur substitution. Le malheureux indigène de Thrace ou d'Asie Mineure trouvera-t-il son profit à échanger son rhumatisme ottoman contre une névralgie hellénique? Il faut l'avouer : le fonctionnaire grec vaut largement son prédécesseur et bien des pèlerins de l'Acropole ont entendu parler de ce brigadier de gendarmes qui, préposé à la sécurité d'un hameau de trente maisons, se fit en sept années trente mille drachmes d'économies. Quant à la législation hellénique, elle fait mieux ressortir le régime des iradés, témoin cette fameuse loi sur la tenure du sol qui, pour remédier à l'absentéisme intégral des grands propriétaires, institue, en faveur du petit peuple campagnard, un lotissement modéré dont le seul tort est d'être inapplicable à force de rapports, d'enquêtes et de conditions, dont le Parlement s'esbaudit.

Ces ombres gigantesques à une figurine de café-concert mériteraient d'être négligées si l'apothéose inattendue de l'hellénisme renforçait l'équilibre européen et contribuait à la prospérité de l'Orient. Mais l'attribution de Smyrne et de la Thrace au génie de M. Venizelos et aux arrivants de la onzième heure permet-il de pareils espoirs? C'est douteux. Smyrne coupé de l'Asie Mineure, c'est un port gigantesque sans hinterland et du même coup un réservoir immense sans débouchés. La Thrace retirée à Constantinople et à Philippopoli, c'est un coin de fer rouge enfoncé dans de la chair vivante — et rancunière.

Un journal italien — la jalousie rend parfois perspicace — en faisait dernièrement la remarque : on voudrait établir en Orient un régime de militarisme à outrance qu'on ne procéderait pas autrement que par ces attributions truculentes de territoires, qui rendront quasi fatale une conjuration de la Yougo-Slavie, de la Bulgarie et d'une Turquie flanquée de rallonges moscovite et persane. L'expérience pourrait bien se terminer par une promenade en auto, portières baissées, de Lénine à travers les rues de Bénarès et de Téhéran. Si la commotion pouvait épargner nos intérêts, cette exportation du nationalisme bolcheviste n'aurait pas lieu de nous inquiéter

outre mesure. Mais, associés avec l'Angleterre *for better*, et surtout *for worse*, dans cette réorganisation indécente du proche Orient, nous ne pouvons assumer un pareil air d'indifférence devant un pareil délire territorial.

Que le traité soit ou ne soit pas, peu importe. Jamais puissance au monde ne pourra l'appliquer, ni la Grèce qui manque de soldats et de fonctionnaires pour assimiler cette largesse, ni la Turquie débordée par l'indignation nationale, ni l'Angleterre qui lâche déjà du lest à tour de bras, ni l'Italie où gronde je ne sais quel tonnerre souterrain, ni la France, qui exige la paix.

Qu'elle en imagine seulement les vraies conditions ! Et surtout qu'elle mette un terme à ce jeu de l'ombre et de la proie. Lambeau par lambeau, nos gages s'en vont. A force de distribuer des « souvenirs » à tous les invités de la guerre, il ne nous restera plus que des regrets. *Sganarelle, en riant, lui réclamait ses gages.* Si seulement nous étions le don Juan de cette aventure !

René Johannet.

Les trois candidats républicains à la présidence des États-Unis.

L'Amérique « républicaine » doit choisir à la prochaine Convention du parti entre trois candidats dont la rivalité s'affirme chaque jour plus aiguë.

Le général Wood se présente sous les auspices de feu Roosevelt. Au début il a été grand favori ; il perd du terrain, mais on estime qu'il se présentera à la « Convention » avec cinq cents voix assurées. Johnson, qui vient de remporter un succès éclatant aux réunions électorales de Michigan, n'aura, paraît-il, pas moins de cent cinquante voix. Et Hoover? Les avis sont partagés : certes le rêve du parti démocrate fut détruit lorsqu'il se présenta définitivement sous le drapeau républicain. Il gagne de l'influence. Les innombrables *Hoover Clubs* qui se sont constitués jusque dans les plus petites localités, témoignent de l'ardeur avec laquelle ses partisans travaillent pour lui. Cependant, il a tardé à poser sa candidature : sa réussite semble incertaine à quelques-uns. D'autres voient dans sa brusque décision de se rallier aux républicains, une manœuvre des démocrates qui s'évertueraient ainsi à semer la discorde dans le

camp opposé. Mais ils oublient qu'ils sont en minorité dans le pays.

Wood, Johnson, Hoover possèdent cette énergie, cette probité et ce *self-reliance* qui ont toujours été des traits caractéristiques de grands Américains. Et chacun a donné un bel exemple de volonté et de caractère dans la poursuite de son idéal ou de son ambition personnelle.

Le général Léonard Wood appartient à une famille de soldats. Ses ancêtres, à peine débarqués du *Mayflower*, guerroyèrent contre les Peaux-Rouges. Son père, humble médecin de campagne, servit vaillamment dans les rangs nordistes pendant la guerre de Sécession. Léonard Wood a passé sa jeunesse dans le petit village du *Cape Cod*. A dix-huit ans, il dut se débrouiller. Il fit ses études médicales à Harvard et pratiqua ensuite dans les faubourgs de Boston. A vingt-quatre ans, il entrait dans l'armée comme médecin-major et prit part aux assauts livrés contre Géronimo, le redoutable chef apache. Wood se distingua particulièrement dans la guerre hispano-américaine, dont il fut avec Roosevelt un des plus ardents partisans. En 1890, il fut promu général pour les services qu'il avait rendus à Santiago de Cuba, où, comme gouverneur militaire, il se révéla administrateur de premier ordre. Il transforma la ville — véritable cloaque où la fièvre jaune et la peste régnaient à l'état endémique. Au moment où il entreprit la réorganisation de Cuba, la tâche à accomplir était énorme : cependant Wood la mena à bien, se révélant à la fois un psychologue averti et un parfait administrateur.

Envoyé aux Philippines, Wood observa la même politique ferme mais conciliante. Et il n'est guère douteux que, s'il succède au président Wilson, il appliquera la même méthode à résoudre le problème mexicain.

Le général est perspicace. En 1902, rencontrant lord Roberts aux grandes manœuvres allemandes, il ne lui cacha pas ses inquiétudes, que le maréchal anglais partageait. Rentré chacun dans son pays, ils s'efforcèrent, mais en vain, d'ouvrir les yeux de leurs gouvernements. On se moqua d'eux.

Dès 1915 Wood établit des camps d'entraînement militaire. A son premier appel, seuls 222 jeunes gens répondirent sur 100 000 000 d'habitants. Il persévéra. Son insistance déplut au gouvernement de M. Wilson qui se leurrait de rêves pacifistes. On supprima le département militaire de l'Est, dont Wood était chef, et il eut à choisir entre Hawaï, les Philippines ou Charleston ! Il préféra ce dernier poste, et, quelques mois plus tard, il fut nommé commandant du

camp de Funston, où il transforma 45 000 recrues indisciplinées en de vaillants soldats qui formèrent la 89e division américaine. Mais lorsque la 89e division fut sur le point de s'embarquer pour la France, le général Wood fut brusquement relevé de son commandement et envoyé à San Francisco. L'Administration démocrate le poursuivait de sa rancune.

Le général Wood est d'avis d'adopter la Ligue des Nations avec certaines réserves ; le travail et le capital doivent coopérer pour intensifier la production, que rien ne doit entraver. Quant aux bolchevistes, qui représentent, il le reconnaît, une « grande force de désordre extrêmement organisée », il faut les déporter après « la procédure judiciaire nécessaire »...

Il voudrait une armée de 250 000 hommes appuyée par une marine très forte. Six mois de service militaire pour les jeunes gens de dix-neuf à vingt et un ans. Les magasins de l'armée devront contenir 4 000 000 d'équipements militaires complets.

Si le général Wood succède à M. Wilson, il est probable qu'il continuera les traditions politiques de Roosevelt, dont il partage les goûts sportifs : on le verra levé dès quatre heures et demie, faire chaque matin un tour de galop avant de commencer sa journée de dix-huit heures...

Hiram Johnson?... Le candidat de la Californie ; le *boss* qui ponctue ses arguments à grands coups de poing ; l'orateur le plus « convaincant » des États-Unis (aux dires même de certains de ses adversaires qui, l'ayant entendu, partirent « retournés »), doué d'une voix tonitruante ou voilée dont il joue avec une maîtrise parfaite. Un seul défaut : dans la chaleur de la parole il abuse parfois des fleurs de rhétorique et perd le fil de sa pensée.

Né en Californie, Hiram Johnson est essentiellement l'homme du terroir. Toute sa jeunesse s'est passée dans le paradis terrestre dont s'enorgueillissent les États-Unis. Il a fait ses études à l'Université de Californie. Il a épousé une Californienne. Trapu, des épaules de géant, des yeux bleus résolus, une bouche et une mâchoire déterminées, il paraît ce qu'il est : un lutteur. Sans cesse en butte aux attaques des conservateurs et des radicaux, il fonce sur l'obstacle et souvent il réussit à l'abattre. Très jeune, il fut, comme aujourd'hui, ou très aimé, ou cordialement détesté.

Petit avocat sans causes, il attira l'attention du public lorsqu'il plaida dans le grand procès intenté en 1906 contre les corporations des chemins de fer. Grâce à Johnson, San Francisco fut libérée de la domination des politiciens peu scrupuleux qui étaient à la solde du *Southern Pacific Railroad.* La ligue Roosevelt-Lincoln le per-

suada de se porter candidat au poste de gouverneur de Californie. Johnson fut élu à deux reprises. Il ne quitta ses fonctions pour devenir sénateur que quand il ne lui parut « plus du tout présomptueux » d'aspirer à la présidence. Ses adversaires politiques prédisent ce que serait la politique mondiale inspirée par lui d'après l'attitude intransigeante que la Californie a observée vis-à-vis du Japon. « L'Amérique aux Américains », telle est la maxime du sénateur Johnson.

Mais beaucoup d'Américains pensent que sans les erreurs de M. Wilson, le sénateur Johnson n'aurait pas à tracer un tableau aussi sombre de la situation politique de son pays. Pour remédier aux fautes de l'ère wilsonienne, il faut « un président qui, tout en étant Américain, sache aussi être par son tact, par sa sympathie, par ses connaissances et par son expérience, un citoyen du monde ». Voilà peut-être pourquoi M. Herbert Hoover rallie des partisans.

Hoover est un « Américain représentatif ». Il est né dans un petit village de l'Iowa. Son père — bon *Quaker* — était simple forgeron. Resté orphelin très jeune, il débuta comme commis, profitant de ses heures de loisir pour étudier les mathématiques. A dix-sept ans, grâce aux quelques dollars qu'il avait amassés, il entra au collège de Stanford, où il se prépara à devenir ingénieur des mines. A vingt et un ans, quittant Stanford, il passa une année entière comme simple mineur. Deux ans plus tard, il partait pour l'Australie. A vingt-cinq ans, Hoover et sa jeune femme, une étudiante de Stanford, se rendaient en Chine. Rentré aux États-Unis, Hoover ouvrit des bureaux à New-York, à Londres et à Petrograd. Peu à peu, il administra et mit en exploitation les mines les plus riches de l'univers, en Chine, en Corée, dans l'Amérique du Sud, en Russie.

Dans ce dernier pays, il assura la productivité des mines de cuivre de Kyshtim. Il réussit à les réorganiser complètement, et, chose difficile, à transformer les conditions de vie des ouvriers. Hoover estime que pour exiger du bon travail, il faut donner aux employés le maximum d'hygiène et de confort. Dès lors, Hoover fut connu en Russie comme le « grand Américain... ».

Ce sobriquet lui est resté — non seulement en Russie, mais en Belgique, en Arménie, en Pologne — partout en Europe, où pendant la guerre il assuré le ravitaillement de millions d'affamés. Aux États-Unis, nommé contrôleur des vivres, il quitta son ancienne profession pour appliquer ses talents d'administrateur. Il a exercé un prestige singulier sur les ménagères américaines ; il lui suffisait d'exprimer un vœu, elles lui obéissaient et imposaient à leur maisonnée toutes les restrictions qu'il souhaitait. Grâce au « grand Américain », des

bateaux chargés de provisions purent partir chaque jour pour l'Europe.

La carrière de Herbert Hoover lui a permis de se faire une idée exacte des hommes et des choses. Pourtant il n'a guère de sympathie pour les institutions des autres nations. Il croit à la supériorité américaine, et il professe un culte presque fanatique pour les traditions de son pays. Il a des idées arrêtées sur les grands problèmes du jour. Le socialisme est pour lui une « philosophie étrangère désintégrante » qui n'a que faire aux États-Unis, où les distinctions de classe n'existent pas. La Ligue des Nations lui paraît nécessaire, tout en devant être simplifiée. Mais il estime que l'intervention du gouvernement américain dans les problèmes européens doit, « sauf en des circonstances où la civilisation mondiale et la démocratie américaine se verraient menacées, se limiter à l'application de la force morale et de la charité organisées... ».

On assure que Mme Hoover n'approuve pas la candidature de son mari. Mme Hoover redoute pour sa part de s'installer à la Maison-Blanche. Elle est heureuse et elle tient à son bonheur personnel. Elle a affirmé dans une *interview* et non sans une pointe d'humour, que *jusqu'ici*, M. Hoover avait été un mari irréprochable !

Le parti républicain n'a que l'embarras du choix. Une fraction du parti se demande s'il n'y aurait pas moyen d'élire Wood président et Hoover secrétaire d'État par exemple. Ce serait une solution qui assurerait aux États-Unis les services dévoués de deux de leurs citoyens les plus éminents.

MARC LOGÉ.

La littérature de la défaite en Allemagne.

Combien d'hommes politiques allemands et d'écrivains se sont découvert une douceur évangélique et un cœur pur, depuis le jour où les plans de conquête ont avorté ! On ne saurait croire comme un échec prolongé, avec plaies et bosses à l'appui, balaye les velléités impérialistes et nettoie la conscience, presque sincèrement : si bien que la nation ainsi remise à sa place n'a plus envie, mais plus envie du tout — jusqu'à la prochaine fois — de se lancer dans la « politique mondiale », et ne rêve provisoirement que de régionalisme et de « petites Allemagnes ». En littérature, cette dépression se traduit de diverses manières. Tantôt, c'est un état de malaise romantique, où la tristesse s'accroît du regret admiratif des grandeurs passées : mais l'Allemagne, vaincue d'hier, n'en est pas encore là, et la grande

guerre n'a pas trouvé chez elle son Béranger, peut-être parce qu'elle ne lui a pas fourni de Napoléon. Et puis, le peuple allemand, s'il est très capable d'effort obstiné, a plus de patience que de ressort dans les périodes d'épreuve. Son premier mouvement est donc de se soumettre... Mais le deuxième est de se ressaisir, et c'est celui-là qui dure.

Nous le voyons déjà à ce deuxième temps : l'esprit allemand s'adapte, il veut tirer parti de sa défaite. Une Renaissance? En tout cas, ce n'est pas sa littérature qui en témoigne pour l'heure : le réveil national prendrait plutôt forme de philosophie, ou du moins de doctrine pratique ; le nouvel idéal serait, comme après Iéna, une nouvelle organisation de l'Étatisme : et si les forces intellectuelles y interviennent, ce sera d'abord par la science et par le mysticisme, avant de prendre tournure littéraire.

En effet, pour une nation ambitieuse et réaliste comme l'Allemagne se flattait de l'être, les lendemains de défaite sont plutôt mornes en fait d'œuvres d'imagination. Déjà pendant la guerre, la production littéraire fut loin d'être brillante. On s'en inquiéta même outre-Rhin et la *Frankfurter Zeitung* se demanda si les artistes en temps de guerre faisaient mieux de parler ou de se taire. Hermann Hesse répondit un peu rudement qu'il valait mieux se taire que de mal parler, c'est-à-dire que de mettre sa plume au service du pouvoir politique. Scrupule étrange dans un pays comme l'Allemagne, et qui prouve à quel point le sentiment de l'échec et des laideurs de l'usure matérielle pouvait dégoûter de leurs rêves ambitieux ceux qui l'avaient caressé le plus amoureusement. Vous ne voudriez pas, s'écriait Hesse, qu'un poète « mît son talent au service des forces destructrices, qu'il devînt journaliste, polémiste, et travaillât pour les fournisseurs de guerre » ! Affaire de tempérament : car d'autres continuaient à travailler pour le pangermanisme ; tel Thomas Mann, qui jugea le moment venu de lancer un *Frédéric le Grand*, véritable croiseur de bataille. Au reste, la littérature de guerre n'a pas été très différente de ce qu'elle était chez nous : la guerre allemande a eu ses Tyrtée, comme Henri Lersch, auteur de poèmes guerriers ; ses réalistes parfois macabres, comme Fritz von Unruh, surnommé le « Barbusse allemand », ou encore le poète Stefan George. Elle a eu ses sombres mystiques qui psalmodiaient sur un ton religieux : ainsi Iwan Goll et Bruno Frank dans leurs *Requiem*. A l'écart, quelques indépendants, ou du moins les anciens auteurs à succès, continuent à produire dans leur « manière » comme s'il n'y avait rien de changé : tel Arthur Schnitzler, le peintre de mœurs de la société viennoise, — j'allais dire : de la corruption viennoise, — avec son dernier roman *le Docteur Gräsler, médecin de ville d'eaux*, dont le titre affiche assez

l'indifférence aux tragiques soucis de l'heure ; d'autres vedettes, comme Clara Viebig et Gerhard Hauptmann, furent moins heureux, et auraient mieux fait de dormir sur leurs lauriers d'avant-guerre. Quelques-uns seulement cherchaient de nouvelles voies : entre autres, les écrivains socialisants du *Forum;* car la littérature allemande ne se renouvelle un peu qu'en participant à l'effort de réorganisation politique.

Mais en attendant qu'une orientation bien nette se dessine (sans doute sous l'impulsion d'une forte volonté qui donnera corps à tous les rêves épars, et qui ralliera de nouveau les pauvres dissidents restés moutonniers à leur insu), cette production de fin de guerre et d'après-guerre offre plutôt l'aspect d'une mystique incohérence, alternant avec un matérialisme épais, avec ce besoin éperdu de jouissance qui apparaît surtout dans les grandes cités au lendemain des catastrophes ou après une tension excessive des énergies du peuple. Tout cela compose une gamme étrange, où il y a de l'illuminisme, avec l'illusion d'un apostolat à exercer dans la nouvelle Allemagne, et ailleurs la simple recherche de la sensation psychique, quelque chose comme de l' « hystérie » en art. Le mot est de la *Vossische Zeitung*, à l'adresse de quelques faiseurs agités, entre autres Heinrich Jacob, auteur d'un « roman symphonique » où l'on trouve de tout (sauf du talent), une érudition « à en crever » (c'est toujours la *Vossische* qui parle), tantôt un cynisme écœurant et tantôt une gaieté sacerdotale : autant de symptômes d'une dangereuse excitation cérébrale, dangereuse surtout pour son auteur ; mais il y a des fous dans toutes les littératures... A l'antipode de cet esthétisme échevelé, certains romans qui voudraient être messianiques, comme *le Signal*, de Paul Schweiger, et où le tumulte des sentiments fait excuser les fautes de grammaire et même d'orthographe. Dans tout cela, un désordre, un dédain général des soins du style, une négligence de la forme, qui ne sont guère possibles qu'en Allemagne, mais qui — poussés à ce point — ont paru des indices alarmants à des Allemands eux-mêmes. De ces essais récents, les plus raisoonnables, mais toujours dans la teinte mystique et apostolique, sont des romans régionaux, villageois : les *Brookschalten*, d'Émile Frank ; *la Grande Lueur*, de Juliana von Stockhausen (histoire souabe) ; *De l'autre côté du pont*, par Joseph Weingartner, étude d'une vocation de séminariste, destinée à réagir « contre la matérialisation progressive du monde ». Voilà un héros qui aura fort à faire...

Cette agitation intellectuelle, où il y a du mysticisme et aussi du charlatanisme, trahit un certain désarroi. « Assez de phrases, à l'œuvre ! » criait naguère la *Gazette de Francfort* aux jeunes écrivains.

Pour un Allemand, il n'est de bonne œuvre en effet, même en fait d'art, que celle qui se traduit par une bonne organisation : aussi ne voit-il rien de mieux, intellectuellement, au point de vue pratique, que la littérature universitaire ; c'est de l'Université qu'il attend le relèvement de l'esprit national. Il se rend compte que toute la propagande littéraire reste frappée de stérilité si l'enseignement ne la soutient pas. Mais à côté de l'enseignement il ne faut pas dédaigner les institutions quasi régulières qui peuvent contribuer à l'éducation des foules, ou qui permettent, en une époque troublée, de ne pas perdre le contact avec l'esprit public : ainsi, le théâtre... Sans doute, ici encore le désarroi et l'anarchie sévirent, l'effet général a été démoralisant. Dans les périodes de défaite, le patriotisme ne réussit guère sur la scène : tout au plus, çà et là, une pièce « héroïque » comme celle de *Scapa Flow*, représentée par les soins de l'Association dramatique de l'Université d'Iéna (nous retrouvons partout le nationalisme universitaire). Mais au lendemain de l'armistice, le succès allait plutôt aux drames du désespoir, à sujets de circonstance, histoires de déserteurs, par exemple ; ou bien à des pièces messianiques promettant la rédemption ; ou encore à des farces grossières écrites sous prétexte de faire diversion à la misère du peuple ; ou plus rarement à quelques pièces à thèse, pièces révolutionnaires qui laissaient le public moins convaincu que docilement ahuri...

Mais entre temps, on travaille : on a inauguré le grand *Schauspielhaus*, sorte de théâtre populaire pour la nation allemande, selon les intentions du fondateur : le public assistait d'ailleurs à cette cérémonie avec une morne inconscience, s'il faut en croire les patriotes. Autre essai d'innovation théâtrale (preuve que l'Allemand n'a pas perdu l'esprit d'adaptation et d'entreprise) : Max Reinhardt ouvre son « théâtre social », vaste salle pour trois mille spectateurs, devant lesquels on doit expérimenter un nouveau type de drame populaire pour la « Réforme du théâtre » et la rééducation de la foule. Grave question d'ordre pratique, qui passionne les théoriciens ; c'est un flot d'articles, de brochures, de programmes, sur cette « Réforme de la scène allemande » ; la scène sera une chaire, où chacun veut prêcher. De son côté, le gouvernement s'émeut : éduquons, rééduquons ! réorganisons ! Un comité se réunit au ministère de l'Intérieur, examine les moyens d'assurer le relèvement de l'industrie théâtrale, si précieux auxiliaire du pouvoir quand celui-ci sait s'y prendre. Et d'abord, ne serait-il pas possible, tout en rendant les théâtres plus populaires, de les unifier en quelque sorte, d'établir entre ceux des différents États un contact permanent, par l'intermédiaire de Berlin?

On voit que les dirigeants de l'Empire républicain ne négligent

aucun moyen de centraliser — en fait de théâtre comme pour les chemins de fer et les ports. Exemple de la ténacité allemande : espérer toujours, alors qu'on désespère... et revenir à ses habitudes après un moment de désarroi, non pas tant par un noble respect de la tradition que par une obstination pratique et presque commerciale à ne pas perdre le fruit des efforts antérieurs et à reprendre la tâche interrompue au point même où on l'a laissée.

Toute l'Allemagne s'est faite avec cet esprit-là. C'est ainsi qu'au sein de l'anarchie elle a fini par trouver l'unité ; qu'avec les territoires de ses voisins, elle a constitué son patrimoine ; qu'à force d'imiter nos écrivains, elle s'est donné une littérature, et qu'aujourd'hui elle s'évertue à ressusciter un art théâtral allemand qui n'a jamais existé. A plus forte raison, la verrons-nous active pour faire revivre avec succès deux créations où elle s'est montrée plus originale — quoique moins originale encore qu'elle n'a prétendu : la Musique allemande et la Science allemande.

René Lote.

LES LETTRES

« MARRAKECH » DE JÉRÔME ET JEAN THARAUD

Un livre des Tharaud : *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas.* Salut au nouveau venu ! Je le garde en mes mains et, sans l'ouvrir encore, me souviens de tant d'œuvres qui l'ont précédé, plus émouvantes les unes et plus belles les autres, égales toutes dans l'exquis. Voici vingt ans qu'elles se succèdent, vingt ans où n'ont manqué ni les effervescences, ni les extravagances, ni les dérèglements. Effervescences, extravagances, dérèglements, rien n'a contaminé, rien n'a gêné l'art des Tharaud. Les deux maîtres du langage français, France et Barrès, ont été leurs patrons, et pas un jour ils n'ont interrompu leur tâche : ils ont écrit, ils ont conté. Leur prose depuis vingt ans rafraîchit, calme, élève nos esprits, comme il est naturel que les esprits s'élèvent quand un calme animé les sollicite à vivre.

L'an dernier, ils nous donnaient *Une Relève* : deux cents pages, douze contes — douze poèmes en prose, plutôt ; et parmi eux, peut-être nos petits-enfants trouveront les quarante ou les vingt pages qui font la gloire durable des bons auteurs. *Une Relève* était un livre de guerre, mais différent de tous les autres. La magie du style, disposant les objets, les éloignant un peu, créait d'une touche infaillible cette distance idéale au terme de laquelle commence l'œuvre d'art. Les deux frères, faisant ensemble dans la guerre ce qu'ils devaient, ont gardé ce calme qui fait d'eux en tous lieux, en toutes circonstances, de si puissants contemplateurs. Le calme, dis-je ; et deux fois déjà

ce mot vint sous ma plume. C'est bien qu'il soit venu, et c'est bien qu'il revienne. Un calme souverain est la marque, et peut-être la source de l'art des Tharaud. Mais ce calme n'est pas froideur. J'entends que certains en font le reproche. Je conteste, je nie cette froideur. Leur sensibilité est vive. Les mouvements nobles, généreux, ils les sentent ; et aussi les mouvements mystérieux qui portent le simple Ravaillac au régicide, l'enfant juif à la croix. Le calme n'est pas dans leurs cœurs, il est dans leurs esprits (1). Il existe en eux un domaine réservé, un espace silencieux où les passions, leurs passions même, n'ont pas accès. Cet espace silencieux, c'est le domaine de la beauté. Là elle se forme et s'élève. Qui donc aujourd'hui sait lui donner refuge? On dirait un secret perdu. Nos écrivains, nos musiciens, nos peintres s'intéressent ailleurs. Ils veulent subjuguer, émouvoir, captiver. Parfois ils réussissent, la force ne leur manque pas. Mais ils ne donnent plus cette qualité de contemplation que le génie de quelques familles humaines inventa, que si peu aujourd'hui cultivent et nous gardent ! Recherchons, recueillons ces restes précieux. Cette toile de Roussel, ce tracé de Fauconnet, cette stance de Valéry, cette page des Tharaud, vestiges ou promesses, tels sont nos biens ; nous nous y attachons.

Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas est un livre d'une autre lignée que la *Relève*, le *Ravaillac* ou l'*Ombre de la croix*. C'est un livre de voyage ; il appartient à ce genre « facile » contre lequel Barbey d'Aurevilly vitupéra jadis. C'est même un livre de reportage. Barbey n'a connu ni le genre, ni le mot, et nous ne pouvons qu'imaginer la vitupération formidable dont il eût salué l'intrus. Mais le voyage ; depuis Chateaubriand, depuis Loti, a gagné ses lettres de noblesse. Il est devenu une part grande et nécessaire dans la vie de l'Européen conquérant et colon ; il nourrit fortement la

(1) Voici une phrase exquise. Je veux la citer, mais il faut que je l'introduise d'abord, car elle est imprévue. C'est un éloge de la mule arabe, auquel éloge nos auteurs ont lié, par une transition fantaisiste, une parabole du beau style : ce qui nous ramène à notre sujet. J'aimerais, écrivent-ils, j'aimerais « surtout une mule pour prendre d'elle une leçon de beau style. Ce pas nerveux et relevé, ce train qui ne déplace jamais le cavalier, laisse à l'esprit toute sa liberté pour regarder en soi-même et les choses autour de soi. Jamais il ne languit ; et s'il n'a pas le lyrisme du cheval, il n'en a pas non plus les soudaines faiblesses. Entre le coursier de Don Quichotte et l'âne de Sancho Pança, c'est la bonne allure de la prose ». Ainsi va la prose des Tharaud, nous le dirons pour eux.

pensée et l'art. Et le reportage est-il si méprisable? C'est l'ancienne correspondance, transportée de la poste au journal. Il est excellent qu'un auteur construise son œuvre sur plusieurs plans, varie son effort et parfois, sans cesser d'écrire, se détende. L'écriture, pour l'écrivain parvenu à la force de la maturité, est une fonction inévitable comme la respiration. Qu'il s'enferme ou s'aère, il écrit. Tantôt il imagine, tantôt il décrit, tantôt il disserte ; mais toujours il écrit. La seule chose qui importe, c'est que la main reste exercée, et prête, lors même qu'elle se délasse, aux travaux les plus difficiles.

L'art et la réflexion les plus sûres composent dans son ensemble ce dernier livre des Tharaud. Il est supérieur à celui qu'ils avaient donné d'abord, *Rabat ou les Heures marocaines*. *Rabat* était le livre d'un nouvel arrivant, un flux d'impressions rapides, et Barbey, connétable des lettres françaises, aurait pu rappeler à ses jeunes confrères, sans trop d'absurdité, « qu'une palette, fût-elle splendide, ne peut jamais être donnée ou acceptée pour un tableau ». *Marrakech*, sous son apparent désordre, est un tableau ; c'est une toile de Delacroix.

Pendant même que je le lisais, je tenais ouvert à portée de ma main le livre ancien de Fromentin, *Une année dans le Sahel*. Je trouve entre ces auteurs de vraies analogies, des analogies de race, et qui se répercutent jusque dans le détail du style. Telle phrase de Fromentin, je l'attribuerais aux Tharaud. Je ne dis pas telle page. La différence paraît bientôt : c'est chez Fromentin un certain négligé d'amateur ou d'aristocrate, qui ne le rend pas moins aimable ; c'est chez les Tharaud, au contraire, la puissance égale, trop égale dirais-je, d'un métier infaillible. Il me semble souvent que Fromentin m'éclaire certaines dispositions intimes des Tharaud. « Agir au milieu de sensations vives, conseille-t-il, produire en ne cessant pas d'être en correspondance avec ce qui nous entoure, servir de miroir aux choses extérieures, mais volontairement, et sans leur être assujetti ; faire enfin de sa propre destinée ce que les poètes font de leurs poèmes, c'est-à-dire enfermer une action forte dans des rêveries... voilà qui ne serait ni trop ni trop peu : voilà qui serait vivre. » *Refléter, sans se laisser assujettir*, c'est une précieuse maxime. N'est-ce pas également celle de Fromentin et celle des Tharaud, ces Français grands artistes, réfléchis et sensibles? Cette différence qui existe entre leurs voyages et ceux d'un Loti, n'est-ce pas que Loti ignore leur commune maxime? Son art, qui est à peine un art, mais plutôt une vibration directe, singulière et puissante,

un charme secret et dont lui seul dispose, procède d'un assujettissement consenti, d'une reddition entière de la sensibilité et de l'esprit. Les Tharaud ne se rendent jamais. Leur infatigable regard, ils le conduisent avec maîtrise, et leur pensée surveille toutes leurs impressions. *Enfermer une action forte dans des rêveries*, voilà qui leur convient encore. Leurs actions, ce sont leurs livres.

Ils nous emmènent, suivons-les. Traversons avec eux ces forêts de l'Atlas où nos colonnes armées surveillent le Berbère. Le général Lyautey est là : sous ses yeux, les troupes qui viennent d'Oranie rencontrent sur la Haute-Moulouya les troupes qui viennent de Meknès. Considérons, passons. Ailleurs, le général Lyautey a remporté, par d'autres armes, d'autres victoires. Suivons les Tharaud vers ces terres du sud où les Seigneurs de l'Atlas, nos alliés et non pas nos vaincus, continuent sous notre égide leur grande vie féodale. C'est un monde intact. Les Tharaud y pénètrent, ils y habituent leurs regards, leurs esprits. La beauté les enchante. Mais leur recherche va plus loin que le beau. Ils découvrent, sous le décor splendide, les dures intrigues, le réalisme exact. « Tout ce monde oriental, écrivent ils, toujours enfoncé dans un demi-sommeil si favorable au songe, ne donne au souvenir et à la rêverie que peu de minutes de sa vie. » Et les voici qui se font chroniqueurs. Ils nous racontent la fin des révolutions marocaines, la dernière guerre civile entre Marrakech et Fez. Si Madani Glaoui, Omar Tazi, Moulay Hafid, Ischoua Corcos, inoubliables silhouettes qui raniment, tout près de nous, la violence et la subtilité des *Mille et une Nuits!* L'hégémonie française contient éteint lentement ce passé. Si Madani Glaoui est devenu un de no agents ; son fils, Abd-el-Malek, adolescent artiste et guerrier, est devenu là-bas un de nos soldats. Il a combattu, il est tombé pour nous en menant à la charge la harka paternelle. Les Tharaud ont vu cette mort, ce deuil antique, ces cris ; ils ont vu le père désespéré retenir longuement entre ses mains la main d'un officier français qui compatissait à sa peine, qui savait compatir : lui-même venait de perdre un fils au feu. Ils ont vu cette douleur mortelle. Si Madani Glaoui, après deux jours d'accablement, expira dans son palais de Marrakech ettout un peuple l'ensevelit avec des prières et des chants. Que d'événements, de mondes et d'humanité nous avons traversés. La conquête française, l'Islam féodal, et enfin ces ambitions, ces peines qui n'admettent ni la différence des lieux ni celle des temps. *Homo flens animal cæteris imperaturum.*

L'art et la force des deux frères n'ont jamais été mieux exercés qu'ils ne sont aujourd'hui. Leur *Marrakech*, si fort dans son impalpable armature, nous présage des œuvres différentes, tout imaginées, composées. Espérons, guettons ces beaux fruits ! Notre guet sera court. Déjà les Tharaud commencent de publier un roman qui semble continuer *l'Ombre de la croix*; nous allons lire *Un Royaume de Dieu*. Leur talent est en plein essor, il se produit avec puissance. Saluons l'œuvre terminée; saluons l'œuvre naissante; et saluons enfin l'œuvre entière, l'une de nos joies et l'un de nos honneurs.

DANIEL HALÉVY.

La ville de Laurente et l' « Énéide ».

En 1804, un Suisse, M. de Bonstetten, publia son *Voyage sur la scène des six derniers livres de l' « Enéide »*. L'ouvrage fut très lu, et je ne serais pas étonné que Chateaubriand l'eût présent à l'esprit quand, deux ans plus tard, sous les murs de Jérusalem, il parcourait, le poème du Tasse à la main, le théâtre des combats de Clorinde et de Tancrède, et quand il se flattait « d'avoir pu rendre le premier à un poète immortel le même honneur que d'autres avant lui avaient rendu à Homère et à *Virgile* ». Quatre-vingts ans après Bonstetten, Gaston Boissier recommençait cette promenade archéologique. Des savants italiens et allemands l'y avaient d'ailleurs précédé et l'y suivirent. Les créations des grands poètes font concurrence à l'histoire. On n'a pas examiné avec plus de science et de curiosité les vrais champs de bataille où s'est décidé le sort des nations que les quelques lieues carrées où l'imagination de Virgile a poussé les troupes d'Énée contre celles de Turnus. Mais nous sentons Virgile si soucieux de vraisemblance, il a tant aimé sa terre italienne, il en a étudié les antiquités avec une telle conscience que nous demandons tour à tour à son poème de nous révéler le passé endormi dans cette nature et à cette nature de nous découvrir les intentions cachées dans son poème. M. Jérôme Carcopino vient de refaire le pèlerinage des Boissier et des Bonstetten. Son livre intitulé *Virgile et les origines d'Ostie* (E. de Broccard, éditeur) est certainement une des œuvres les plus ingénieuses et, sur certains points, les plus fortes de l'érudition française contemporaine. Je n'entreprendrai pas d'analyser ce travail considérable qui ne comprend pas moins de huit cents grandes pages. Je n'en veux retenir que la partie qui rectifie une erreur commise depuis bientôt

dix-neuf cents ans par tous ceux qui ont lu et commenté Virgile. Ce n'est pas un mince honneur d'apporter quelque chose de nouveau en une pareille matière !

La tradition, sur laquelle le génie de Virgile s'est exercé, nous raconte qu'Énée, en arrivant en Italie où le conduisait la volonté des dieux, après avoir battu les Latins et les Rutules, épousa Lavinia, fille du roi Latinus, et fonda la ville de Lavinium. Lavinium resta la ville sainte où se trouvaient les mystérieux Pénates du peuple romain, où les prêtres conservaient leurs anciens costumes, où les généraux, avant d'entrer en campagne, allaient consulter les dieux et prendre les augures. Cette ville, dont l'*Énéide* annonçait la fondation, n'y jouait aucun rôle puisque le poème s'arrête au moment où Énée triomphe de Turnus. Le héros de Virgile, aussitôt débarqué, avait envoyé des ambassadeurs au roi Latinus dans sa ville de Laurente ; et, lorsque Latinus, poussé par sa femme Amata et par son peuple, déclarait la guerre au Troyen, c'était contre Laurente que marchait Énée ; c'était sous les murs de Laurente qu'avait lieu le combat singulier et décisif entre Énée et Turnus.

Mais où étaient situées ces villes de Lavinium et de Laurente dont les noms mêmes ont disparu des cartes? Pour Lavinium, voyageurs et savants se mirent d'accord. C'est Prattica di Mare. Elle s'étendait sur deux collines inégales. Sur la plus petite, au nord, s'élèvent aujourd'hui le village de Prattica et le château Borghèse ; sur l'autre, au sud, parmi les vignes, une chapelle dite « del Rosario » ou « la Madonella ». Quant à Laurente, depuis la Renaissance, on en a cherché les vestiges et on l'a trouvée au moins en cinq endroits différents. Boissier la plaçait à mi-chemin d'Ostie à Prattica. « Le lieu, disait-il, convient tout à fait aux descriptions de l'*Énéide* et il semble que Virgile nous y conduise par la main. » Mais, quel que fût l'endroit, l'explorateur avait toujours l'impression que Virgile l'y conduisait par la main. « Douce illusion ! répond M. Carcopino. Virgile ne pouvait vous y conduire pour l'excellente raison qu'il n'a jamais connu de ville du nom de Laurente, que l'antique Laurente est un produit de votre imagination et non de la sienne, et qu'elle s'appelait en réalité Lavinium. — Quoi, Laurente n'existerait pas, cette Laurente dont tous les commentateurs ont parlé, cette Laurente que connaissent tous les bacheliers, j'entends ceux qui sont dignes de l'être? — Ils la connaissent : c'est possible et c'est même vrai. Mais Virgile l'ignorait. » Et ici commence une argumentation de plus de deux cents pages et qui pourtant ne nous paraît pas trop longue, tant elle est variée, souple, allègre et tant s'y mêlent agréablement la philologie, l'archéologie, les souvenirs de voyage et le sens poétique.

On pensera peut-être que le sujet est bien petit ; mais, lorsque les plus belles qualités de l'esprit sont en jeu, il n'y a pas de petit sujet ; et je me fie à M. Carcopino pour l'élargir au moment venu.

Il se plaît d'abord à entre-choquer les opinions des érudits qui ont tiré des mêmes vers de Virgile les partis les plus opposés. L'un voit Laurente sur une hauteur, l'autre dans la plaine, mais adossée à une montagne, un autre dans un bas-fond. « Elle n'était pas près de la mer », affirme celui-ci. « Elle n'en était pas loin », affirme celui-là. Mais pas plus dans le voisinage de la mer qu'au sein des terres, pas plus dans la plaine que sur la montagne, personne n'en a exhumé le moindre vestige. Les inscriptions sont muettes, sauf une qui, à Tor Paterno, date de 1845 et commémore une visite du pape Grégoire XVI. Aucune autre ne porte le nom de Laurente. En revanche, celles de Prattica surtout nous parlent des Laurentes, du peuple des Laurentes, et une inscription de Pompéi, qui désigne les Pénates abrités à Lavinium, mentionne *les symboles sacrés du peuple romain gardés chez les Laurentes.* Les témoignages épigraphiques prouvent donc que Lavinium était la ville des Laurentes. Ajoutons que Laurente n'existe ni pour Tite-Live, ni pour Ovide, ni pour Juvénal, ni pour Valère Maxime ou Macrobe ou Aulu-Gelle. Il n'existe pour eux qu'un territoire laurentin, un rivage laurentin, des lois laurentines, un peuple des Laurentes. Cependant, un géographe, Pomponius Méla, Plutarque et Pline l'Ancien citent une ville de Laurente. Mais de leurs textes soumis à la critique, il ressort que cette ville n'est autre que Lavinium.

Virgile n'en était pas moins libre d'imaginer une ville de Laurente. Il nous y a bien décrit un palais qui ressemble à ceux du Palatin d'Auguste ! Seulement, nous n'avons pas la preuve que Virgile l'ait imaginée, puisqu'il ne l'a jamais nommée. Deux vers, dans toute l'*Énéide*, ont pu faire croire le contraire aux commentateurs, aux traducteurs et aux érudits. Il y est question de la citadelle de Laurente et de la terre de Laurente. Mais il est plus conforme à la grammaire d'expliquer le mot *laurenti* comme un adjectif et de traduire : *la citadelle laurentine* et *la terre laurentine.* Dans tous les autres vers où le mot *laurens* apparaît, il signifie forcément *laurentin* et, au pluriel, *le peuple des Laurentes.* Et la mystérieuse ville n'est appelée que la ville de Latinus ou la Ville Latine ou simplement la Ville. Voilà qui est incontestable. Mais alors, si Laurente est Lavinium, et si Lavinium existait avant l'arrivée d'Enée, comment Enée aurait-il pu la fonder ? A la fin du douzième livre, lorsqu'il expose ses intentions en cas de victoire, le héros virgilien dit : « Les Troyens me bâtiront une ville et Lavinia lui donnera son nom. » M. Carcopino se

tire de cette difficulté en nous rappelant que, chez les anciens, la fondation d'une ville pouvait très souvent consister en une seconde occupation ; qu'elle n'était pas, comme chez nous, inséparable d'une œuvre matérielle, et qu'il suffisait que son nouveau possesseur la consacrât à ses dieux selon ses rites pour qu'il en fût dit le fondateur. Rien de plus juste ; et pourtant, je ne suis pas absolument convaincu, parce que, dans tous les autres passages où le nom de Lavinium est prononcé le sens peut être un sens futur. Ainsi quand, au début du poème, Virgile nous annonce qu'il chantera le héros qui vint en Italie, aux rivages de Lavinium, cela veut aussi bien dire les rivages où s'élèvera Lavinium que les rivages où Lavinium s'élevait.

L'hypothèse de M. Carcopino n'en est pas moins recevable, et ce qui la suit entraîne la conviction. C'est Prattica-Lavinium que le poète a peinte en peignant Laurente. Aucune des particularités topographiques que nous relevons dans ses vers n'a cessé d'être vraie. « Il semble, dit M. Carcopino, que le paysage, par son aspect même, va ressusciter l'heureuse escalade du héros troyen. La poésie de Virgile lui a communiqué son éternité. » Et les pauvres érudits qu'il avait d'abord malmenés finissent tous par avoir un peu raison. Laurente était-elle près ou loin de la mer? A la fois loin et près. « Des fenêtres du château Borghèse on aperçoit les flots qui ourlent la bande assombrie des terres basses. Le site, au milieu des terres, participe à la vie de la mer. Les oliviers qui y croissent sont les premiers arbres que les matelots débarqués rencontrent devant eux. » Enfin, l'identification de Laurente et de Lavinium nous rend plus claires la stratégie d'Énée et la succession des faits qui remplissent les derniers livres de l'*Énéide*. Un exemple entre beaucoup d'autres : si la femme de Latinus, cette célébrante de mystères frénétiques, dont le caractère sacerdotal est nettement accusé, se nomme Amata, c'était le nom que la tradition des pontifes attribuait à la première en date des vestales, par conséquent à la plus ancienne prêtresse de Lavinium. Le costume que lui donne le poète est celui des vestales de marbre sorties des fouilles du forum romain. Le serpent, que la furie Allecto détache de sa chevelure infernale et lui jette autour du cou, rappelait peut-être le serpent d'or que devaient porter les prêtresses de Lavinium, car, nous le savons, elles nourrissaient un serpent sacré. On saura gré à M. Carcopino d'avoir contribué plus que personne, par ses investigations et ses intuitions, à nous montrer quelle riche substance la poésie de Virgile avait tirée des réalités nationales.

Mais enfin, si Énée n'a pas fondé Lavinium au sens où nous pre-

nons ce mot, quelle ville a-t-il donc fondée? Les oracles ne barguignaient pas. Il fallait qu'il donnât « des lois et des murs aux Troyens ». Et M. Carcopino tient à ce qu'il obéisse aux oracles, non plus mystiquement, mais cette fois avec des pierres et du mortier, comme chez nous. La ville qu'Énée a fondée s'appelait Troie, la nouvelle Troie, à l'embouchure du Tibre, sur l'emplacement de la future Ostie. Le camp troyen que nous dépeint Virgile est une ville véritable avec ses murs à créneaux, ses meurtrières, son chemin de ronde, ses portes, ses tours, ses ponts, ses ouvrages avancés. Le poète s'écarte de la tradition, mais la tradition n'avait rien d'un dogme, et il pouvait en user à sa guise. Énée sera le fondateur de la pré-Ostie, — qui a réellement existé, — parce qu'Auguste s'intéresse à Ostie, qu'Ostie a été rebâtie sous son règne et qu'il avait conçu le projet d'un port auquel César avait déjà songé. Ces raisons politiques se doublaient de raisons morales et religieuses, s'il est vrai que les Latins possédèrent à l'embouchure du Tibre un sanctuaire qui fut, avant la fondation de Rome, le siège de leur confédération ; que le dieu de ce sanctuaire était Vulcain, le plus ancien dieu du panthéon romain, et que le Vulcain d'Ostie n'était autre que le dieu du Tibre. Nous sommes toujours ramenés à l'idée que Virgile, admirateur et collaborateur d'Auguste, saisit toutes les occasions de rattacher religieusement et politiquement le présent au passé et qu'il n'y a pas eu de grand poète plus patriote, plus religieux et plus savant.

Mais pourquoi, en ce qui concerne Lavinium, Laurente et Ostie, n'a-t-il pas été plus net? Pourquoi ses intentions s'enveloppent-elles d'obscurité? M. Carcopino allègue que « dans une œuvre conçue pour seconder les projets d'Auguste et promouvoir une restauration religieuse, il devait affermir et non ébranler ». En prenant trop franchement parti pour une tradition contre une autre, il eût risqué de soulever des polémiques. Mais puisque les traditions n'étaient pas des articles de foi, quelles polémiques eût-il soulevées? Comptez, dit encore M. Carcopino, qu'il était très timide, qu'on le surnommait « la jeune fille ». « Au moment de proclamer sa croyance, par un pudique respect des convictions d'autrui... il rougit, baisse la voix, insinue au lieu d'imposer. » J'ai peine à croire que de prononcer le mot de Lavinium l'eût fait rougir. Enfin Virgile était subtil. Je crains que M. Carcopino ne le fasse trop subtil, encore plus ingénieux que lui, ce qui n'est pas peu dire. A plusieurs reprises, il m'a semblé qu'il voyait Virgile avec les yeux d'un théologien ou d'un poète du moyen âge, nourri des méthodes modernes, mais délicieusement épris d'allégorie et de symbolisme. Et j'ai dans l'idée qu'il

serait bien fâché que Virgile fût trop clair. Cependant, il ne faudrait pas avoir l'air d'oublier que nous ne possédons pas l'*Énéide* telle que le poète eût voulu nous la laisser. Ce n'est pas sans quelque raison qu'il désirait qu'on la brûlât. La mort ne lui permit point d'en effacer les contradictions, d'en dissiper les équivoques. Là où nous serions tentés de soupçonner une intention qui n'a pas osé se formuler, il n'y a sans doute que l'hésitation d'un texte provisoire ou un défaut de raccord...

N'empêche que M. Carcopino est joliment fort et que désormais nous ferons bien d'appeler Laurente la ville de Latinus ou la ville des Laurentes.

André Bellessort.

LES BEAUX-ARTS

LE CUBISME TEL QU'IL EST

Un ami, que je rencontrai devant les « fauves » et les « cubistes » du dernier Salon des Indépendants, me disait : « Avez-vous remarqué combien leurs théories préparent mal l'esprit à se figurer leur peinture? A les lire, — et Dieu sait s'il est personne pour écrire autant qu'un peintre cubiste, — à les entendre répéter, avec la dévotion de l'enthousiasme, les mots de « composition », « tradition », « classicisme », « intelligence », on s'attend, sinon à voir se réincarner en chacun d'eux Raphaël et Poussin, du moins à voir naître sous leurs pinceaux de la peinture qui prétende à tort ou à raison y ressembler, quelque chose comme du David, de l'Ingres, du Gérôme tout au moins... Et voilà ce qu'ils font ! »

La déception de mon ami me revint en mémoire, à l'annonce de « l'exposition rétrospective (déjà !) des maîtres du cubisme » qu'organisait M. Léonce Rosenberg, leur Mécène. J'allai les voir, mais en me promettant bien d'oublier tout ce que j'avais pu lire sur le cubisme dans les articles de revue ou les préfaces de catalogue. Las de ne me point pouvoir hausser jusqu'à cette métaphysique d'un art qui est, avant tout, un métier, je voulais ne m'en fier qu'au jugement inspiré par l'impression directe des œuvres, où j'étais bien décidé à trouver un plaisir, quel qu'il fût. Je me fis devant elles le monsieur qui n'a jamais vu de peinture cubiste, et, en sortant, je me demandai ce qui m'avait frappé.

Ce qui me frappa? C'est, d'abord, que, si restreinte que fût l'exposition, l'image d'aucun de ces tableaux ne paraissait disposée à se fixer dans la mémoire. Je ne gardais qu'une impression d'ensemble indistincte, mouvante et confuse. Mauvais symptôme pour toute œuvre d'art, qui doit être marquée du signe de l'élection. Ce qu'ensuite je remarquai fut tout ce que cette peinture n'exprime pas, tout ce qu'elle rejette, tout ce qu'elle supprime : de sujet, point ; de forme, non plus ; de volume et de lumière, encore moins ; de la couleur, si l'on veut, mais sans raison d'être, au fond. Bref, rien qui ressemble à une représentation du monde extérieur, rien qui inspire cette délectation qu'on est accoutumé de rechercher dans les œuvres d'art.

Mécontent de mon désarroi, je me fis honte à moi-même en invoquant le souvenir de mes lectures ; je me répétai ce que j'en avais pu comprendre : que le cubisme est une réaction contre la servile imitation de la nature, que l'art a pour objet de reconstruire le monde des images, non pas sous l'empire des suggestions visuelles, mais suivant un plan élaboré par les plus hautes facultés abstraites, enfin que le but n'en est pas la sensualité, mais l'intelligibilité. Et je me gourmandai moi-même de n'avoir point su reconnaître une juste application de principes, que j'avais parfois goûtés, dans les tableaux que je venais de voir.

Certes, me dis-je, c'est à la pensée et non à la sensation que l'art doit être soumis ; et l'imitation des formes, assurément, n'est pas un but, mais un moyen : celui de réaliser une reconstitution objective du monde extérieur. Il n'est pas moins certain que, tant que cette hiérarchie de la pensée et de la sensation, de la construction et de l'imitation a été observée, les arts ont progressé, et qu'ils n'ont commencé de décliner que le jour où l'imitation pour le seul plaisir de la ressemblance a primé la volonté de construction synthétique. Et je vois bien d'où procède le dégoût actuel de l'imitation dans l'art de la peinture. Il se justifie par la platitude des moyens actuels de cette imitation, et par la niaiserie du goût d'imitation engendré de cette platitude. Aux siècles où existait une technique de la peinture, on n'eût point songé à renoncer à l'imitation des formes, tant l'esprit y trouvait de satisfaction, autant que l'œil de plaisir. La possession d'une matière souple et variée amorçait une technique, non seulement judicieuse, mais intelligente, et induisait à une expression spirituelle, elliptique de la forme. La matière inerte et monotone dont usent les peintres depuis un siècle, devait aboutir

à une exécution égale et morne, à un goût d'imitation purement photographique, et finalement au dégoût même de l'imitation. C'est l'académisme, issu d'Ingres, qui nous a valu cette décadence et nous vaut aujourd'hui cette réaction. Car c'est Ingres encore, l'Ingres toujours cher, malgré tout, aux cubistes, qui nous vaut, à un plan supérieur, et quels qu'en soient les moyens, ce dégoût de l'imitation. Il enseignait la copie servile du modèle vivant : « Copiez seulement ce que vous avez sous les yeux » ; il voulait qu'on respectât, dans son atelier, les pauvretés du corps nu qu'il y exposait à l'admiration de ses disciples. Aucune lueur chez lui de la « nature générale », de cette étude synthétique du type humain, qui faisait l'objet des discours de Reynolds à l'Académie. L'idée du beau humain, de la beauté vraie et naturelle défaillant, le « style » a disparu avec elle. Et les éléments supérieurs de l'art ont sombré à la suite.

On les veut restituer aujourd'hui, et l'on croit y aider, en proscrivant l'imitation. Mais comment ne pas voir que les parties intellectuelles de l'art ne sont autre chose que l'intelligence de l'architectonique du monde extérieur, et que cette architectonique est inséparable d'une certaine imitation des formes?

Le volume des choses, absent de la peinture cubiste, doit avoir nécessairement la première place dans l'architectonique. Notre monde visuel se construit selon trois dimensions ; l'architectonique, étant essentiellement une représentation de ces trois dimensions, est condamnée à disparaître en même temps que la représentation des objets réels. La réalité de ceux-ci n'est point, comme le voudraient faire croire les cubistes, un fait métaphysique. Elle est une donnée de l'expérience visuelle et tactile. Ce ne sont point les idées des objets que le peintre assemble, comme on le croirait à voir les tableaux cubistes, mais les images des objets, telles que la pratique de la vie nous apprend à les connaître. Et, si cette pratique, par hypothèse, nous faisait défaut, tout le talent d'imitation de l'artiste ne suffirait point à nous les faire reconnaître, identifier et situer suivant leurs relations atmosphériques, dans une toile.

Aussi ne se faut-il point étonner de voir des artistes, revenus du cubisme comme M. Lhote, se proposer pour premier objet de leur reconstruction du monde extérieur la recherche du volume et de la forme solide.

La forme a entraîné la lumière dans sa disparition. Il en devait être ainsi. Cela allait de soi : la lumière n'a pas où se jouer, dans un

monde à deux dimensions. Point de lumière, partant pas d'ombre. Mais il y en a des ombres, protestent les cubistes, dans nos tableaux ! Où cela? Je ne les distingue pas, parce qu'elles-mêmes ne se distinguent par aucune qualité propre des surfaces où l'on prétend qu'elles s'étendent, et qu'elles sont sans proportion avec les objets (?) qui les portent. Giotto en a fait autant, me dit-on, et, pour lui, l'ombre n'avait qu'une valeur de tache décorative. Vraiment oui? Mais c'est que, chez lui, la forme et le volume des objets réels qui projettent une ombre garantissait de toute confusion.

La couleur reste, du moins. Insuffisante consolation ; et illusoire, parce que, dans la nature comme dans l'œuvre d'art, la couleur ne se conçoit pas sans la forme qui la supporte ; celle-ci, peut-on dire, non seulement fait valoir la couleur et lui donne sa nuance, mais elle la produit. L'arc-en-ciel lui-même ne se pare des sept couleurs que parce qu'il est cintré. J'entends bien qu'une surface plane peut suffire à porter une couleur, et même plusieurs couleurs rapprochées. Mais, alors, quelle est la loi de leur rapprochement, quel est le rythme de leur voisinage ; quelle est, en un mot, l'harmonie de leur relation? Nulle autre que la fantaisie de l'artiste, livrée aux seules suggestions d'une imagination que ne nourrit plus aucune observation de la nature, aucune expérience héritée de la tradition. Et voici l'aveu du résultat : « Nous ne savons plus poser un ton, me disait, au Salon des Indépendants, un jeune peintre fort intelligent. Et nous avons beaucoup à apprendre sur ce fait des peintres en bâtiment. » On a plaisir à voir, chez M. Rosenberg, que la leçon paternelle n'a pas été perdue pour le mieux doué des cubistes.

Témoin de tout ce qui fait volontairement défaut au cubisme, pour mériter le nom d'art plastique, on peut être tenté de le définir une algèbre de la peinture. La formule paraît satisfaisante de prime abord. Mais non ! car, entre l'arithmétique et l'algèbre, il subsiste, malgré le caractère abstrait de la transposition, une relation proportionnelle, régulière et constante. Rien de tel dans l'art cubiste. S'il rejette l'imitation de l'apparence des objets, le cubiste en prétend rendre du moins l'essence générale. Or, la réalité de cette essence n'est vérifiable que par le moyen des sens — et le cubiste récuse leur témoignage — contrôlés par le jugement. Or, ce que le cubiste appelle le jugement, ce n'est pas la raison, formée suivant les méthodes communes à tout être pensant, c'est uniquement son for intérieur, son sens propre, Lui seul s'estime juge du système de transposition

suivant lequel il a fait passer l'image de la nature sur sa toile. « Cet effort échappe à l'analyse, il porte en lui tout le mystère de l'art », écrit le Mécène de l'École.

Aussi la relation que la peinture cubiste exprime entre l'art et la nature est-elle tout arbitraire, toute personnelle, c'est-à-dire « impressionniste ». Et voilà une tentative, qui se réclamait des directives de l'intelligence, ravalée par la nature même des choses au rang d'un subjectivisme accidentel. Tout art est un langage avant tout, les cubistes ne se lassent pas de le répéter. Tel qu'ils l'ont fait, le cubisme est peut-être une langue, mais très pauvre, et, à coup sûr, incommunicable.

On ne peut lui donner le nom d'art *plastique*. J'ai dit pourquoi. Si l'art a pour fin de nous faire aimer la vie et de nous montrer qu'elle est belle, il ne mérite pas davantage le nom d'art tout court. Toute son esthétique, et surtout son horreur de l'imitation, est un anathème à la sensualité. Guillaume Apollinaire en bannissait l'image de la figure humaine. Sans doute, du point de vue de la morale, telle que la comprend un quaker, l'art mérite toutes les condamnations : qu'il soit la musique, la danse, la sculpture ou la peinture, il n'est jamais qu'une sublimation de l'amour. Mais enfin, telle que les millénaires de la civilisation classique l'ont élaborée, affinée, décantée, la délectation artistique fait à l'esprit la part plus grande encore qu'aux sens. Elle est faite de deux plaisirs divers : le plaisir né de l'objet figuré, en lui-même, et le plaisir qui vient de la façon dont l'objet est exprimé. L'un s'adresse plutôt aux sens, l'autre plutôt à l'esprit.

Que la satisfaction de l'esprit, autant au moins que la jouissance des sens, ne puisse aller sans une imitation conforme aux lois de la physique et soumise à la norme de la raison, c'est ce que le cubisme n'a point voulu s'abaisser à comprendre. Il s'est engagé dans une impasse.

HENRI LONGNON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

MARC SANGNIER

CAMARADES, aux heures particulièrement graves que nous traversons..., *cette phrase retentit à mes oreilles chaque fois qu'il est question de Marc Sangnier; une odeur de foule monte et fume; un moutonnement de têtes s'éveille et je vous salue, ma jeunesse. Qu'elle était belle, la silhouette du pèlerin d'Emmaüs au fond de ces éternelles grandes salles de manège, où planait, sur la candeur de nos dix-huit ans, je ne sais quelle véhémence, faite du bras levé de Lacordaire, de l'onction énergique du père Hyacinthe, et où la redingote de Lachaux passait, dans un relent de crottin. Ainsi se délectent, à la devanture de Majorelle, les âmes simples pour qui le nom de Jacob n'éveille que des souvenirs bibliques. Ainsi l'histoire dépose son sédiment d'admiration et d'esbrouffe.*

On serait bien embarrassé pour faire, en Marc Sangnier, la part du simulateur et la part de l'apôtre, car il y a en lui du saint Dominique et aussi du neveu de Rameau, très conscients tous les deux, mais dont la collaboration varie au jour le jour. Aux temps lointains de Stanislas et de la « crypte », le neveu de Rameau ne compte guère. Il vient de faire sa première communion et ignore le café Procope. Vraiment on pouvait tout espérer de ce blond jeune homme à la vie intérieure surabondante, comme un puits trop plein d'où déborde le ciel, plus nuancé qu'une aile de ces papillons du Brésil où s'écrasent toutes les sortes d'ors, qui rêvait de croisades sociales et de réajustements catholiques.

La passage par Polytechnique et par la caserne approfondit, comme d'un crayon gras et parfumé, les traits les plus purs de sa personne. Ces temps d'ombre et de silence s'incorporent d'une telle étreinte à son âme que rien ne les en séparera jamais. Toujours en Marc Sangnier il subsistera de fortes explosions solitaires, pour attester son génie biblique et cet élan que le Christ a causé. Tolstoï, Ibsen, la piètre littérature silloniste, des polémiques insoutenables et des familiarités surprenantes avec des minus habentes *essaieront en vain de flétrir son beau vêtement sacerdotal. Aux pires tournants de la pire rhétorique, une secousse divine redressera toujours « Marc » et le sauvera du ruisseau.*

Mais pourquoi ces longs cris gémiront-ils sans efficace? Pourquoi le rameau d'or perdra-t-il ses feuilles une à une? L'aventure du Sillon *a suscité bien des mouvements d'âme. Au fond, l'orgueil du héraut a tout perdu.*

Ce cor d'ivoire et de fer battu, qui sonnait un rassemblement comme on n'en avait jamais vu en Israël, faisait choir au fur et à mesure les remparts que sa mélodie suscitait. Émerveillé par ses propres charmes, Sangnier s'égalait aux dieux. Avez-vous regardé cette carte postale, tirée par ses soins à la mémoire de Henry du Roure? On y voit un Sangnier plus vaste que nature et, dans un médaillon microscopique, l'humble physionomie du disparu. Lui toujours, lui partout. O misère!

Nul plus que lui n'a magnifié ce qu'on est convenu d'appeler le catholicisme libéral. Nul plus que lui ne l'a dérouté davantage ou écrasé d'un poids plus lourd. Les dernières années du Sillon *tournèrent dans une incohérence de giration exaspérée, comme un toboggan de* revival, *égaré de Plaisance au Sacré-Cœur et qui se cogne aux cafés de la barrière, après avoir écorné la statue du chevalier de la Barre. Ahuri par cette idée qu'il était le François d'Assise de son siècle, Sangnier prenait à ses heures des allures compassées et pourtant familières de frère lai en rupture de réfectoire, érigeait* motu proprio *le* Sillon *en congrégation laïque, refusait la bénédiction nuptiale aux agneaux qui cherchaient épouse en dehors des parvis sacrés.*

Accoudé sur ce siège invraisemblable, qui dans la série du meuble fait l'anneau entre le fauteuil dit de Rabelais et le trône archiépiscopal, flanqué aux quatre coins du plafond des symboles évangéliques qui avaient l'air de quatre constellations apeurées, il accordait ou donnait mystérieusement, d'un geste brusque, aux néophytes trop attentifs qui

lui balançaient l'encensoir, le baiser de paix qui sauve ou l'attouchement dela main. Etait-ce la dernière apocalypse de quelque Hénoch montmartrois? Etait-ce le conte ultime d'un Villiers de l'Isle-Adam vulgarisé?

Comme un coup de tonnerre grave et lent, la condamnation du pape fit sauter les gonds du moutier fantôme. Un air définitif balaya ces senteurs trop capiteuses, où Félix Potin collaborait avec Houbigant. De sa voix inoubliable Pierre célébrait les noces éternelles du réel et de la tradition, de la raison et de la vie, précisant la rectitude du chemin et le rayon sûr parti du Calvaire. Il ne laissait pas enchaîner Jésus au char bachique de Démos.

Le Sillon *n'a rien su produire. Dès 1905, ce qu'il contenait d'intellectuels — ou presque, si j'en excepte du Roure et Léonard Constant — s'écartait doucement de cette perversion de l'intelligence pour se réfugier vers les affaires ou vers l'étude. Sangnier lui-même n'a créé spécifiquement que du désordre. Il bouge et n'évolue pas. Il excelle, je veux bien, à changer son fusil d'épaule, et à inventer des points de mire; mais c'est toujours le même fusil, — la même vieille arquebuse fêlée qui craqua dans les doigts de Lamennais. Tout au plus a-t-il provoqué un jugement d'histoire et hâté la prescription de certains gestes sociaux. Ses ouvrages, mieux vaut ne point les lire et tenir fidélité à la Parole. Il reste, en effet, remueur de foules, même quand il déclame dans le vent et dialogue avec l'espace, faute de raison pour toucher les hommes.*

Mais qui, parmi les meilleurs, n'a pas pleuré de désir, en contemplant les prairies célestes que cet Orphée Louis-Philippe tissait de mirages? Qui n'est pas sorti purifié du cercle magique? Jamais échange plus obscur ne s'est opéré entre une génération et un homme, entre un maître d'erreur et un appétit de vérités. Jamais cortège plus étrange ne s'est ramifié en tant de songes. De tison plus fumeux, jamais tant d'étoiles n'ont jailli.

Marc Sangnier reste à lui seul un immense mystère de déraison, de sacrifices et d'orgueil. Capable de témoigner fièrement pour son Maître et de s'épuiser pour sa Cause, il reste capable aussi des pires révoltes, cellesqui ne font point d'éclat, car le calcul en lui double les enthousiasmes les plus certains et rend son mécanisme indiscernable à force de transparence. Dangereux entre tous les hommes de bien au point de rivaliser avec le Méfait en personne, il cherche encore une issue vers les régions de la Puissance et de la Sonorité. Abattu, mais non terrassé, il demeure

redoutable par le simplisme de son outillage intellectuel et le fourmillement souterrain d'une sensibilité captieuse et inassouvie.

Né pour la tyrannie et la pire de toutes, celle de l'esprit, on peut le considérer comme une grande force tronquée. Faute de lest et faute de sommet, Sangnier terminera sa vie sous le signe de l'inquiétude et de la stérilité de l'esprit. Ses paysages sociaux manqueront toujours d'horizon. Ils brouillent le regard avec leur double jeu mal ajusté. Qu'est-ce que le Sillon, *sinon la fantaisie extravagante de réchauffer le catholicisme au feu de la démagogie? Et qu'a-t-il fait que de pourrir des morceaux d'intelligence chrétienne par la contagion du démagogue? Parasite du christianisme, il n'arrive pas moins à bénéficier de sa persuasion tutélaire.*

Mais quoi! Une écharpe parlementaire prend maintenant en biais ce blason de patronage, où le métal de la crosse ressort étrangement sur l'émail de la vareuse. Veillez-y, car Sangnier a trouvé enfin, dans les couloirs de la Chambre, sa tribune et son public. Après avoir rêvé de saint Paul, il finira par singer Jaurès. Chacun vieillit comme il peut.

***

La Chambre et le problème politique.

La Chambre actuelle paraît exempte de démagogie et soucieuse de l'intérêt général. Elle n'a pas hésité à se mettre résolument à une tâche impopulaire et dure, et elle a fait taire souvent, dans l'intérêt du pays (elle le croyait du moins), ses préférences personnelles, pour ne pas créer de difficultés dans des circonstances délicates.

Cependant, le malaise économique et financier ne disparaît pas. L'inquiétude des capitaux et des travailleurs persiste. Dans un pays où chacun attend des pouvoirs publics ou des Chambres la solution de toutes les difficultés de la vie, cet état d'esprit est grave, les uns considérant le Parlement comme une assemblée dont la bonne volonté impuissante est contrariée par des phénomènes d'une inéluctable fatalité; les autres, comme une simple machine à enregistrer et à capituler.

Cependant, les députés nouveaux croyaient avoir trouvé le remède de toutes les tares anciennes du parlementarisme en s'abstenant de faire de la politique. Formule fatidique qui, à l'aube d'une civilisation nouvelle, leur paraissait contenir en germe la guérison de tous les maux, de toutes les crises, de toutes les erreurs.

Malheur à qui fournissait un argument politique, dans la discussion de l'impôt, contre tel président de Commission, tel rapporteur. « Laissez-nous travailler », s'écriait Noblemaire, en réponse à une interruption de Daudet. Et des applaudissements marquaient la satisfaction d'avoir trouvé quelque merveilleuse recette qui devait avoir la valeur d'un mot d'ordre.

Lors des avant-premières de l'affaire Steeg, ce furent, dans les réunions, non des cris, des invectives et des controverses, mais un mépris, un écrasant mépris pour ceux qui parlaient des personnes. Il me semble encore voir ce pauvre Bonnevay faire des réserves sur M. Steeg, très vite, comme une chose honteuse dont il lui fallait se débarrasser au plus vite. Cependant les conservateurs inscrits à l'action sociale ou aux républicains de gauche le regardaient avec reproche. « Il faisait perdre un temps précieux », disaient les gens graves. De même, on évitait l'affaire Caillaux dans les couloirs. Nouveauté? Niaiserie? Et on ne prononçait jamais le nom de Briand, ni celui de Barthou. Politique... Chut!

Les premiers jours, on regardait d'un mauvais œil qui parlait de reconstituer des groupes politiques, ou même des groupes tout simplement. Cette suppression complétait heureusement la doctrine : plus de politique. Sans direction, sans guide, sans principe, un troupeau incohérent de bonnes volontés se ruait au bien public. « C'est ce que veut le pays », déclarait-on sentencieusement. Heureusement, le bon sens reprit le dessus. On se classa. Mais mal.

Le groupe de l'action républicaine et sociale est un exemple à citer de ce mauvais classement.

Des hommes comme Le Provost de Launay, Nectoux, Fribourg ou Guy de Montjou se réunissent pour signifier que, ayant médité les leçons de la guerre, ils considèrent comme périmées les anciennes formules, et qu'ils se groupent sur des formules neuves, destinées à assurer le relèvement dù pays. Ils appellent cela créer un parti. Erreur. Une nouvelle académie peut-être. Une nouvelle école probablement. Un nouveau parti? Non.

Il ne suffit pas, en effet, dans un parti, de supprimer par prétérition les questions embarrassantes : il faut les résoudre. Il faut avoir une politique ; une politique nouvelle, soit, mais une politique tout de même. Or, si c'est la doctrine qui constitue les partis, c'est la tactique et la discipline qui leur donnent la vie et la force. C'est ce qu'a méconnu le parti de l'action sociale. Il n'y a donc là qu'une tentative intellectuelle intéressante ; mais nullement un parti fort et vivant.

D'ailleurs ceux qui se sont rassemblés sur des formules anciennes, améliorées et revisées, ne paraissent pas avoir mieux réussi ; je l'ai

dit dans un précédent article : il y a trop de groupes à la Chambre, au moins deux fois trop. Et aucun de ceux qui existent n'a de frontières suffisamment nettes.

Quelle est la politique de l'Entente? En quoi celle des républicains de gauche diffère-t-elle de celle de l'Entente? Je vois bien des hommes soucieux d'une étiquette plus alléchante. Je vois bien que M. Danielou n'a pas voulu siéger avec M. de Lesseux, et que M. Coutant a préféré, à la promiscuité de M. Marcellot et de M. Bouvet, celle, plus républicaine, de M. Loucheur et de M. Tardieu. Mais où est la doctrine? Où est la ligne de conduite? Quel est le programme de la gauche démocratique? Bonne volonté, union sacrée, tendance vers le bien. Tendance! Ce mot est redoutable.

Et les radicaux-socialistes qui oscillent de la conception blocarde à la conception libérale, de l'étatisme à la liberté! Quelle est la conception politique à laquelle s'est arrêté définitivement M. Puech, et comment, avec les éléments dont il dispose, entend-il la réaliser?

Quel réconfort veut-on qu'un pays, qui s'est prononcé nettement, qui est inquiet, angoissé devant la question financière, la question sociale, la question économique, éprouve, au spectacle de tant d'hommes éloquents, bien intentionnés, et jeunes, qui vont à la débandade?

Chacun tend au mieux, j'entends bien, mais chacun avec ses idées personnelles; chacun, sans se soucier de discipline, de sacrifice, d'abnégation; chacun, sans une vue claire du but à atteindre et du moyen d'atteindre ce but. Et cependant, ces hommes qui se condamnent volontairement à l'effort fragmentaire et incomplet, à la bonne volonté impuissante, unie au généreux et vain bavardage, ont des exemples vivants sous les yeux.

Combien plus fort et plus fécond aussi est l'effort patient et inlassable des hommes de l'Action française, par exemple, d'un Daudet, d'un Ruellan, d'un Magallon, toujours cohérents et logiques dans leurs pensées, dans leur action, dans leurs votes et leurs interruptions même! Groupe dont la doctrine claire, précise, ferme, sans obscurité et sans défaillance, est merveilleusement propre à rassembler et à guider des volontés éparses et sans direction.

Combien encore, à l'opposé, plus forte que les indications vagues et les velléités timides, est la rude discipline de l'extrême gauche qui oblige, chez les socialistes unifiés, un Groussier ou un Paul-Boncour à prendre leur part, cosignataires sur ordre, d'un article révolutionnaire déféré au parquet?

Qui s'étonnera que, pour une masse inquiète, lasse des paroles vaines et des imprécises promesses, avides de puissance, de direction

et de réalisation, les partis extrêmes rallient le plus grand nombre, par la netteté de leur formule et la vigueur formelle de leur action? Et si celui de ces partis dont les membres siègent à l'extrême gauche perd le bénéfice de cette énergique précision par l'évidence de son but antinational et de ses moyens inquiétants et suspects, est-il surprenant que l'autre, dont la pensée et l'action sont toujours d'accord avec les aspirations profondes et secrètes de la nation, réalisent sa pensée et coordonnent sa volonté, apparaisse comme le seul qui, au point de vue parlementaire, vaille la peine d'exister?

C'est justement ce que la Chambre n'a pas compris. Issue pourtant d'un mouvement national, elle a eu cette faiblesse d'esprit de croire qu'on pouvait faire du bon travail dans le vague et l'indécision. Respectueuse, et ne voulant faire à aucun pouvoir nulle peine, elle disait, très satisfaite de sa formule : « Nous jugerons sur les faits. Faisons confiance ! »

N'est-ce pas la plus grande absurdité qu'il soit possible de proférer? Car, juger sur les faits, sans vouloir considérer ce qui a déterminé ces faits, c'est se condamner toujours à ce avec quoi le pays a précisément voulu rompre : l' « empirisme » nullement « organisateur », tel que le concevait M. Clemenceau.

Nous jugerons sur les résultats. Les résultats? Nous les connaissons : la question financière toujours présente. L'impôt sur le capital et les vieilles marottes de gauche créant une agitation que les uns exploitent, dont les autres essaient de profiter, et dont chacun souffre. Le problème économique posé au jour le jour. Le problème social, plus menaçant que jamais, résolu par des capitulations quotidiennes sans utilité pour les uns ni les autres. Les résultats? Démonstration que le chantage à la grève est la seule façon d'obtenir une décision de la Chambre et des pouvoirs publics. Est-ce cela qu'ont voulu les électeurs de novembre? Les résultats? Un ministre de l'Intérieur qui a laissé, à son insu peut-être, se reconstituer dans les départements le système combiste des fiches et des délégués. Est-ce cela qu'ont voulu les électeurs de novembre? Les résultats? Un vice-président de la Chambre, cosignataire d'un appel à la désertion et à l'indiscipline militaire? Est-ce cela qu'ont voulu les électeurs de novembre?

Qu'on se lamente tant qu'on voudra de ces résultats ! Il vaudrait mieux convenir qu'ils sont la conséquence de ce fait que la Chambre a méconnu l'importance primordiale, essentielle, de la question politique dont toutes les autres sont fonction.

Un jour, M. Marsal, sur une défaillance de ses troupes, fit, dans une inspiration subite, une claire et lumineuse évocation de cette vérité,

à une heure où la confusion des arguments avait jeté le trouble dans beaucoup d'esprits. Regardez, dit le ministre, qui vous applaudit. Et montrant d'un geste large la gauche, puis la droite : « Il faut aller, dit-il, là ou là, le pays vous regarde. » Cette fois, M. Marsal, vraiment homme d'État, fut plus clairvoyant que les plus vieux routiers. Il avait indiqué que tout dépend de la directive politique, et que, sans cette directive politique, déterminée au préalable, on ne peut pas résoudre les problèmes agricoles, industriels, financiers, sociaux. Ni même militaires. Ni même, ni surtout, de politique étrangère. Ou bien, on ne peut les résoudre que dans les ténèbres où serait un montreur de lanterne magique qui aurait oublié d'éclairer sa lanterne. Situation un peu ridicule...

Un autre jour, la Commission du budget ne voulait pas qu'on interrompît le débat financier pour discuter l'affaire du socialiste Vaillant-Couturier, qui venait d'appeler les conscrits à l'indiscipline. Et M. Charles Dumont célébrait l'importance capitale, pour le pays, de l'œuvre de reconstitution financière, qui ne pouvait attendre. « Tout ce que nous faisons est inutile, s'écria Léon Daudet, si l'ordre n'existe pas dans le pays. » Ce sont ces formules-là qui éclairent toute la question. Les hommes qui veulent faire de la politique sont-ils ceux qui perdent le temps du pays? Sont-ce les autres? Ce sont ceux qui n'ont pas voulu, une fois pour toutes, faire de la politique, rien que de la politique. Faute de l'avoir compris, la Chambre s'égare.

Il lui fallait, en effet, choisir tout d'abord les principes directeurs qui détermineront la politique française pendant quatre ans. Ces principes décidés et choisis, il fallait ensuite examiner clairement à qui serait confié le soin de les imposer et de les faire triompher. Ce choix et cette critique des personnes, c'est proprement ce qu'on appelle la politique. C'est se débarrasser, sans faiblesse, de tous ceux qu'une chose ou une autre gênent dans leurs principes, dans leurs attaches, pour faire franchement, loyalement, jusqu'au bout, l'application des principes qui doivent être menés jusqu'à leurs conséquences dernières.

C'est ce que la Chambre ne veut pas faire. C'est à quoi elle répugne à tout prix. C'est ce qui creuse un fossé entre elle et le pays ; c'est ce qui vicie, annihile en fait les résultats de la consultation de novembre. C'est ce qui fausse les rapports de cette Chambre avec un pays qui voit confusément qu'il est dupé, n'en comprend pas exactement les causes, mais en constate, avec surprise, le décevant résultat. C'est ce qui frappe de stérilité, dès le principe, l'œuvre de la Chambre actuelle. Refusant d'admettre que toutes les questions à

résoudre sont fonction de la question politique, elle se condamne aux transactions, aux piétinements, aux capitulations sans issue.

TRYGÉE.

La réforme de 1903 à l'École Normale.

Pour justifier la réforme de 1903, par laquelle l'École normale perdit la part la plus précieuse de son autonomie, M. Liard a écrit, dans son apologie de l'Université actuelle : « L'École, tout en vivant d'une très belle vie intellectuelle et scientifique, ne vivait pas conformément à sa fonction ; or, un être qui ne vit pas selon sa fonction ne peut vivre indéfiniment. » Ce langage métaphysique veut dire que, depuis trente ou quarante ans, l'École s'occupait plus de science que de pédagogie, et que, tôt ou tard, on devait mettre fin à pareil scandale.

Il y avait presque un siècle qu'on l'avait définie, la fonction de l'École normale. La Révolution, appliquant à l'enseignement public ses méthodes ordinaires, avait fait d'abord table rase ; puis elle avait dressé un plan de reconstruction colossale, qu'elle n'eut pas le loisir ni la force de réaliser : ce fut la tâche de Napoléon. A côté d'un enseignement primaire et d'un enseignement supérieur à peine existants, l'Empereur organisa très fortement l'enseignement secondaire en créant des lycées aux quatre coins de la France. L'École normale n'eut d'autre mission que de former, par une culture et par une initiation appropriées, les maîtres de ces lycées. Tant que le système napoléonien fut intact, tant que l'enseignement des Facultés se réduisit à quelques cours publics, où l'auditoire se montrait plus avide d'éloquence que de science, tant qu'il n'y eut de vivant que les lycées et l'École normale, cette machine à deux organes, simplement et logiquement conçue, fit merveille : chaque année, l'École envoyait aux lycées une trentaine de jeunes agrégés, et les lycées présentaient à l'École les éléments d'une nouvelle promotion. Bien rares étaient les professeurs qui arrivaient à l'agrégation en dehors de la filière normalienne. Cela dura plus de cinquante ans. Mais l'insuffisance des Facultés avait déjà frappé nombre de savants, en particulier ceux que leurs études conduisaient de temps à autre en Allemagne, et bientôt les désastres de 70 fixèrent l'attention de tous sur les écoles, sur les gymnases, sur les universités d'outre-Rhin. On fit un long effort. Toute une série de mesures, de 1875 à 1896, amenèrent l'enseignement supérieur au point où nous le voyons aujourd'hui.

A côté des professeurs titulaires et de leurs cours publics, on nomma des maîtres de conférences et l'on établit des cours réservés aux étudiants ; on institua des bourses ; on reconstruisit les vieux bâtiments, trop étroits et mal aménagés pour la tâche nouvelle. L'effet fut rapide ; les auteurs de la réforme purent se féliciter d'avoir recréé de toutes pièces un personnage depuis longtemps disparu, l'étudiant en lettres ou en sciences, et d'avoir rendu la vie à la froide Sorbonne. L'affluence croissante des étrangers fut considérée comme l'aveu universel de cette renaissance, et pour couronner l'œuvre, on reconstitua, par l'union et la collaboration des Facultés d'une même ville, le vieil édifice des Universités.

Mais cet être nouveau, l'étudiant en Sorbonne, que faisait-il? Il passait sa licence ; il passait quelquefois — et le cas devint de plus en plus fréquent — son diplôme d'études et son agrégation : c'est-à-dire qu'il obtenait d'année en année les mêmes grades universitaires que son camarade normalien, qu'il le rencontrait de loin en loin, dans les mêmes salles d'examen, et qu'au bout de ses études il le retrouvait sous la même toge, avec la même patte rouge ou jaune barrée d'hermine, à l'entrée de la même carrière. Or, pendant que la Sorbonne devenait une pépinière de professeurs, l'École normale, par une évolution inverse et tout aussi naturelle, tendait à devenir un institut d'études supérieures et désintéressées. Puisqu'il était désormais facile d'arriver à l'agrégation sans passer par la rue d'Ulm, quel avantage pouvait-on chercher, par cette voie plus ardue et plus longue, sinon une culture plus approfondie et des méthodes plus sûres? Les maîtres de l'École faisaient ainsi une redoutable concurrence à leurs collègues de la Sorbonne. C'est alors que se posa la question « du double emploi », du « gaspillage de forces ».

Le problème fut résolu de façon géométrique : On décida « de faire de l'École normale le collège des boursiers de l'Université de Paris, aspirants au professorat, de leur donner la culture intellectuelle dans les larges cadres de la Faculté des sciences et de la Faculté des lettres, et de les former en commun dans l'École à leur futur métier de professeur. » La dernière partie du programme n'était là que pour amuser et consoler les défenseurs de l'École : cette « formation en commun », à laquelle participaient d'ailleurs les futurs agrégés non normaliens, se réduisit vite à quelques heures de pédagogie en chambre, pendant la seconde et la troisième année d'études. Quant aux professeurs de la Sorbonne qui sont encore « détachés à l'École normale », leur rôle reste si imprécis qu'ils ont depuis longtemps renoncé, — ceux de lettres tout au moins, — à venir y donner des conférences. Voilà la solution qui enchan-

tait M. Liard et qui lui inspirait des actes d'espérance et de foi.

Nous en avons déjà vu le point faible : elle néglige un élément essentiel du problème, la différence de préparation intellectuelle entre normaliens et étudiants libres. Jamais, certes, les rhétoriques supérieures et les mathématiques spéciales n'ont prétendu fabriquer des grands hommes en série, ni même rendre les esprits plus délicats, ou plus pénétrants, ou plus brillants. Mais les deux années que l'on y passe à préparer d'arrache-pied un concours où voisinent des matières aussi diverses par exemple que le grec, la philosophie et l'histoire, ou que les mathématiques, les langues vivantes et les sciences naturelles, ces deux années-là arment l'esprit contre le double écueil de toutes les études ultérieures de sciences ou de lettres : curiosité générale mais superficielle, et spécialisation trop complète ou trop hâtive. Les réformateurs de 1903 ont renoncé à exploiter cet avantage, ils ont enlevé à l'École ses maîtres et son indépendance intellectuelle ; au lieu de reconnaître officiellement qu'elle devait tirer le meilleur parti possible de la formation spéciale de ses élèves, au lieu de sanctionner son évolution naturelle, quitte à élargir sa primitive fonction, ils ont mieux aimé la rappeler brutalement à cette fonction que la Sorbonne remplissait désormais aussi bien qu'elle. La logique du système aurait voulu qu'on supprimât le concours, par conséquent l'École elle-même ; mais au moment de souffler cette lampe vénérable, les puissants d'alors, sur qui veillait la Providence, ont été pris de scrupules ; ils se sont contentés d'en baisser la mèche. N'est-ce pas le lieu de dire aux mânes logiciens de M. Liard qu'une solution qui néglige une donnée du problème est encore moins viable qu'un être qui ne vit pas selon sa fonction?

G. Dumézil.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France, 18 mai. — *M. Poincaré, délégué de la France à la Commission des réparations, donne sa démission, à la suite des accords de Hythe, qui ont réduit l'importance de cette commission. Il est remplacé par M. Louis Dubois.*

21 mai. — *Le conseil fédéral de la C. G. T. décrète une reprise du travail que les ouvriers avaient déjà rendue effective depuis plusieurs jours, sans attendre cet ordre, aveu officiel de l'échec.*

24 mai. — *M. Deschanel, se rendant pour une inauguration à Mont-*

brison, tombe du train, et se fait des contusions qui, bien que sans gravité, nécessiteront un repos prolongé, disent les informations officielles. Une partie de la presse, prétextant l'état de santé de M. Deschanel, semble vouloir envisager une crise présidentielle.

SAINT-SIÈGE, 16 mai. — *A Saint-Pierre de Rome, la cérémouie de la canonisation de Jeanne d'Arc s'est déroulée avec un éclat exceptionnel, en présence d'une foule immense. Presque tout l'épiscopat et plus de quatre-vingts fonctionnaires français étaient présents. Le lendemain, le Saint-Père a reçu les pélerins français en audience solennelle.*

1er juin. — *Le Souverain Pontife adresse à l'épiscopat du monde entier une Encyclique sur la réconciliation chrétienne et la paix.*

ITALIE, 21 mai. — *Reconstitution du cabinet Nitti, avec le concours de deux catholiques et de trois giolittiens. On considère la nouvelle combinaison comme précaire.*

28 mai. — *Les forces de Gabriel d'Annunzio occupent la commune de Kovelaï, voisine de Fiume, ce qui provoque les protestations du gouvernement de Belgrade et pourrait amener la rupture des négociations de Pallanza entre la Yougo-Slavie et l'Italie.*

YOUGO-SLAVIE, 17 mai. — *M. Vesnitch constitue un cabinet, mettant fin à une crise qui dure depuis un an, par suite du partage à peu près égal de la Chambre entre les radicaux et les démocrates.*

ANGLETERRE, 27 mai. — *Arrivée à Londres de Krassine, délégué des Soviets, venu pour négocier avec M. Lloyd George.*

TCHÉCO-SLOVAQUIE, 28 mai. — *M. Masarik, président provisoire, est élu président de la République.*

POLOGNE. — *Du 17 au 25 mai, l'armée rouge, qui serait commandée par le général Broussilov, a repris l'offensive contre les Polonais appuyés sur la Duna et le Dnieper. Dvinsk et Kiev, objectifs de cette offensive, n'ont pu être atteints et demeurent aux mains des Polonais.*

PERSE, 18 mai. — *Occupation d'Enzeli, sur la mer Caspienne, par les troupes des Soviets. Ainsi se précise, du côté de la Perse, la menace contre l'Angleterre, qui doit déjà faire face à des agitations nationalistes en Irlande, aux Indes, en Égypte et en Syrie.*

MEXIQUE, 20 mai. — *L'anarchie mexicaine : le président Carranza, chassé de Mexico, est tué au cours d'une rencontre avec des soldats du général Henna, passé aux révolutionnaires.*

24 mai. — *Le Congrès élit le général de Huerta président provisoire.*

A. M.

Le Gérant : CH. MAGUÉ.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25137.

TABLE DES MATIÈRES

TOME I[er] — AVRIL-JUIN 1920

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25227.